de l'huile, par opposition à candēla, gr. λύχνος; 2º poisson lumineux (? Plin. 9, 82). Dérivés: lucernula; lucernāris, -rius, -tus; lucernifer. Les formes romanes supposent \*lūcerna avec ū, d'après lūceō, M. L. 5137. Passé en germanique: got. lukarn, etc., et en celtique: v. irl. lōcharn, gall. lugorn. Lucerna, lanterna vont ensemble; aussi sont-ils souvent confondus; il est difficile de dire si l'ū de lucerna représente le degré zéro de la racine, qui n'existe pas ailleurs; et lūcerna représente peutêtre une adaptation de λύχνος d'après lanterna. Pour la forme. cf. nassiterna. cauerna. taberna.

La racine indo-européenne \*leuk- « briller » semble n'avoir fourni aucun présent radical. Mais il v avait un thème nominal radical que représentent véd. rucé (datif) « pour briller » et lat. lūx. Got. liuhab « lumière », v. isl. loge « flamme », arm. loys (génitif lusoy) « lumière », v. sl. lučí « lumière », luča « rayon » en sont les dérivés : cf. aussi irl. lóche « éclair », gaul. Leucetios (épithète du dieu de la guerre). lat. et osq. Lūcētius. L'adjectif, sûrement ancien, skr. rokáh, gr. λευχός « blanc », irl. luach et gall. -llug « brillant », et lit. laukas (dit d'animaux qui ont une tache blanche sur le front), n'est pas représenté en latin. Pour la forme, lat, lūna, prén, losna répondent à av. raoxšna- « brillant », tokh. A lukšanu, v. pruss. lauxnos « Gestirne »; même motidans irl. luan et v. sl. luna; pour le sens, cf. skr. candrámas « lune » (v. mēnsis) et gr. σελήνη (litt. « brillante », de σέλας « éclat »). tous mots féminins; autre formation dans arm. lusin « lune »; ces dénominations de même type proviennent de l'usage d'éviter le nom propre de la « lune » (v. sous mēnsis), astre dont l'action est puissante et dangereuse, en le remplacant par une épithète se rapportant à une force interne de l'astre. A en juger par luxi, le présent lūceo n'est pas dénominatif; le sanskrit a rocdyati. l'Avesta raocayetti « il éclaire ». Le substantif lumen, de \*leuksmen, rappelle la forme (différente) de v. sax. liomo « éclat ». — V. aussi lūcus.

luxus, -a, -um: luxé, disloqué, déboîté. Luxa membra a suis locis mota et soluta, a quo luxuriosus: in re familiari solutus, P. F. 106, 25. Ancien (Caton); technique. Substantif: luxus, -ūs: luxation. Dénominatif: luxõ, -ūs et ses dérivés de basse époque luxātiō, luxātūra; \*exluxāre, M. L. 3021.

Comme fluxus, laxus, adjectif tiré d'un type désidératif. La racine est une forme élargie de celle de gr. λόω, lat. luō. On a ainsi arm. lucanem « je délie, je détruis »; v. BSL 36, p. 4. V. aussi lūgeō.

luxus, -us m. : excès; et spécialement « excès dans la façon de vivre; luxe, faste, débauche ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés: luxor, -āris, cf. Plt., Ps. 1107, luxantur, lustrantur, comedunt quod habent, glosé par P. F. 107, 21: luxantur a luxu dictum, i. e. luxuriantur; luxuria (souvent écrit luxoria); luxuriēs f.: surabondance, exces, luxe; d'où luxurior, -āris (luxuriō): être en

excès, être luxuriant, se livrer aux excès ; luxuriant luxuriator (St Aug., comme scortator).

Luxus est peut-être le substantif correspondants Luxus est peut-erre le substitution l'adjectif luxus « luxé, mis de travers ». Le premier se l'adjectif luxus « luxé, mis de pousser de trave. l'adjectif tuxus « iuxe, mis de pousser de travers seu du substantif a dû être « fait de pousser de travers sei du substantii a du eur rais de pousser avec excès ». Si luxus le par suite, « fait de pousser avec excès ». Si luxus le par suite, « fait de pousser avec excès ». Si luxus le par suite, « fait de pousser avec excès ». par suite, « fait de pousse, a.c. plus que le sens de « excès » en général, le sens technique et ses dérivés co. est bien conservé dans luxuria et ses dérivés. C'est la est bien conserve dans terme du s'est appliqué d'abord à la végétation; Vg., G. 1, 112, luxuriem segetum tenera depascit in herb et luxuria foliorum, ibid. 191; Col. 5, 6, 36, uitis ualid et luxuriosa; Plin. 17, 181, si uitis luxuria se consums serit; Col., Arb. 11, cacumina uirgarum ne luxurientus Il s'est dit ensuite des animaux : luxurians equus di Vg., Ae. 11, 497, où le participe doit sans doute traduire par « faisant des écarts » : tandem liber equit campoque potitus aperto | ... | emicat, arrectisque fremi ceruicibus alte | luxurians, luduntque iubae per colla,

Luxuriāns s'est enfin appliqué aux hommes. Luxuriās (-ia) est de même type que ēsuriēs; c'est une for mation désidérative.

lympha, -ae f.: synonyme poétique de aqua, surloui employé au pluriel (cf. l'emploi de aquae, undae). Per sonnifié et divinisé. Lympha, Lymphae: déesse[s] de eaux. Cf. P. F. 107, 17, lymphae dictae sunt a nymphi. Vulgo autem memoriae proditum est, quicumque specim quandam e fonte, i. e. effigiem nymphae uiderint, furend non fecisse finem; quos Graeci νυμφολήπτους uocant, Latini lymphaticos appellant.

Lympha peut être l'hellénisation d'une forme and cienne lumpa (et limpa, cf. Wackernagel, ALLG 218) conservée dans la glose lumpae : aquae uel unda CGL IV 362, 20 (cf. CIL IV 815), sans doute d'origina dialectale (cf. osq. Diumpais « Lymphis » et peut être limpidus), et qui a été rapprochée de gr. νύμφη par les poètes ; cf. Lumphieis Νύμφαις, CIL I2 1624, et l'em ploi indifférent de Nympha et Lymfa, CIL III 1395 et XIV 3911. On peut admettre aussi que lumpa est un ancien emprunt populaire et représente une forme de νύμφη avec dissimilation de la nasale initiale; cf. les formes populaires leptis, molimentum pour neptis, monimentum. Les dérivés lymphatus, lymphaticus sont des adaptations du gr. νυμφόληπτος; le verbe lymphor, - au semble refait sur lumphatus. Sur lymphatus ont été crées des dérivés tardifs : lymphātus, -ūs (Plin.), lymphātis (id.), lymphāceus « crystallinus » (Mart. Cap., ou lym phaseus, d'après carbaseus, selon J. B. Hofmann), et un actif lymphō, -ās « mouiller avec de l'eau » (Cael. Aur.). Non. 212, 4 cite, en outre, un substantif lymphor, de Lucilius, fait sur liquor; un composé lymphiger est dans Corippus.

lynx, -cis f.: lynx. Emprunt poétique (Vg., Hor.) au gr. λύγξ. Dérivé populaire \*luncea, passé dans quelques langues romanes (it. lonza, fr. once de \*lonce). M. L. 5192. De lyncem provient le v. h. a. link. ma: onomatopée; cf. mu.

maccis, -idis f.: fleur de muscade? Plt., Pseud. 832. Mot de sens contesté, qu'on a supposé forgé par Plaute; d.J.B. Hofmann, Festschr. Kretschmer, p. 70; le latin tardif macis, issu sans doute d'une mélecture de macir, transcription du gr. μάχιρ (cf. Pline, HN 12, 32), semble sans rapport avec le mot plautinien. V. B. W.; André, Ler., et Du Cange, s. u.

maccus, -I m.: sans doute adjectif osque; in Atellana Oscae personae inducuntur, ut Maccus, Diom., GLK I 190, 20. Joint à buccō par Apulée, Mag., p. 325, 30, ce qui incline à le rapprocher de māla; maccus serait Phomme aux grosses māchoires. Mēme formation expressive que dans lippus, broccus, etc., qui désignent des difformités physiques. Mais on peut songer aussi à un emprunt venu par la Sicile à un mot grec apparenté àμασκοάω « être idiot », Μασκοά (cf. Schol. Arist. Equ. 62). Dérivé: Maccus, osq. Makkijs.

Le sarde logoudorien a makku « fou », M. L. 5197. Sur la glose maccum, κοκκολάχανον, v. Graur, Mél. ling., 20.

macellum, -ī (macellus, Mart. 10, 96, 9) n.: marché, halle; spécialement « marché aux viandes, boucherie », et même « abattoir »; cf. les gloses macellum: κρεοπωνίον; — ubi occiduntur animalia, carnificina, et macellure, i. e. occidere. Ancien, usuel.

Dérivés : macellarius ; -a taberna ; macellarius m. : marchand de comestibles; κρεοπώλης, lanista qui carnes ferro laniat; macellensis « qui habite autour du macellum » (Inscr., Gloss.); Macellinus, sobriquet de l'empereur Opilius Macrinus. Le groupe est demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 5201, 5200; 5199, macellare (dont l'astérisque est à supprimer, le verbe étant attesté dans les gloses). Cf. aussi les emprunts germaniques m. h. a. Metzler, all. Metzel, Metzger (toutefois, ce dernier peut provenir du latin médiéval: matiarius). Étymologie populaire dans P. F. 112, 14: — dictum a Macello quodam, qui exercebat in Vrbe latrocinium; quo damnato censores Aemilius et Fuluius statuerunt ut in domo eius obsonia uenderentur. Varron, L. L. 5, 146, indique que le mot était usité à Lacedémone et en Ionie : ... antiquum macellum, ubi olerum copia; ea loca etiamnunc Lacedaemonii uocant macellum, sed Iones [h]ostia (h)ortorum † macellctas (h)ortorum et castelli † macelli; cf. Goetz Schoell et Collart, ad loc.

Emprunt ancien au grec. Hésychius donne μακέλα . ¾άγματα, δρύφακτοι; μάκελος δρύφακτος et μάκελλον [-λος] est attesté épigraphiquement. Le mot grec est lui-même emprunté au sémitique.

macer, -cra (-cera, Ital.), -crum : maigre. Ancien,

usuel. Sert aussi de cognômen; de même Macrīnus. Panroman (et germanique?). M. L. 5202.

Dérivès: maceō, -ēs « maciē infestārī » (Plt.; rare); macor, -ōris m. (Pacuvius); maciēs (classique), macientus (archaïque et postclassique), sans doute d'après gracilentus; maciō, -ās (tardif), qui semble postérieur à ēmaciō (Col., Plin.); macellus (Lucil.); macritūdō (Plt.); macritūs (Vitr.); permacer, permaceō (Enn.); macēscō, ēmacēscō (formé sur maceō) et macrēscō, -is (Hor., formé sur macer), M. L. 5210; ēmacrēscō (Celse); macefaciō (Évagr.).

Il n'y a pas d'adjectif macidus; macor est à peine attesté, de même le diminutif macellus; le substantif usité est maciēs, qui a triomphé, peut-être grâce à l'appui de tābēs, de sens voisin. Les Latins établissaient une parenté entre măcer et mācerō, comme on le voit par les gloses: macer, λεπτός et mācerō, λεπτύνω (à côté de μαραίνω). La parenté n'existe pas plus qu'elle n'existe entre cārus et căreō.

Cf. hitt. maklant « mince » (v. Benveniste, BSL XXXIII, p. 140); gr. μακρός « long », οù l'α représente i.-e. », comme on le voit par le substantif dor. μάκος, ion.-att. μῆκος « longueur »; pour le sens, cf. μακεδνός « long, svelte, élevé ». L'adjectif germanique v. isl. magr, v. h. a. magar concorde si exactement avec lat. macer qu'on le suspecte d'être un emprunt.

mācerō (sur măcerō dans Symm., v. Havet, Man., § 265), -ās, -āuī, -ātum, -āre: attendrir par macération; brassicam in aquam, Cat., Agr. 156, 5; grana in oleo, Plin. 25, 135; faire macérer, détremper; et par suite « énerver, affaiblir, épuiser, mortifier », e. g. Plt., Cap. 928, et cura sati'me et lacrumis maceraui; 133, tuo maerore māceror | mācesco consenesco et tabesco miser, ici rapproché intentionnellement de mācēscō. Ancien, usuel; toutefois n'est ni dans Cicéron ni dans César. M. L. 5203;

Dérivés : māceries, -ei (et māceria, Afran. ap. Non. 138, 10) f.: affliction. Un seul exemple. N'a pas subsiste dans ce sens parce que māceria, māceriēs avait un sens technique, celui de « mur de clôture », brut et sans revêtement, à l'origine fait de pisé et de torchis (c'est-à-dire de terre détrempée; cf. Don. ad Ter. Ad. 908, maceries dicitur paries non altus de (materia) macerata), puis de toute espèce de matériaux; cf. Varr., R. R. 1, 14, 4, ... maceria: huius fere species quattuor : quod fiunt e lapide, ut in agro Tusculano, quod e lateribus coctilibus, ut in agro Gallico, quod e lateribus crudis, ut in agro Sabino, quod ex terra et lapillis compositis in formis, ut in Hispania et agro Tarentino. Cf. M. L. 5204; irl. macre; gall. magwyr « mur », bret. macoer « uallum ». Dérivés : māceriātus : clos de murs; māceriātiō : θρίγκωσις (Gloss. Philox.); māceriola (Inscr.).

Au sens de « macérer » se rattachent mācerātiō, mācerāturā (Novell.), mācerēscō (Cat.), com-, per-, prae-mācerō (Vitr.), ēmācerātus (Sén.).

Cf. gr. μαγίς « pâte pétrie », μάγειρος « cuisinier »; v. sax. makōn « bâtir » (littéralement « façonner la terre pour une construction en torchis »), « faire »; v. sl. mazati « oindre, enduire »; arm. macanim « je me colle », le tout d'une racine de forme \*mag'-, \*məg'-, alternant avec la forme \*māk'- que suppose gr. μάσσω « je pétris » en face d'aor. μαγῆναι.

machaera, -ae f. : épée. Emprunt au gr. μάχαιρα (luimême emprunté au sémitique?), attesté depuis Ennius et Plaute et demeuré dans la latinité impériale; fréquent dans la langue de l'Église.

māchina, -ae f.: 1° invention, machination; 2° avec un sens concret « machine, engin ». Spécialisé diversement dans les langues techniques : machine de guerre; échafaudage; plate-forme où l'on exposait les esclaves; machine à soulever ou à remuer des objets pesants, colonnes, vaisseaux, etc. — Le sens moral est en grec le sens initial; le latin a fixé plutôt le sens matériel, en raison de l'existence de dolus. Emprunt ancien et latinisé au gr. dorien  $μ\bar{α}χανά$  « moyen ingénieux employé pour obtenir un résultat, machine ». Usuel, classique. M. L. 5205.

Dénominatif: māchinor, -āris (= μαχανάομαι; et māchinō, M. L. 5206), dont sont issus de nombreux dérivés: māchinātor, -tiō (classique); -tus, -ūs; -tīuus; -men, -mentum; -ālis, -ārius, -ōsus; māchinula; ceux-ci de l'époque impériale.

Cf. aussi M. L. 5207, \*machineus. Le verbe māchinor conserve le sens moral du verbe grec.

machio, -ōnis (maciō, matiō) m.: maçon; machiones dicti a machinis quibus insistunt propter altitudinem parietum, Isid., Or. 19, 8, 2. Étymologie populaire; le mot, très tardif, est un emprunt au germanique. M. L. 5208; B. W. s. u.

macia: v. mecia.

maciës : v. macer.

macis: v. maccis.

mactus, macte: mot du langage religieux, qui s'emploie dans la prière accompagnant une offrande ou un sacrifice, dans la formule mactus sies, esto, ou macte esto; cf. Cat., Agr. 134, 2, 3, Iuppiter te... bonas preces precor uti sies uolens propitius mihi liberisque meis domo familiaeque meae mactus hoc ferto... Iane pater... macte uino inferio esto. Le rapport entre mactus et macte est obscur. On a rapproché (cf. Wünsch, Rh. Mus. 69. 127 sqq.) le type macte esto de la tournure grecque δλδιε χῶρε γένοιο Théocr. 17, 66 (= ὅλδιος, χῶρε, γένοιο), avec attraction du vocatif sur l'attribut. Cette construction étant devenue inintelligible en latin, macte aurait été considéré comme une sorte d'adverbe invariable. De là, dans T.-L. 7, 36, 5, macte uirtute... este; 2, 12, 14, iuberem (scil. te) macte uirtute esse. La construction avec le génitif macte animi (e. g. Stace, Theb. 2, 495) est analogique du type fēlīx animī.

Mactus était expliqué par les anciens comme formé de magis auctus, magmentum, de magis augmentâtum,

cf. P. F. 112, 13 et 113, 8, et Serv. ad Ae. 9, 641, toutes « étymologies populaires ». Dans la langue commune macte estō est devenu une formule d'encouragement, par exemple T.-L. 10, 40, 11 macte uirtute diligentiaque ette qu'il faut interpréter par « sois grandi (honoré) par la valeur ». Ensuite macte a été employé absolument comme formule de salutation, au même titre que (h)aucsaluē, et considéré comme une sorte d'impératif, e. 8, 547, macte, ait, o nostrum genus. On trouve même, à basse époque, macte suivi d'un accusatif, avec le seus à peu près de « Gloire à », ainsi Flor. 2, 18, 16, macte fortissimam et meo iudicio beatissimam in ipsis malis cluitatem! et macte quod.

Dérivés appartenant tous au vocabulaire de la religion : magmentum « offrande [supplémentaire, sens developpé sous l'influence de magis; cf. Varr., L. L. 5, 112; Cornutus définit justement le mot « quicquid mactur », cf. Thes. Gloss. emend., s. u.] offerte aux dieux « magmentārius (Varr., L. L. 5, 112).

A mactus se rattache aussi le dénominatif : mactō, de (opt. mactassint, Enn.) : 1º honorer [les dieux] ; 2º immo. ler (une victime), sacrifier, d'où : mettre à mort.

Les étymologistes modernes y voient deux verhes différents, le premier, « honorer », étant le dénominatif de mactus; le second se rattachant à une racine qui aurait fourni got. mekeis, v. h. a. māki « épée ». Mais il est vraisemblable que le sens de « immoler » est issu secondairement du sens de « honorer les dieux ». De « honorer par un sacrifice » à « offrir un sacrifice », le passage est facile. On a dit d'abord mactāre Iouem pulte, hostia, puis mactāre pultem, hostiam Ioui; cf. Cic, Vat. 6, 14, puerorum extis deos manes mactare, et Varr, ap. Non. 341, 34, pultem dis mactant. Il y a des changements de construction tout à fait semblables dans circumdāre, dōnāre, suffundere, etc.

Mactare, interprété comme magis auctare, est devenu dans la langue commune synonyme de afficere, dônâre et s'est dit indifféremment en bonne ou en mauvaise part : mactare honôre, triumphô, comme mactar mala, infortūniō; cf. Enn., Sc. 373, qui illum di deaeque magno mactassint malo. Ces expressions appartiennent à langue de l'époque républicaine; à l'époque impérial, le verbe ne se rencontre plus guère que dans la langue poétique, avec le sens de « sacrifier, immoler »; et plus généralement « tuer, détruire » (esp. matar).

Dérivés (rares): mactātus, -ūs; mactābilis, -e (tous deux ά. λ. de Lucr.); mactātor (Sén., Troa. 1002); mactātiō (Arn., Isid.).

Aucune étymologie claire. L'irl. machtaim « macto : est emprunté au latin.

macula, -ae f.: 1° tache sur la peau; puis « tache en général (sens physique et moral, cf. nota); 2º maille d'un filet (dont le dessin et la disposition rappellent le tacheture de certains animaux). Ancien, usuel. M. L. 5212; B. W. maille I. Celtique: v. iril. mocol, britt. magl.

Dérivés: maculō, -ās, M. L. 5213, et commaculō; maculātiō, -bilis; maculōsus « tacheté » et « taché »; à l'époque impériale, immaculātus (= ἄσπιλος, ἀσηλεδωτος), etc.; ēmaculō: enlever les taches; immaculō: macella (Not. Tir.). Cf. aussi M. L. 5214, \*maculotāre, qui suppose un adjectif \*maculentus non attesté,

vité peut-être à cause de l'existence de macilentus;

Aucune étymologie sûre.

madeia, perimadeia: sorte de refrain accompagnant danse, dans Pétrone, 52, 9. Origine et sens inconnus.

madeō, -ēs, -uī, -ēre : être mouillé, imprégné, imbu de [sens physique et moral]. Souvent employé dans la langue familière, au sens de ēbrius esse, et par une nouvelle extension, à l'époque impériale, au sens de satur esse, plēnus esse, abundāre; cf. Prop. 4, 4, 76, madent forula diuitis (var. deliciis). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés: madidus (et dans les gloses maredus, matidus): movillé, imprégné, ivre; gâté par l'eau, cuit à l'eau; madidō, -ās (depuis Arn.); immadidō et immadidus (Avien); mador, -ōris (rare, ni dans Cic. ni dans Cés.), cf. M. L. 5217; maderātus: umefactus (Gloss.), peut-être corruption de madidātus; madēscō; dē-,ē-, im-, per-madēscō; madefaciō, -factō, permadefaciō. Cf. peut-être aussi matus, \*matus, M. I. 528; madulsa, -ae f.: mot de Plt., Ps. 1252 (de ebrio), ego nunc probe habeo madulsam « j'ai maintenant une belle cuite », abstrait formé plaisamment sur repulsa, ou avec un suffixe vulgaire (étrusque?) analogue à celui de gemursa. N'est pas, comme le dit faussement l'abrégé de Festus, 113, 9, l'équivalent de madidus.

Le sens rappelle celui de gr. μαδάω « je suis humide, je coule, je tombe (en parlant des poils, notamment) », et la forme est la même que celle de irl. maidid « il se répand, il fait irruption, il est vaincu » (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, p. 574. Pour le sens, cf. peut-être li ind-maid « il se lave (les mains) »; v. ib. Anm.). — La forme et le sens de skr. mādati « il est ivre » excluent un rapprochement avec le verbe latin.

madulsa : v. madeō

maena ( $m\bar{e}na$ , Plt.), -ae f. : sorte de petit poisson, mendole. Emprunt au gr.  $\mu\alpha$ ivn. M. L. 5219 et 5220 a, \*maenula.

maeniānum, -ī n. : -a appellata sunt a Maenio censore, qui primus in foro ultra columnas tigna proiecit quo ampliarentur superiora spectacula, F. 120, 1. Ancien (cic.); conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5220. Cf. Maenia columna, Maenium ātrium.

maereō, -ēs, maeruī (a peine attesté), maestus, maerere: être affligé. Ancien (Enn.), classique. Le participe maestus, dont la parenté avec maereō n'était plus sentie, a été traité comme un adjectif et muni d'un comparatif, d'un superlatif et d'adverbes: maestē, maestier. Il a été de bonne heure concurrencé par tristis, surtout en prose; cf. Thes. VIII 46, l. 7 sqq.

Dérivés et composés: 1º maeror, -ōris m.: — est aegritudo flebilis, Cic., Tu. 4, 8, 18; cf. l'emploi dans Att. 12, 28, 2: maerorem minui; dolorem nec potui, nec, si possem, uellem; 2º de maestus: maestō, -ās (Accius, Labérius); maestitia (rare à l'époque impériale); maestitūdō (archaīque et repris par les archaīsants); maestifīcus, -fīcō (tardif); permaestus (Dict. Cret.); submaestus; commaereō (Ital.), d'après συλλυπίω.

Macreō est un terme expressif, usité surtout en poésie à l'époque impériale. Non roman. Peut-être a-t-on évité la quasi-homonymie avec mereō.

On rapproche souvent miser, dont le vocalisme est autre et qui lui-même est sans étymologie. Pour la diphtongue, v. aeger; pour l'alternance ae/i, cf. aemulus et imitor?

\*maforte (Gloss.; variantes : mafortës, mafortia, mauors, mauortia) : matronale operimentum quod in capite inponitur. Alibi per u inueni, mauortem, lib. Gloss.; cf. Thes. gl. emend., s. u. Attesté seulement à basse époque.

Sans doute d'origine sémitique; cf. hébr. ma aforet « vêtement de lin », peut-être par un intermédiaire grec.

māgālia, -um n. pl. (le singulier māgāle ne semble pas attesté en dehors des gloses): huttes. Quasi magaria, quia mager punica lingua uilla dicitur: erit ergo una littera commutata l pro r, magalia, tuguria, i. e. rotunda aedificiola in furnorum modum parua, quas alit casas uocant, Plac., CGL V 82, 18. Mot punique; cf. Plt., Poe., Prol. 86; v. Edw. Müller-Graupa, Philologus 85 (1930), 303 sqq. Cf. map(p)ālia.

magdalia (-liō, -lium), -ae f. : sorte d'emplâtre ronde. Terme tardif, tiré de gr. μαγδαλία, issu de ἀπομαγδαλία.

magida, -ae f.: grand plat pour servir à table. Emprunt au gr. μαγίδα, accusatif de μαγίς; déjà dans Varr., L. L. 5, 120. Spécialisé dans les langues romanes au sens de « pétrin », fr. dial. « maie », M. L. 5227; B. W. sous pétrin. Un doublet savant magis, -idis se trouve avec le sens de « pétrin » chez Marcellus Empiricus 1, 38: rasamen pastae quod in magide adhaeret.

**magīra, -ae** f. : art du cuisinier (Cat., Or. 84). De μάγειρος; magiriscium : marmiton = \*μαγειρίσκιον (Plin.); <math>archimagīrus.

magister: v. magis, sous magnus.

magmentum : v. macte.

\*mag-; magnus, -a, -um; comparatif māior, c'est-àdire maiior, de \*mag-yō-s, superlatif maxumus, -a, -um, māximus (fal. maxomo), de \*mag-som-os (l'à est bref dans magnus; dans māxumus, l'ā a la même origine que dans āctus) : « grand » (sens physique et moral), souvent avec idée accessoire de force, de puissance (cf. Svennung, Unters. zu Palladius, 486), de noblesse qui n'est pas à l'origine dans grandis, ce qui fait de magnus une épithète honorifique ou laudative de la langue « noble » : dī magnī, uir magnus, maximus, magna eloquentia; cf. Cic., N. D. 2, 66, 167, magna di curant, parua neglegunt. Même sens dans les dérives et composés (ceux-ci imités du grec) : magnanimus (= μεγαλόθυμος, -ψυχος); magnificus; magniloquus (= μεγαλόφωνος); maiestās, etc. Le neutre magnum, comme gr. μέγα, sert d'adverbe : magnum clāmāre, mais rarement. Magnus s'emploie en parlant des mesures, poids, quantites, prix : maximum pondus auri, magnum numerum frumenti, uim mellis maximam exportasse, Cic., Verr. 2, 2, 72, § 176; de là l'emploi de magnī, magnō avec les verbes d'estime ou de prix : magni aestimare, magno uendere, emere, constare, etc. — Se dit aussi du temps : homo magnus; maior nātū; maior « l'aîne »; maiorēs « les

aînés », cf. Varr., L. L. 9, 16, et surtout « les ancêtres ». Dans des expressions analogues au fr. « grand-père, grand'mère »: magnus socer, magna socrus, magna mātertera, maior patruus, auonculus, etc. Magnus est rare dans les langues romanes, où il a été supplanté par l'adjectif plus concret grandis, que la langue familière a préféré de bonne heure (ainsi l'auteur du Bell. Afric.). M. L. 5231; maior est conservé comme substantif. M. L. 5247; B. W. maire; irl., britt. mær; cf. senior.

Dérivés et composés : 1º magnus : magnitūdō, -inis f. (un exemple de magnitas dans Accius : un exemple. tardif, de magnities); magnarius (époque impériale) « en gros » ou « en grand », magnārius negōtiātor ; magnās- ātis; magnātus, -ī (tardif, Vulg.; cf. μεγιστᾶνες, Sept.) : magnat : magnālia, -ium : grandes choses, miracles (Tert., d'après μεγαλεῖα; cf. minūtus, minūtālia). Pas de verbe dénominatif; pas d'adverbe \*magnē, que supplée un juxtaposé magnonere. de magno opere, proprement « avec grand travail, de toutes ses forces », dont le sens, comme celui de ualdē, uēmenter, s'est rapidement affaibli; magnaeuus : ἀρχαιογέρων (Gloss. Philox.; la forme employée est grandaeuus); magnanimus (-mis) et magnanimitās, d'après μεγάθυμος, μεγαλοψυγία (Cic.): magnidicus (Plt.); magnificus et ses dérivés, M. L. 5230 a; magniloquus et ses dérivés; magnipotentia (tardif); magnisonus, -sonāns.

2º de mai(i)or: maiestās (formé sans doute d'après honor/honestās; toutefois, peut représenter une alternance ancienne, cf. maiesta s. u. maia), qui s'emploie au sens moral et avec valeur laudative, M. L. 5246 (britt. maestawd), sur maiestās, v. Dumézil, Rev. Phil., 1952, 7 sqq.; maiusculus: diminutif; cf. plūsculum; maiōrīnus (époque impériale): de la plus grosse espèce ou de la plus grande dimension; maiōrius, maiōrārius (cf. magnārius et minusculārius). Maiōrīnus est demeuré, dans les langues hispaniques, au sens de « juge de district », M. L. 5249; maiōrō (Gl.); maiōrātus, -ūs. Cf. aussi Māiōrica (et Minōrica), Isid. 15, 6, 44. L'a initial est bref, si la syllabe est longue par « position », comme dans āiō, etc.

3º de māximus: māximā: au plus haut degré, d'où « surtout, particulièrement », etc. Dans la conversation, s'emploie pour répondre affirmativement, comme minimē pour répondre négativement; māximitās (sans doute créé par Lucr. 2, 498 et repris par Arn. 6, 204); māximātus, -ūs (Inscr.): dignité de la Vestālis māxima. M. L. 5445-5460.

Composés en per-: permagnus (classique, mais rare; non attesté à l'époque impériale); permagnificus (Vulg.); permaximus.

magis adv. (et, avec chute de s final, mage): plus, plutôt. Diffère de plūs en ce que celui-ci s'emploie surtout pour exprimer le nombre ou la quantité (plūs sert de comparatif à multum); cf. Cic., Leg. 3, 32, uitosi principes plus exemplo quam peccato nocent « les mauvais princes nuisent davantage (causent plus de mal) par leur exemple que par leurs fautes »; magis signifierait « nuisent par leur exemple plutôt que par leurs fautes ». Mais la distinction, assez subtile, n'est pas strictement observée: on trouve magis ou plūs dīligō, comme aussi māximē ou plūrimum. — Magis est l'ad-

verbe employé normalement en latin classique pour lor mer les comparatifs périphrastiques, comme maxima adjectifs, dont le comparatif était inusité (type strénua adjectifs, dont le comparatif était inusité (type strénua adjectifs, dont le comparatif était inusité (type strénua au comparatif en -ior, dont la valeur n'était pas nette et allait s'affaiblissant. Dès Plaute, on trouve magu opportūnus (Mo. 574); magis similis (Am. 654) et mêm mollior magis (Au. 422). Cicéron emploie magis quan diffectils et obscura. Mais, dans cet emploi, a subi la concurrence de plūs.

Magis est joint à sed avec le sens de mais plutôt. Magis est joint a see a... putter, pour indiquer une action qui s'accomplit de préférence à une autre; Enn., A. 272, non ex iure manum conse tum, sed magis ferro / rem repetunt. Il est arrivé alias à s'employer seul, avec cette valeur adversative; Sall., Iu. 85, 49 (c'est Marius qui parle à la plèbel neque quisquam parens liberis uti aeterni forent optauti magis uti boni honestique uitam exigerent. — Magis en est venu à remplacer sed dans la langue parlée et est passé dans les langues romanes avec ce double sens de « plus » (partiel) et de « mais » (général). M. L. 5228 B. W. s. u. Au sens de « plus », l'aire centrale du roman a passé à plūs, tandis que la région ibérique et la région dace demeuraient fidèles à magis (v. Bartoli, dans Br oiario di neolinguistica, p. 114 sqq.). Magis peut din renforcé par un préfixe : dēmagis « ualdē magis », con servé en provençal et dans les langues hispaniques

Dérivé : magister, -trī m., sans doute de \*magis. tero-s. L'étrusque a macstr(na), macstrev(a), que Deecke et Cortsen ont rapproché de magister: de Leifer, Stud. z. antiken Aemterwesen, I, p. 136 al 242 sqq., et Mazzarino, Dalla monarchia allo stata republicano, 1945. Si le rapprochement est exact. peut s'agir d'un mot d'emprunt, m. populi, m. equi tum; cf. Varr., L. L. 5, 14, 82, magister equitum, quod summa potestas huius in equites et accensos, ut es summa populi dictator, a quo is quoque magister no puli appellatus, et les rapprochements indiques par Goetz-Schoell, ad loc. Le mot, dont le sens général est « maître, chef », appartient d'abord à la langue du droit et de la religion : m. sacrorum, m. Aruālium etc., et a pris toute sorte d'acceptions suivant les catégories auxquelles il s'appliquait, armée, marine magistratures civiles, école, vie privée, etc. Cl. m. uīcorum, m. conutuit, m. lūdī, et tout simplement magister « maître d'école », et par suite « professeur qui enseigne »; et, de là, « instigateur » (comme auc tor). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5229. Celtique irl. magister, gall. meistr, etc., et germanique : v. h. a. meistar.

Dérivés: magistra f.: maîtresse, directrice; magiterium n., M. L. 5230; magist(e)rō, -ās (rare), « regetet temperare est », P. F. 139; 5, peut-être formé suministrāre, dérivé usuel et classique de minister (d. administrāre, etc.); magistrātus, -ūs (magisterātus) Lucérie, CIL I² 401) m.: proprement la « maîtrissi du peuple (m. populī) et, par suite: 1º charge de māgistrat; 2º le magistrat lui-même (cf. exercitus); me gistrālis, -e (tardīf); magistriānus (d'après praetoriinus, etc.); magistrās, -ātis (tardīf, d'après optimā); justerium, -riālis (tardifs), ce dernier d'après δι-

δακαλικός. Composés: com-, ex-, pro-, sub-magister; choromagis-Composés: com-, ex-, pro-, sub-magister; choromagister; ididi-, pseudo-magister; uico-magister; magistromiliaius, tous tardifs, en partie faits sur des modèles

Fies.

La formation de magis est étonnante. On attendrait maius (c'est-à-dire maiius), de \*mag-yō-s. Le degré reduit -is- de comparatif qu'on a dans les superlatifs reduit -is- de comparatif qu'on a dans les superlatifs qu'on autre suffixe. Magis doit donc être une adaptation, a un autre suffixe. Magis doit donc être une adaptation, a un autre suffixe mais qu'un autre suffixe. Magis doit donc être une adaptation, a un autre suffixe mais qu'un autre suffixe mais qu'un ancien \*mais correspondent à osq. mais magis » de la table de Bantia; replication de osq. mais par un ancien \*magyos, cf. ist mail]us, est exclue par le superlatif osq. maimas e maximae » et par ombr. mestru (féminin) « maior », qui supposent d'anciens \*mais. Il y avait sans doute en indo-européen occidental supplétisme entre un ancien postif du groupe de \*meg's- et un « comparatif » du groupe de \*mez's- et un « comparatif » du groupe

Lat. magister est formé comme ombr. mestru major », de même que minister est à rapprocher de osq. minister s « minoris ». L'accumulation des suffixes et pareille à celle qu'on observe dans le type interior, etteior, mais en succession inverse. Toutefois, cette étymologie est contestée; et l'existence de la forme étrusque citée plus haut est troublante. Accommodation latine d'un mot d'emprunt?

Quant à la forme magnus, elle résulte, comme mikils en gotique et comme  $\mu \epsilon \gamma \dot{\alpha} \lambda \eta$ ,  $\mu \epsilon \gamma \dot{\alpha} \lambda \alpha$  en grec, d'un élargisement de l'adjectif radical conservé dans : hitt mekki e nombreux » (nominatif pluriel  $meqqae\bar{s}$ ), gr.  $\mu \epsilon \gamma \alpha c$  (sur quoi a été fait  $\mu \epsilon \gamma \alpha c$ ), v. isl. mj c k e beaucoup », arm. mec « grand » (instrumental mecaw), alb.  $ma\theta$  « grand », tokh.  $mak\bar{a}$ . L'addition d'un suffixe secondaire \*no- a entraîné le vocalisme radical zéro, d'où \*mog. En védique,  $mah\bar{a}$ ,  $mdh\bar{a}$ , d'accord avec arm. mecaw (instrumental,  $\alpha$  issu de  $\bar{a}$ ) et gr.  $\mu \epsilon \gamma \alpha$ , montrent le caractère dissyllabique de la racine ; le h est une innovation que ne présente, du reste, pas skr. majman-grandeur ».  $\bar{a}$ 

V. aussi l'article Maia

magnës, -ētis adj. et subst. m. : emprunt attesté depuis Cicéron, Lucrèce, Varron au gr.  $\mu\acute{\alpha}\gamma\gamma\eta$ , latinisé partiellement (acc. magnētem dans Cic.).

\*magulus, -lum: Peribomius nomen archigalli cinaedi, quem magulum conspurcatum dicimus, qui publice impudicitiam professus est, Schol. Iuu. 2, 16. Pas d'autre exemple du mot, dont le sens est douteux; certains en font un masculin magulus diminutif de magus; d'autres, un neutre magulum et rapprochent la glose: γνάθος, τὸ μάγουλον (Gloss.). Mais les formes dialectales italiennes qu'on invoque à l'appui de ce dernier sens peuvent s'expliquer autrement que par un primitif \*magulum; cf. M. L. 5235.

magus, -I m.; maga f.: mage. Emprunt attesté depuis Cicéron au gr. μάγος. Conservé dans le composé ags. dyrmaga. Employé aussi comme adjectif. Dérivés : magicus = μαγικός, M. L. 5237 et 5226 ; magia = μαγεία, M. L. 5225.

maia : medica uel obstetrix, CGL III 9, 33. Transcription du gr.  $\mu\alpha\bar{\imath}\alpha$  (cf.  $i\bar{a}trom\bar{e}a$ ). Demeuré en roumain. M. L. 5244.

Māia (= Maiia); Māius: Maium mensem Romani a Maiia, Mercurii matre, quam deam uolunt, uel a maioribus ... uocauerunt, Plac., CGL V 82, 83; cf. Varr., L. L. 6, 33, et les témoignages réunis par Goetz-Schoell, ad loc. Māia, qui est dite aussi Māiesta (Piso ap. Macr. 1. 12, 18, forme « étymologique » forgée pour expliquer Māia), est une vieille divinité italique, fille de Faunus et femme de Vulcain, cf. Macr. 1, 12, identifiée plus tard à la divinité grecque de même nom, fille d'Atlas et de Pléioné, mère d'Hermès, qui est une des Pléiades; cf. Vg., Ae. 1, 297 et G. 1, 225. C'est elle qui a donné son nom au mois de mai, māius (cf. osq. Mais Mais), conservé dans les langues romanes. M. L. 5250; en celtique : irl. mái, etc., et en germanique : v. h. a. meio. all. Mai. Māius, Māia peuvent représenter \*magio-s, magia (cf. aiō) et s'apparenter à magnus, comme, du reste, les Latins l'avaient déjà vu; cf. Cornelius Labeo ap. Macr. 1, 12, 19, Maiam... terram essc hoc adeptam nomen a magnitudine sicut et Mater magna in sacris uocatur. Le rapport de Maius avec maesius « lingua osca mensis maius », P. F. 121, 4, est obscur.

māiālis (= maiiālis): porc châtré, porc gras; cf. Varr., R. R. 2, 4, 21, et: porcus pinguis quod deae Maiae sacrificabatur quasi matri Mercurii, Isid., Lib. Gloss. 473, et Scal., CGL V 604, 44. Étymologie populaire? Attesté depuis Titinius; rare. M. L. 5245.

Dérivé : māiālīna (sc. carō), Gloss.

māiestas; māior : v. magnus.

maiūma, -ae f.: sorte de jeux spéciaux aux provinces orientales de l'Empire. Tardif (Lydus, De Mens. 4, 80, p. 133, 1, et Cod. Theod.). Cf. Μαΐουμᾶς, « appellatio urbium maritimarum Syriae ». Mot syriaque.

Māius : v. Māia.

māla, -ae f. (usité surtout au pluriel mālae): mâchoire (supérieure) et « parties supérieures des joues »; la mâchoire inférieure se disant maxilla. Cf. Celse 8, 1, maxilla est mobile os, malae cum toto osse, quod superiores dentes excipit, immobiles sunt; et Plin. 11, 157, infra oculos malae homini tantum, quas prisci genas uocabant. Mais la distinction entre māla et maxilla n'est pas observée, et maxilla s'est dit également de la mâchoire supérieure: maxillae superiores, Plin. 11, 159, et s'est substitué à māla à partir de Celse lui-même. De maxilla dérivent maxillāris: -ēs dentēs, et maxillō glosé στομοχοπο (sans exemple).

Māla (Enn., Plt.) est plus anciennement attesté que maxilla (Cic.), mais n'est pas représenté en roman, où sont demeurés maxilla, -āris. M. L. 5443, 5444. De māla: mālātus, g'osé maxillātus, CGL II 126, 25.

Pour la forme, cf. āla : axilla. Aucune étymologie sûre.

malacus, -a, -um : emprunt au gr. μαλακός (Naev., Plt.). Dérivé : malacissō, -ās. Les langues techniques ont

aussi emprunté μαλακία dans le sens de « calme plat » (de la mer) et de « inertie, atonie » (de l'estomac). M. L. 5254. Cf. malaxō.

malandria, -ae f. : abcès au cou des bêtes de somme (Plin., Chir., Marc.).

Dérivé: malandriōsus, M. L. 5255. Déformation populaire de μελάνδρυον « cœur du chêne »? (Keller).

malaxō, -ās: emprunt au gr. μαλάσσω, formé sur l'aoriste (comme campsō; v. ce mot). Rare et populaire; cf. Gell. 16, 7, 7. Premier exemple dans Labérius; malaxātiō (tardif); commalaxō.

malignus : v. malus.

\*malina, -ae f.: flot montant (Marcel.). Gaulois?

malleus, -I m.: 1° maillet (= gr. σφῦρα déjà dans Plt., Cat.), marteau; 2° morve, maladie du cheval (Végèce). Dans ce dernier sens, malleus semble une adaptation populaire du gr. μάλις; cf. aussi mallō. Panroman. M. L. 5268; B. W. mail. Diminutif: malleolus: 1° petit maillet; 2° projectile, en forme de maillet, destiné à mettre le feu aux vaisseaux, aux ouvrages de l'ennemi, etc.; cf. P. F. 119, 12; 3° crossette de vigne ou de tout autre arbre (d'où malleolāris dans Colum.). M. L. 5267 et 5267 a. Autres dérivés: malleātus, mālleātur, commalleō, -iolō (Grom.). — V. l'article marcus.

Mot technique de forme populaire, à géminée intérieure, qui rappelle v. sl. mlată, r. molot « marteau » (v. Niedermann, IF 15, 116); on cite aussi v. isl. miollnir « marteau de Thor ».

mallo, -ōnis m.: 1° tige sèche des oignons; 2° tumeur au genou des chevaux. Le mot ne se trouve que dans les auteurs vétérinaires, avec les deux sens. Cf. CGL V 307, 5, mallon: inflatius tuber sine dolore. L'emprunt au gr. μαλλός « touffe de laine » qu'on trouve dans Caton sous la forme mallus ne se justifie guère ni pour la forme, ni pour le sens. V. le précèdent.

\*mallus, -ī m.: jugement. Mot germanique latinisé (Lex Sal.). De là: mallō, -ās, mallobergus. M. L. 5268 a. Cf. manniō. V. h. a. mahal.

malluuium, -I n. (malluuiae, -ārum f.): cuvette, bassin pour se laver les mains, gr. χειρόνιπτρον. Gf. P. F. 153, 13, malluuium dicitur quo manus lauantur; malluuiae quibus manus sunt lotae; pelluuiae quibus pedes. Certains différencient malluuium « bassin » de malluuiae [aquae] « eau du bassin », mais la distinction ne semble pas fondée. Cf. balneum et balineae. Composé ancien qui n'est pas attesté en dehors de Festus; cf. mantèle.

De \*man-lauium. V. manus et lauō.

mālō : v. uolō.

mālobathrum : malobathre. Transcription du mot grec, lui-même venu du sanskrit. V. André, s. u.

maltha: Non. 37, 6, -as ueteres molles appellari uoluerunt, a graeco, quasi μαλακούς. Lucilius lib. XXVII (38):

insanum uocant quem maltam ac feminam dici † uidet, Sans doute emprunté au gr. μάλθα, qui désigne un enduit mou (cf., dans ce sens, Plin. 2, 235 et 36, 181), d'où  $mall(h)\bar{o}$ ,  $-\bar{a}s$ ; et aussi un poisson de mer à châlt molle. M. L. 5271.

malua, -ae f.: mauve. M. L. 5274; et germanique; v. angl. mealwe, etc.; celtique: britt. malw.

7. angl. meauwe, etc., casagarange. Périvés : maluāceus, -a, -um, attesté depuis Cic. maluella : molochina, Isid. 19, 22, 12; maluauiscus « guimauve » (Ps.-Ap., Isid., Gl.); v. Sofer, p. 130, et M. L. 5275, malua hibiscus.

M. L. ολιό, καιαλάχη, μαλόχη et, chez Épicharme, μολόχα. On ne saurait poser un original indo-européen en partant de ces formes. Comme beaucoup d'autres noms de plantes (v. laurus, menta, etc.), sans doute mot pris à une langue méditerranéenne.

malus, -a, -um: mauvais, méchant. Usité de tout temps. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à une autre racine; v. pēior. Substantivé, malum n.: le mal (physique ou moral); et spécialement « le châtiment, la correction »: dabunt malum Metelli Naeuio poetae. Malum sert aussi de juron ou d'injure. Adverbe: mälě. S'opposent à bonus, bonum, bene.

Dérivés et composés : malitia f. (-tiēs, Ital.) : uersuta et fallax nocendi ratio, Cic., N. D. 3, 30, 75. Correspond plutôt à κακουργία qu'à κακία, cf. Cic., Tu. 4, 15, 34; malitiōsus; et malitiōsitās (Tert.); malitās, ātis (Dig. 4, 2, 5?; lecture douteuse). Ne semble pa autrement employé, malgré l'existence de bonitās; par contre, \*bonitia n'existe pas; malātus (Gl., cf. bonātus); malignus: d'un mauvais naturel (de malignos, cf. benignus, prīuignus), « méchant »; et, comme notre mot « méchant », s'emploie au sens de « chiche, avare »; cf. Vg., Ae. 6, 270, sub luce maligna; 11, 525, angustaeque ferunt fauces aditusque maligni. Substantivé dans la langue de l'Église: malignus = diabolus. Dérivés: malignitās et malignō, -ās (-gnor), langue de l'Église.

male sert de premier terme à de nombreux composés qui sont d'anciens juxtaposés : maledicus = κακήγορος: maledīcō, -is (et remaledīcō, Suét.); malefaciō; maleficus, -ficium, -ficō = κακούργος, -γία; malesuādus, etc. maleuolus, -uolens = κακόδουλος; malicordis, glose πονηροκάρδιος, etc. Il se joint aussi, comme le grec κακῶς, à des adjectifs dans le sens du préfixe négatif : male sānus = īnsānus, male fīdus = īnfidus, perfidus, Virgile emploie déjà male numen amicum au sens de numen inimicum, Ae. 2, 735. Les gloses ont malebarbis, malibarbius (= imberbis), maleformis, malegratus (= ingrātus). On voit se substituer à un préfixe usé in-, imune formation nouvelle et plus expressive : cf. Wackernagel, Vorles. II 255, l'emploi de bene dans bene magnus, etc. Sont demeurés dans les langues romanes : malus, M. L. 5273; male, 5257; malignus, 5266; malignus, 5266; tia, 5266 a; maledicere, 5258; \*malefactoria, 5259; \*maleficare, 5261; maleficus, maleficium, rarement representés et par des formes douteuses, 5263, 5262; male habitus, 5264; \*malifatius, 5265 a; B. W. mauvais; malesapidus : maussade.

Le celtique a les mots d'Église : irl. maldachaim, maldacht « maledīcō, -dictiō »; de même le brittonique; cl. bendith « benedictiō ».

Étymologie incertaine. L'osque dolud malud « dolo malo », perum dolom mallom « sine dolo malo » de la

Table de Bantia peut provenir du latin; le sens de malaks est contesté. On a rapproché arm. melk', gén. melaç ρέché », lit. mēlas « mensonge », irl. mellaim « je trompe », gr. μελέος « vain », av. mairya-, épithète d'ètres mauvais. Mais aucun de ces mots n'a le sens précis de lat. malus, et l'hypothèse d'un ancien terme religieux n'est pas appuyée par les emplois de l'adjectif en latin.

mālus, -ī f. : pommier (Varr.) ; mālum, -ī n. : pomme dėjā dans Plt.).

Dérivés: mālinus; mālifer (= gr. μηλοφόρος); mālicorium: écorce de grenade; mālogrānātum « grenade»; mālātum, doublet de mēlātum; mālārium: pōmārium (Gloss., Lex. Sal.); mālētum (Suét.). Səns doute aussi mālum terrae « cyclamen » et « mandragore » (Ps.-Ap., Orib., Diosc.).

Mālus semble être refait sur mālum, sans doute emnrunt au gr. μῆλον, dor. μᾶλον, qui a remplacé le nom italique de la pomme ; cf. Abella. Mālum a servi à désigner tous les fruits à pépins ou à noyaux, par opposition à nux; cf. mālus grānāta; André, Lex., s. u. Les langues romanes, qui n'ont pas de représentants de mālum, en ont d'un emprunt postérieur à la forme de κοινή, d'où mēlum, qui semble déjà attesté dans Pétr... Sat. 56, 8, par exemple it. melo, log. mela, M. L. 5272; d mēlāta (Orib.) « compote de pommes », d'où \*melimēlīda, dérivé hybride du gr. μελίμηλον « marmelade » iv. Woch. f. kl. Phil. 34 (1917), 650 sqq.), esp. mermelada. Martial, 13, 24, a melimēla; sur mēlofolia, v. Pline 15, 52; sur mālomellum (-lus), hybride tardif, v. Isid. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Dans d'autres langues, telles que le français, c'est pōmum qui s'est spécialisé dans le sens de « pomme » ; v. B. W. s. u. — S'autorisant de hitt. mahlan (accusatif singulier), Cuny, dans Rev. hittite et asianique, I, p. 31, a admis que \*mālo- serait indo-européen; mais mahlan signifie non pas « pommier », mais « cep de vigne »; et, en tout cas, le rapprochement du mot hittite, quelle qu'en soit l'importance, ne prouve pas que le mot \*malo- ait existé hors de la région méditerranéenne.

mālus, -ī m. : mât de vaisseau; toute pièce de bois dressée verticalement. Déjà dans Ennius, technique. Non roman.

Si l'on rapproche v. isl. mastr, v. h. a. mast « mât » et. avec M. Thurneysen, irl. mod. maide « bâton », m. irl. ad-mat « bois de construction », il faut partir de \*mazdo- et supposer que le l est issu de d; les conditions de ce traitement l, dont le latin offre d'autres exemples (v. lacruma, solium; oleō: odor), sont obscures. Ici, une influence de pālus est possible.

Mamers, Mamercus: v. Mars.

mamma, -ae f.: « nourrice, maman » et « mamelle »; d'où « protubérance en forme de mamelle » (Pline 17, 118). Mot du langage enfantin; cf. Varr., Cato uel de pueris educandis (14) ap. Non. 81, 4, cum cibum ac polionem buas ac pappas uocent, et matrem mammam, patrem tatam. Terme de tendresse qui désigne aussi la grand'maman. Se retrouve dans gr. μάμμα, μάμμη; μαμμάσωθος, μάμμαν αἰτεῖν, μαμμάθρεπτος; et CGL V 115, 10, mamme (= μάμμη?): moma, i.-e. auia.

L'irlandais a mam « maman » et muimme « mère nour-

ricière », l'albanais meme « mère ». A côté, il y a un type à voyelle longue : bulg. et russe máma, pol. mama, lit. momà « maman » et v. h. a. muoma « tante maternelle ». Sur le groupe de v. h. a. amma, v. lat. amma (avec l'observation générale) et amita. Le sens et la forme des mots de ce genre sont instables.

Diminutif: mamilla: mamelle, tette; robinet (Varr., R. R. 3, 14, 2). Usité de tout temps. Les langues romanes ont gardé mamma au sens de « maman », réservant le sens de « sein, mamelle » à mamilla, M. L. 5277 et 5276; cf. aussi ags. mamme; irl. mamm.

Dérivés et composés: 1º de mamma: mammō, -ās: donner (ou prendre) le sein, M. L. 5277 a; mammā-lis; mammātus; mammeātus (Plt., Poe. 393, de \*mammea?); mammōsus; mammula, cf. M. L. 5277 b, mamula; mammicula; Mammaea, Mammius, Mam(m)ulēius; Oinumama = Vnimamma, traduction de 'Αμαζών, CIL 1² 566 (à Préneste); bimammius (Plin. 14, 40, b. utits); būmammus, q. u.; multimammia (Dīāna, Jér.). I

2º de mamilla: mamillātus, -nus (Plin., m. fīcus); mamillāris; d'où mamillāre n.: soutien-gorge.

mamphūla, -aef.: panis Syriaci genus quod, ut ait Verrius, in clibano antequam percoquatur, decidit in carbones cineremque, F. 126, 11. Un exemple de Lucilius, Sat. 1250. Sans doute pour \*mampūla d'une racine mpl « tomber » attestée en hébreu et en araméen.

\*mamphur?: appellatur loro circumuolutum mediocris longitudinis lignum rotundum, quod circumagunt fabri in operibus tornandis, P. F. 117, 32. Terme technique, sans doute dialectal, auquel devait correspondre une forme latine \*mandar que supposent certains dérivés romans. Mamphur lui-même est peut-être une corruption d'une forme osque \*mamphar, \*manfar; cf. Ernout, Elém. dial., et M. L. 5278; Jud, Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr. 124, 403; et Thes. s. u.

Māna: v. mānis, mānus.

mānālis : v. mānā.

manceps, -ipis m.: terme technique du droit; proprement « celui qui prend en main » (quelque chose pour en devenir l'acquéreur ou en revendiquer la possession); cf. P. F. 137, 12, manceps dicitur qui quid a populo emit conductive, quia manu sublata significat se auctorem emptionis esse. De là mancipium, -ī n.: 1º mancipation, fait de prendre en main (pour l'acquéreur d'un objet; cf. Gaius, Inst. 1, 119 sqq.; May-Becker, Précis, p. 117 sqq.); 2º au sens concret « chose acquise en toute propriété, propriété », et spécialement « esclave ». C'est ce sens dérivé de mancipium qui a donné sans doute naissance à la glose manceps dictus quod manu capiatur, P. F. 115, 19, à moins d'admettre qu'il y ait eu deux manceps, l'un actif, de \*man-cap-s, cf. auceps; l'autre passif, de \*mancaptos, cf. deinceps, menceps.

Dérivés: mancipō, -ās (mancupō) « vendre, alièner par mancipation », d'où, à l'époque impériale, mancipātus, devenu synonyme de seruus; mancipātiō, etc.; ēmancipō: émanciper, mettre hors de tutelle; et « alièner »; cf. P. F. 67, 20, emancipoti duobus modis intelleguntur: aut hi qui ex patris iure exierunt, aut hi qui aliorum fiunt dominii, quorum utrumque fit

mancipatione. M. L. 2856? — remancipō (Gaïus, Fest.); manaipiolum (tardif).

Mancipium, attesté depuis Plaute, est demeuré en provençal et dans les langues hispaniques avec le sens de « valet, garçon », M. L. 5284; *ëmancipāre* a pris en galicien et portugais le sens de « dételer des bœuſs ». M. L. 2856.

Pour man-, cf. man-dō, man-tēle, man-suētus; v. manus.

manciola, -ac f.: diminutif de manus, dans Laevius ap. Gell. 17, 7. M. L. 5283.

maneus, -a, -um: manchot, infirme de la main; cf., Dig. 21, 1, 12, sciendum scaeuam non esse morbosum praeterquam si imbecillitate dextrae ualidius sinistra utatur; sed hunc non scaeuam, sed mancum esse dicimus. Puis, plus généralement, « mutilé, estropié ». Attesté depuis Plt. Demeuré dans les langues romanes sous forme d'adjectif et dans le verbe dérivé du type it. mancare « manquer ». M. L. 5285; B. W. manchot; germanique: m. néerl. mank, ags. bemancian.

Le bret. manc « manchot » peut être emprunté au français.

ēmancō, -ās: rendre manchot (Labien. ap. Sen. Contr. 5, 33, 24); mancaster (Gl.); mancātus (Lex Sal.); dēmancō (Greg. Tur.).

De \*man + ko-s, avec un suffixe caractéristique des tares physiques: cf. caecus et peccare?

mandō, -is, -dī, -sum, -ere: mâcher (dē animālibus); de là « manger gloutonnement, dévorer » et, à partir de Pline (28, 101, 212), « manger » (comme mandūcō).

Dérivés et composés : mando, -onis m. : glouton (Lucil.); mandibulum n. (-bula f.): machoire(s) (postclassique); com-, prae-, re-, super-mando (tous tardifs); mandūcus m. (cf. cadūcus); mandūco, -onis « le baffreur », personnage à la fois terrible et grotesque. sorte d'ogre, devenu bouffon d'atellane : cf. P. F. 115, 20, manduci effigies in pompa antiquorum inter ceteras ridiculas formidolosasque ire solebat magnis malis et late dehiscens et ingentem sonitum dentibus faciens, de qua Plautus ait (Ru. 535) : « Quid si aliquo ad ludos me pro manduco locem? - Quapropter? -Quia pol clare crepito dentibus ». De là mandūco. -ās (mandūcor, Lucil., Afran., Pomp.) : « jouer des mâchoires », qui dans la langue populaire s'est substitué à edō, ēsse. Exemple d'une expression forte et imagée se substituant à une expression devenue abstraite et usée; en même temps de remplacement d'un verbe irrégulier par un verbe régulier. Mandūcō, d'abord uniquement chez les comiques ou les satiriques, apparaît à la fin de l'époque républicaine dans Varron, R. R. 3. 7. 9, et il a pénétré dans la langue de la bonne société : Auguste l'employait; cf. Suét., Aug. 76; il est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5292; B. W. manger (la péninsule hispanique a gardé com-edo, qui est expressif grâce à un préverbe et dont la forme a été normalisée, de manière à échapper à l'anomalie de edō, ēsse). Dérivés : mandūcātor. M. L. 5293; -tiō, -bilis (tardif, trad. βρώσιμος); commandūcor (Lucil.); dē-, super-mandūcō (tardifs).

A mandō se rattache l'adjectif māsūcius, glosé edāx, P. F. 123, 1, issu sans doute de \*ma(n)s-ūcius, forme dé-

sidérative (l. māsūcus?), d'où provient māsūcō, -ās «  $\mathfrak{m}_{\overline{a}}$  cher » (Pelag.). Pour mas(s)ō, mānsō « mācher »,  $\mathfrak{v}$ . ce mot.

Mot expressif, à vocalisme radical a. Le rapport avec gr. μάθυιαι ΄ γνάθοι (Hés.), μασάομαι « je māche μαστάζω « je māche », hom. μάσταξ « bouche » et « pātée » et avec μέστακα ΄ τὴν μεμασημένην τροφήν (Hés.) μοσσύνειν ΄ μασάσθιι βραδέως (Hés.) est indéterminable. Cf. m. gall. mant et v. h. a. ga-mindil « mors »?

mandō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: confier  $(alqd\ alic_{uli})$  recommander à; donner mandat à, charger quelqu'un de; enjoindre à  $(= gr.\ evrέλλω)$ ; en particulier «charger quelqu'un d'annoncer » et « faire savoir »  $(epoque\ impériale)$ . Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 5286

Dérivés et composés : mandātiō, -tor, -trīx, -tōrius, -rium (= ἐντολή, -λικόν); mandātus, -ūs (usité à l'ablatif, comme iussū, Cic.); mandātum; mandātarius (Dig.); mandātēla (Gaïus, d'après tūtēla); mandātus, terme de grammaire (cf. imperātītuus,

āmendō: éloigner, reléguer; āmendātiō, joint par Cic., S. Rosc. 44, à relēgātiō; admandō: mander pres de soi (Not. Tîr.); commendō, composé d'aspect « déterminé »: recommander, confier (souvent joint à crēdō, concrēdō, committō); recommander quelqu'un, cf. Cic., Fam. 13, 54, antea studiose commendabam Marcellum, d'où incommendātus (Ov.); quelquefois « commander » (par litote). A l'époque impériale, par affaiblissement de sens, « rappeler, invoquer, montrer » (Tert.). Demeuré dans les langues romanes, surtout avec le sens de « commander » Cf. M. L. 2084, commendāre (-man-); britt. cymmyn.

dēmandō (premier exemple dans T.-L., surtout frequent dans Suét.): remettre, confier. Demeuré dans les langues romanes, où, sauf en roumain, il a pris le sens de « demander », M. L. 2547; dēmandātiō « instruction, ordre » (depuis Tert.); praemandō: recommander, ordonner par avance; remandō (bas latin): répéter une recommandation, notifier en réponse. Ces verbes ont, à leur tour, fourni des dérivés du type ordinaire, ainsi: commendātiō, -tor, -dābilis, -dātīcius; incommendātus. V. aussi M. L. 3023, \*exmandāre. De mandātum: irl. mandail.

L'étymologie  $man\{um\}d\bar{o}$  « mettre en main » convient bien au sens (cf.  $mand\bar{a}re = in \ man\bar{u}s \ dare$ , Pli, Men. 783) et trouve un appui dans les expressions grecques έγχειρίζω, είς χεῖρα τιθέναι, mais on attendrait \*mandere, comme uendere, etc. Y a-t-il eu changement de conjugaison, comme dans fodāre en face de fodere, etc., ou influence de lēgāre, lēgātum, de sens voisin? Il est difficile d'admettre que mandāre soit du au souci d'éviter une homonymie avec mandere, et l'hypothèse d'un dénominatif tiré d'un adjectif composé \*man-do-s est en l'air.

L'osque a, de même, manafum « mandāuī », aamanaffed « mandāuī ». Pour le caractère rituel de certains mouvements faits avec la main, v. manus et les rapprochements germaniques : v. angl. mund, v. h. amunt « main » et « protection » et irl. montar, muinte « épouse légitime » (celle qui est sous la main, c'est-àdire sous la protection); v. d'Arbois de Jubainville, Rev. celt., 25, 2 sqq. 1

mandūcō: v. mandō, -is.

maně n. indéclinable (féminin à basse époque; cf. ital mane): matin; et adverbe « matin, de bon matin »: ital. "" ; dans cette acception a un doublet archaïque mānī. locatif-ablatif, cf. Plt., Amp. 253. Renforcé à basse anoque par de : demane (Vulg.), demeuré dans les langues romanes avec le sens de « demain », M. L. 5294 et 2548; cf. aussi \*maneana, M. L. 5295. Panroman Celtique : irl. main. Mane est le neutre de l'adjectif mānis, doublet de mānus « bon » (v. ces mots), qui, appliqué à l'expression du temps, s'est spécialisé dans le même sens que fr. « de bonne heure », all. bei guter Zeit: Varr., L. L. 6, 4, diei principium mane... quod honum antiqui dicebant manum, ad cuiusmodi religionem Graeci quoque, cum lumen affertur, solent dicere occ dyaθόν. Cf. mātūrus, Mātūta, mātūtīnus, qui a remnlace mane dans le sens de « matin », Summanus. sous mānis.

Mānius: surnom italique « ab eo quod mane quis initio natus sit », P. F. 135, 26; ou bien dérivé de \*mānis [-nus] « bon »?

mānicō, -ās (latin de l'Église): se lever matin = δρβρίζω; conservé en roumain, M. L. 5301. Sans doute d'après albicāre, rūbicāre. Tardif: mānicātiō.

maneō, -ēs, mānsī, mānsum, -ēre (un ancien supin \*mantum est attesté indirectement par les formes d'itératifs archaïques mantō, -ās « saepe manēre », F. 118, 1; ommentāns (Liu. Andr.) « saepe obmanēns », F. 208, 3; cf. mertō, pultō) : 1° rester (sens absolu), d'où « demeurer, séjourner » (cf. μένειν); 2° attendre (sens transitif). Ancien, usuel. M. L. 5296; B. W. manoir. Celtique : irl. manér, bret. manout?

Dérivés et composés : mansio : fait de rester ou de séjourner (Tér., Cic.); lieu de séjour (pecorum mānsiō; mānsiō equōrum = ίπποστάσιον), halte, étape (époque impériale) et par suite, avec développement de sens concret (cf. legio), « maison » (où l'on fait étape), mānsiō habēns tria tecta : τρίστεγα (Gloss.). Mānsiō s'est conservé à la fois dans le sens de « étable, abri pour les troupeaux » et de « maison » (où il a, avec casa, supplanté domus et aedes), cf. M. L. 5311; B. W. s. u., et a fourni de nombreux dérivés attestés directement ou par les langues romanes : \*mānsionāta, M. L. 5313; \*mānsionāticus, 5314; \*mānsionīle, 5316; mānsionārius « de passage », -um coniugium, Fulg.; subst. mānsionārius m.: ostiārius, qui custodit aedem (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « serviteur », M. L. 5312; mānsiuncula (Vulg.) : petite loge, chambre; mānsor, -ōris; mānsōrius (tous deux dans Aug.); cf. aussi M. L. 5322, \*mā(n)sum; 5323, mā(n)sūra; 5318, \*mā(n)suārius; mānsitō, -ās (époque impériale, substitut de mantō); circum-, com-maneō (= συμμένω, συνοικῶ), comme commoror; immaneō: rester dans (tardif et rare; calque de ἐμμένω); intermaneō : rester parmi (Luc.); permaneo: rester jusqu'au bout, M. I. 6417; permansio (Cic.); remaneo : rester en arrière, demeurer, M. L. 7194; remānsiō (Cic.), remānsor et subremaneō; ēmaneō: rester dehors, dépasser les limites d'une permission (terme de la langue militaire comme remansor; de là emansor, emansio). De manens, la langue philosophique a tiré manentia (St Aug.) pour traduire μονή, στάσις.

L'a n'est passé à i en aucun cas, grâce à quoi il n'y a pas eu conflit homonymique avec ē-mineō.

Il est douteux qu'il y ait eu un présent radical indoeuropéen, car gr. μένω « je reste » est isolé; le présent à redoublement μίμνω a une valeur « déterminée ». L'ē de manēre a peut-être son correspondant dans le parfait gr. μεμένηκα; le latin a recouru à ce type faute d'avoir un présent radical ancien; mānsum a été fait sur mānsī, qui est évidemment secondaire. L'arménien a une forme en -a- (suffixe -ā-; et la racine a un degré long ē): mnam « je reste ». En indo-iranien, il n'y a pas non plus de forme radicale simple; le védique a un impératif à redoublement pari-mamandhi; la racine existe aussi en iranien, et notamment dans persan māndan « rester »; av. manaya- suppose \*mānaya-.

M. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr. II 456, admet que v. irl. anaid « il reste » répondrait à skr. aniti « il respire »; cf. animus. Il est difficile, cependant, d'écarter le rapprochement avec lat. manēre et arm. mnam « je reste »; y aurait-il eu quelque contamination?

Mānēs (Dī), -ium m.: (Dieux) Manes. Le nom est généralement interprété comme le pluriel de l'adjectif mānis « les Dieux bons »; cf. Bücheler, C. E. 1164, 1, Di Manes, manes suis, épithète par laquelle on désignait par euphémisme les esprits des morts, et spécialement des parents (dī parentēs). La notion des Mānēs s'étant obscurcie, Dī mānēs est devenu une sorte de cliché employé en parlant des morts, et même d'un seul individu: Dis Manibus coniugis n'a guère d'autre sens que « à la mémoire sacrée de mon épouse ». Par extension, Mānēs désigne aussi le séjour des morts, e. g. Vg., Ae. 4, 387, hacc Manes ueniet mihi fama sub imos. On le trouve dans Pline avec le sens de « cadavre ». Toutefois, Wackernagel, Vorles., I, p. 86, voit dans Mānēs un pluriel correspondant au singulier gr. μηνις.

Dérivés: mānālis? Pour la formation, cf. fīnis/fīnālis, fānis/fūnālis, etc. Mais les anciens le dérivaient aussi de mānāre, ce qui est plus vraisemblable; cf. le texte de Festus, p. 146, 174, et Varron ap. Non. 547, 17, cité sous mānā.

V. mānia et mānis.

mangō, -ōnis m. (depuis Varr.) : trafiquant qui maquille sa marchandise; spécialement « marchand d'esclaves; polisseur de pierres précieuses ». M. L. 5298 a.

Dérivés: mangōnicus; mangōnicō, -ās; mangōnium. Cf. gr. μάγγανον « tour de sorcellerie » (emprunté en latin dans le sens spécial de « machine de guerre, mangoneau »; cf. M. L. 5297 et v. h. a. mange, etc.), μαγγανεύω. Probablement terme de l'argot des trafiquants; cf. Boisacq, s. u., et T. Kleberg, Eranos Löfsteðt, 1945, 277 sqq. Pour la forme, cf. cerðō, latrō.

mānia, māniola: manias dicunt ficta quaedam ex farina in hominum figuras, quia turpes fiant, quas alii maniolas uocant. Manias autem, quas nutrices minitantur paruolis pueris, esse laruas, i. e. manes, quos deos deasque putabant, quosque ab inferis ad superos emanare credebant. Sunt qui Maniam laruarum matrem auiamue putant, P. F. 115, 13. De Mānēs?

manica : v. manus.

manifestus : v. manufestus.

manipulus (-plus), -I m. : 1º poignée, et spécialement poignée de tiges que le moissonneur prend de la main gauche pour la couper avec la main droite; gerbe, botte: 2º étendard, enseigne d'une compagnie, parce que. disait-on, sous Romulus c'était une botte de foin portée sur une pique; cf. Ov., F. 3, 116-118. Peut-être plaisanterie de la langue militaire, la hampe que tient le porte-étendard étant assimilée à une poignée qui emplit la main? En tout cas, comme cohors, terme emprunté à la langue rustique : 3º manipule, compagnie : manipulus, exercitus minima manus quae unum seguitur signum, Varr., L. L. 5, 88. Manipulus, dont la formation n'apparaissait pas, a été traité comme un diminutif de manus, d'où manuculus, commanuculus et peut être manuciolum (-lus, v. manus). Attesté depuis Plt. Les formes romanes remontent à manupulus, manuculus. M. L. 5306.

Dérivés et composés: manipulō, -ās; manipulōsus; manipulāris (-plāris), -rius, et com-manipulus, -lāris, -lō, -ōnis; manipulātim. Cf. encore manipellus: pincée (Celse); touffe (de cheveux). M. L. 5305.

Composé de manus dont le second terme est obscur (cf. pleō?). Pour le sens, cf. corn. manal « gerbe » (v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., I, p. 493).

mānis, -e; mānus, -a, -um: bon. Adjectif archaïque conservé par Varron, L. L. 6, 4 (cité sous mane); cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc., entre autres Macr. 1, 3, 13, nam et Lanuuini mane pro bono dicunt. Les formes \*manuus, \*manuis (Fest. 132, 3; 133, 10 L.) sont sans doute corrompues. Les emplois substantivés de mānis, -us : Mānēs « les dieux Manes », Māna (Geneta) « Bonne Mère » (déesse des funérailles), mane « le matin », ont fait perdre le souvenir de sa valeur adjective ; mais le composé immanis est demeuré, dont le premier sens est « méchant, cruel »; cf. Plt., Tri. 826 (de Neptuno) spurcificum, immanem, intolerandum, uesanum; Cic., Verr. 2, 2, 21, 51, hostis... nimis ferus et immanis. Puis, par extension, « effroyable », et spécialement « effroyable par la taille, gigantesque, énorme » : Cic., Verr. 2, 3, 46, 110, ingens immanisque praeda, et confondu avec immēnsus. De immānis dérivent immānitās. immāniter; et, isolé, immānēscō, par contraste avec mānsuēscō.

Summānus : v. ce mot.

Même racine \*mā- dans mātūrus, mātūtus (issus d'un substantif \*mātus, -ūs « bonté »; cf. osq. Maatúis « Mātīs », dat. pl.), comme l'indique P. F. 109, 4, Matrem Matutam antiqui ob bonitatem appellabant, et maturum idoneum usui, et mane principium diei, et inferi di Manes, ut subpliciter boni appellati essent, et in Carmine Saliari Cerus Manus appellatur creator bonus.

Les adjectifs signifiant « bon » diffèrent d'une langue à l'autre. De la même racine peut-être, le celtique a irl. maith « bon », etc. On n'ose faire état de gr. ματίς μέγας (Hés.); mais cf. sans doute phryg. Μάνης; μανία: αλλ.

manna, -ae f.: manne. Emprunt au gr. μάννα (cf. Pline 12, 62, manna « mica turis »), lui-même emprunté à l'hébreu et passé par l'intermédiaire de l'Église sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 5307; en celtique: britt. mann, et en germanique: got. manna, etc.

\*manniō, -īs : citer en justice. Mot germanique (Lex Sal.). Cf. mallus.

\*man(n)isnauius, - $\bar{i}$  m.: nom d'un magistrat (CIL  $\gamma$  3931). Origine et sens obscurs.

mannus, -ī m.: poney, bidet. Mot d'origine étrangère, gaulois d'après Consentius, GLK V 364, mais plutôt illyrien, cf. G. Meyer, Alban. Wörterb., 276, et dont la forme latine serait dialectale: mannus, de \*mandus, cf. messap. Iuppiter Menzanas (auquel on sacrifiait des chevaux), alb. mes « mulet »; cf. M. L. 5289, \*mundius. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivé : mannulus, Cf. blennus et blendius.

mānō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: emploi absolu (le plus fréquent) et transitif, « couler en gouttes, dégoutter, suinter » et « laisser suinter, distiller »; manare dicturcum umor ex integro, sed non solido nimis per minimas suas partes erumpit, P. F. 115, 1. Puis « S'écouler, so répandre (sens physique et moral); émaner de, découler de ». Ancien (Enn.), usuel, classique; mais asser rare, sauf dans la langue poétique, à l'époque impériale. Non populaire.

Dérivés et composés : manalis adj. : manalem fontem dici pro eo quod aqua ex eo semper manat, P. F 115. 4 ; rattaché secondairement à Manes, comme on le voit par la suite de la glose : manalem lapidem putabant esse ostium Orci, per quod animae inferorum ad superos manarent, qui dicuntur Manes. Manalem uocabant lapidem etiam petram quandam, quae eral extra portam Capenam iuxta aedem Martis, quam cum propter nimiam siccitatem in Vrbem pertraherent in sequebatur pluuia statim, eumque, quod aquas manaret, manalem lapidem dicere, P. F. 115, 6 squ. Mais l'explication par Mānēs semble être une étymologie populaire; mānābilis (Lucr.); mānātiō (Frontin); manamen (Auson.); de-, dī-mano (d'après de-, diffluō); ēmānō (surtout au sens moral, fréquent dans Cic.) : découler de, émaner, se répandre : ēmānātiā (tardif); intermānō (Chalc.); permānō (usuel, classique); permānanter (Lucr.); mānāscō; permānāscō. -is (Plt.); prōmānō (Claud. Mamert.); remānō : couler en arrière (Enn., Lucr.); summānō, -ās : couler par dessous, arroser (mis en jeu de mots avec Summānus, Plt., Cu. 416). — Faut-il y rattacher aquae manale, variante de aquae manile?, Varr. ap. Non. 547. 7 : urceolum aquae manale uocamus, quod eo aqua in trulleum effundatur. Unde manalis lapis appellatur in pontificalibus libris, qui tunc mouetur cum pluuiae exoptantur; ita apud antiquissimos manale sacrum uocari quis non nouerit?

Mānāre et mānālis semblent dérivés d'un substantif non attesté qui serait apparenté à irl. móin, gall. mam « marais, tourbe »; l'élément -n- après -a- est nécessairement suffixal; v. angl. mór, v. h. a. muor « marais » sont plutôt du groupe de lat. mare.

mānsuēs, -ētis et mānsuētus, -a, -um : mansuetum ad manum uenire suetum, P. F. 117, 35 : apprivoisė, domestiquė, domptė. Ancien, usuel. M. L. 5321. V. suēscā

Mānsuēs est ancien, avec le second élément du composé sous la forme athématique (cf. compos, locuples,

antistēs, etc.); mānsuētus est refait sur suētus comme inquietus sur quiētus, à côté de inquies. Sur mānsuēs a été bâti un accusatif mānsuem (cf. requiem et quiētem). C'est sur l'adjectif qu'a été crée mānsuēscō, -is, -suēuī a s'habituer à la main, s'apprivoiser »; Plaute et Térence ne connaissent que mānsuēs, mānsuētus; les formes personnelles de mānsuēscō n'apparaissent qu'à partir de Varron.

Autres dérivés : mānsuētūdō f. : domptage (rare); douceur, mansuétude (sens ordinaire) = Ēmteixeta, appellation de l'empereur (1v° siècle); mānsuēfaciō, -fiō, remplacé à basse époque par mānsuētō, -ās (Vulg.), M. L. 5319; mānsuētārius : dompteur (bas latin); immānsuētus (ėpoque impériale; d'après dvijuepoç?). Cf. aussi \*mānsuētīnus « mātin », M. L. 5320; \*ma(n)sus, M. L. 5324 (avec influence de maneō, mānsus).

Pour la forme man-, cf. man-tele et v. sous manus.

mantēle, mantīle, -is; mantēlum, -lium, -īn.: essuiemains. La forme est mal fixée: mantelum (gén. pl. mantēlōrum dans Festus 118, 16) est dans Lucilius 1206 (l'abl. pl. mantēlīs des Acta Aru. a. 218 a 14 est peu probant); la forme usuelle est mantēle, pl. mantēlia, v. Thes. s. u.; le mantēlium « ubi manus terguntur » de Varron, L. L. 6, 85, est sans doute tiré du pluriel mantēlia.

Mantēlum peut représenter \*man-terg-s-lom, mantēle le neutre d'un adjectif \*man-terg-s-lis. On trouve aussi dans les gloses mantela et mantile, mantilia, formes qui peuvent être dues à l'influence des mots en -ilis ou, plutôt, à la confusion qui s'est produite entre ē et i. A basse époque, mantēle, spécialisé dans le sens de « nappe » a été remplacé dans le sens de « essuie-mains » par manutergium. M. L. 5325.

L'ombrien a mantrahklu (de man-tīg-tlom?). Pour man-, v. sous manus. Cf. malluuium.

mantellum, -In.: manteau, couverture. Plt., Cap. 520, 521. A basse époque apparaît une forme mantus, ainsi définie par Isid., Or. 19, 24, 15, mantum Hispani uocant, quod manus tegat tantum (étymologie populaire): est enim breue amictum, qui est sans doute une dérivation rétrograde de mantellum, comme le suppose J. B. Hofmann. Dérivés de mantus: mantuēlis (chlamys); mantuātus « ornamentum militare, i. e. paludatus » (Gl.), rares et tardifs. Panroman, sauf roumain. M. L. 5326 et 5328; germanique: v. angl. mentel, etc.; irl. matal, etc. V. B. W. mante, manteau.

\*mantia: mûre. Mot dace (Ps.-Ap.).

mantica, -ae f.: poche, sac (qu'on porte sur le dos), besace, bissac.

Dérivés: manticula; manticulor, -āris (archaīque): manticularum usus pauperibus in nummis recondendis etiam nostro saeculo fuit. Vnde manticulari dicebantur, qui furandi gratia manticulas attemptabant. Inde poetee pro dolose quid agendo usi sunt eo uerbo, P. F. 118, 3; manticulătiō, -tor, -rius.

Rapproché par les anciens de manus, comme le montre la glose: manticularia dicuntur ea quae frequenter in usu habentur, et quasi manu tractantur..., P. F. 119, 4. Peut-être mot d'emprunt, cf. mantum, mantellum, de caractère populaire. Attesté depuis Catulle. Répandu dans les langues romanes. M. L. 5327 et 5327 a.

mantīsa (mantissa), -ae f.: supplément. Mot étrusque d'après P. F. 119, 9, additamentum dicitur lingua Tucca, quod ponderi adicitur, sed deterius et quod sine usu est. Lucilius (1208): « mantisa obsonia uincit ». Sans doute mot populaire; figure seulement dans Lucilius et Pétrone. Dans Lucilius, par opposition à obsōnia, semble désigner quelque chose comme la « réjouissance » de nos bouchers, comme le suggère M. Niedermann.

mantiscinor: hybride plaisamment tiré de gr. μάντις, par Plaute, Cap. 896, sur le modèle de uāticinor; cf. aussi Donat, in Ter., Eun. 258 (manticinor).

manto : v. maneo.

Manturna, -ae f.: déesse d'origine étrusque, comme le dieu Mantus (Serv. ad Aen. 10, 199); cf. pour le suffixe Sāturnus, Iuturna; êtr. mantrns = \*Manturnus. Rattaché par l'étymologie populaire à mantum, de maneō, et invoquée ut maneat noua nupta cum uiro (Varr. ap. Aug., Ciu. D. 6, 9).

mantus : v. mantellum.

manua: v. manus.

manubiae (mani-), -ārum f. pl.: 1º proprement ce qu'on tient en main », et spécialement, dans la langue augurale, la foudre de Jupiter, dont Festus, p. 114, 5, distingue trois sortes; 2º le plus souvent cargent obtenu de la vente du butin (praeda) pris à l'ennemi »; cf. Favorinus ap. Gell. 13, 24, 22, et May-Becker, Précis, p. 117; fréquemment confondu avec praeda, spolia. Ancien (Naev.), classique.

Dérivé : manubiālis

manubrium (mani-), -I n.: poignée, manche. Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5333. Remplacé par manica, manicum, terme de la langue rustique; cf. CGL V 115, 17.

Dérivés : manubriatus; manubriolum, tous deux d'époque impériale.

V. manus. Formation obscure.

manufestus (mani-), -a, -um: expliqué par les Latins comme signifiant « pris à la main », par suite « pris sur le fait »; für manufestus (Lex XII Tab.); manifestum furtum est quod deprehenditur dum fit, Masur. ap. Gell. 11, 18, 11; manifestus mendāciī, sceleris « pris en flagrant délit de mensonge, de crime »; teneor manifesto miser, Plt., Tri. 911; d'où « que l'on peut saisir (sens moral); manifeste, évident ». Ancien, usuel et classique. Adverbes: manifestō et manifestō (tardif), manifestim (Cass. Fel., d'après confestim).

Dérivés: manifestō, -ās (latin impérial) et ses dérivés (manifestātō = δήλωσις, Ital.), conservé en v. esp. et portug, M. L. 5304; manifestārius (synonyme anté- et postclassique de manifestus; cf. prīmārius, en face de prīmus, etc.).

Cf. in-festus? Si le premier élément est bien le nom de la « main », la formation est étrange en face de manceps ou de manūmissus. L'abrègement de manū- en manū-, dû à l'action de la loi des mots iambiques, que suppose M. Leumann, Lat. Gr. 5, p. 248, est peu vraisemblable en cette position; second élément d'origine obscure.

manus, -ūs f. (employé surtout au pluriel) : main. partie du corps humain ; symbole de la force et de l'autorité maritale du uir sur la femme, mulier; de la puissance du pater familias; et instrument de lutte ou de travail; de là, les expressions juridiques, militaires ou techniques: 1º in manu esse, manus iniectio, manu mittere. le composé manceps (cette valeur juridique se retrouve en irlandais et en germanique; cf. rēctus); 2º manum conserere, uenire ad manus (manum), dare manūs a se rendre », ēminus, comminus; 3º manū sata. urbs manū mūnītissima (opposé à nātūrā). Praxitelis manus: manupretium (ū?, cf. Plt., Men. 544) « maind'œuvre, salaire »; « façon » (d'un ouvrage, par opposition à « rēs » « matière », cf. Dig. 50, 16, 13). Sert à distinguer les deux côtés du corps : laeuā, dextrā manū, Désigne un objet ressemblant à une main : manus terrea = γεῖρ σιδηρᾶ, et a servi souvent à traduire des expressions techniques du grec avec yelo.

De l'expression seruus ā manū (comme ā litterīs) a été tiré āmanuēnsis « secrétaire » (Suét.), d'où ont été extraits à basse époque manuēnsis « πρόχειρον » (Gl.) et admanuēnsis (Cassian.).

Manus, en tant que synonyme de uīs, uīrēs, s'est employé comme lui pour désigner, dans la langue militaire, des « forces », c'est-à-dire des troupes. Ce n'est pas, comme on l'enseigne, du sens de « poignée d'hommes » qu'il faut partir : il n'y a pas dans cet emploi de manus d'idée diminutive; cf. Cés., BG 5, 27, magnam manum conducere; T.-L. 30, 7, 10, Hasdrubalem propediem affore cum manu haudquaquam contemnenda. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5339. Britt. man.

Dérivés et composés : manicae f. pl. (= χειρίς; singulier rare) : manches, brassards, manchettes, mitaines; grappin; menottes. De là : manicarius, CIL VI 631 : gladiateur muni de manicae?; manicatus : muni de manches; manicula: manche de charrue. Cf. M. L. 5300, manica (passé en celtique : irl. manic, muinchille, gall. maneg; germanique : v. h. a. menihha, et en alb. menge); 5303 a, manicus; 5303, manicula; 5302 a, \*manicella. Pour la forme, cf. pedica; diminutif manciola (Laev.) « menotte »; manua f. (latin impérial): poignée, M. L. 5329, 5330: manuālis: que la main peut tenir, manuel, maniable, M. L. 5331; manuāle n. : étui de livre, manuel; manuārius, même sens que manuālis, M. L. 5332; substantif (populaire, argot?); manuārius « voleur » (cf. manuor, -āris : Laberius in mimis scripsit manuatus est pro furatus est, Gell. 16, 7, 2); manūtus: magnas manus habens (Gloss.), cf. cornūtus; manuātus (has latin) : muni de mains; manucium (mani-) n. : gant (Gloss.); M. L. 5333 a, \*manuciare; manuciolum (cf. toutefois manipulus) : petite poignée, bottillon, bouchon de paille, M. L. 5334; manulea (manuleus) : manche de vêtement, manche de catapulte. Dérivés : manuleārius; manuleātus (Plt.). Ci. encore manipulus, manufestus, etc., et les composés en man-, mal-, manceps, etc.; malluuiae, et ceux, récents, en manu-, manūfactilis (St Jer.), manuinspex = χειροσκόπος, manutigium (Cael. Aur. = χειραψία), manifolium: personacia, etc.; v. aussi M. L. 5335, manum leuare: 5336, manu operare; 5337, manuparare; 5338, manupastus; 5340, manutenēre; 5299 a, \*manibella; comminus: Veg., Mil. 3, 23, comminus, hoc est manu ad

manum, pugnatur. Terme de la langue militaire; c'est surtout pour désigner une lutte où l'on est aux prises que l'adverbe est employé (cf. gr. ἐν χεροίγ). Le sens de « près » est dérivé, de même celui de « aussitôt i que Servius, ad G. 1, 104, affirme être en usage dans la Gaule cisalpine. V. Brugmann, IF 27, 243; ēmi. sans en venir aux mains, eminus fundis sagütis reliquisque telis pugnabatur, Cés., BC 1, 26, 1. Puis « de loin, à distance ». Comminus, ēminus sont sans doute d'anciens adjectifs composés dont le nominatif est demeuré comme adverbe invariable.

Manus figure encore comme second terme de composé dans anguimanus (Lucr.) « à la trompe semblable à un serpent »; ūni-, quadri-, centi-manus (= ἐκατόγ-χετρ, Hor., Ov.); Lucrèce, Horace, Ovide déclinent angui-, centimanus, -ūs, à l'imitation des composés grecs en -χετρ; les autres formes sont déclinées comme les adjectifs de la seconde déclinaison.

Les noms de la « main » diffèrent suivant les langues De même que les types de skr. hástah et de gr. χείο (v. hortus) ont des correspondants seulement dans deux aires dialectales étroites (v. cependant praesto), lat. manus n'a de correspondants que dans les dialectes occidentaux. Le mot est italique, en partie thème en -ucomme en latin : ombr. manuv-e « in manū », en partie thème en -i- : osq. manim « manum », en partie thème consonantique : ombr. manf (accusatif pluriel). L'ablatif ombr. mani « manū » est ambigu, parce que les thèmes ombriens en -u- ont tous l'ablatif en -i-, Le thème man- se retrouve dans lat. mancus, man-ceps. man-dō, man-suētus, man-tēle, malluuiae. En ombrien on a mani nertru « manū sinistrā » au masculin. Hors de l'italique, cf. v. isl. mund (féminin) « main » et mundr (masculin) « droit de tutelle qu'on a sur la fiancée grâce au prix payé », v. angl. mund, v. h. a. munt « main » et « tutelle, protection » (noter le sens juridique. à rapprocher de manceps, mancipium; sur irl. montar v. sous mando), il y a ici le thème consonantique \*mnélargi par un suffixe. Le type en -u- de manus rappelle celui de got. handus. - Le nom de la « main » est. en général, féminin (le genre masculin de skr. hástah est secondaire). - En celtique, on a le dérivé corn. manal « gerbe »; pour le sens, cf. manipulus. Cf. aussi gr. μάση « main »?

mānus, -a, -um : v. mānis.

mapālia, -ium n. pl. : aedificia Numidarum agrestium, quae mapalia illi uocant, oblongā, incuruis lateribus tecta, quasi nauium carinae sunt, Sall., Iu. 18, 8. Mot numide ou punique. Cf. māgālia.

mappa, -ae f.: serviette; étoffe qu'on jetait dans le cirque pour donner le signal des jeux. Attesté depuis Caton, Agr. 11, 5; punique d'après Quint. 1, 5, 57. M. L. 5342, avec une forme dissimilée nappa; cf. mespila.

Dérivés : mappula, map(p)ella. Cf. matta.

marceō, -ēs, -ēre : être fané, flétri (propre et figuré), languir. Attesté depuis Lucrèce ; rare en prose. M. L. 5345.

Dérivés et composés (tous de l'époque impériale):
marcor, -ōris m.; marcidus (cf. languidus), M. L. 5346;
marcidulus; marcitūdō; commarceō; marcidat, τήκει,
τήκεται (Gloss.); marcēscō, -is et ses composés com-,

de, ē, per-marcēscē; marculentus (Fulg.), comme macilentus; immarcēscibilis (langue ecclésiastique) = gr. ἀμάραντος; immarcibilis, d'où marcēscibilis; marciūdō (Gl., cf. languitūdō).

Terme expressif à vocalisme radical a. On rapproche lit. mirkti « s'amollir », markyti « rouir (le chanvre) ». V. Berneker, Slav. et. Wört., II, 79, sous morky, et pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 163. Cf. fracës et peut-tre murcus.

marcus, -I m. : marteau, « malleus maior », Isid., Or. 19, 7, 2.

Dérivé: marculus. On trouve aussi martulus, marpérivé: marculus. Martellus est la forme la plus représentée dans les langues romanes. M. L. 5379; B. W. s. u.; et en celtique: britt. morthol, etc., marcus, marculus survivent à peine. M. L. 5347, 5348. La seule forme usitée en latin est martulus, marculus (attestée depuis Lucilius); marcus n'est attesté que par Festus, marculus, deminutiuum a Marco, P. F. 112, 23, et par Isidore.

D'après M. Niedermann, Essais, 32, et IF 15, 109, il faudrait partir de martulus, qui serait issu de \*mal-tloet s'apparenterait à malleus; sur marculus interprété comme un diminutif aurait été rebâti marcus (cf. man-ullum).

Mārcus, -ī : v. Mars.

\*marcus, -I m. : cépage, vigne. Gaulois d'après Colum. 3, 2, 126.

mare, -is n. (le thème consonantique \*mar- attesté par l'ablatif mare (Lucr.) et le génitif pluriel archaïque marum (Naev.) est sans doute secondaire): mer. Usité de tout temps. Panroman, avec des formes féminines issues de maris f., v. Thes. VIII 377, 55 sqq., influence de terra? M. L. 5349.

Dérivés et composés: marīnus: marīn, M. L. 5359, et permarīnus (T.-L. d'après peregrīnus); sēmi-, trānsmarīnus; maritimus (-tumus): maritime, M. L. 5362; mariambulus (St Aug.); bimaris (= διθάλασσος); maritēnsis (Grom., comme forēnsis).

Mare est le terme courant; les emprunts grecs pelagus, pontus appartiennent à la langue poétique, comme aequor; de même, l'emploi de sāl, sale dans le sens de « mer » est imité du grec; v. aussi aequor et salus, salum.

Ancien thème consonantique dont il y a des dérivés depuis le slave jusqu'à l'italique. Presque partout vocalisme o : irl. mair (gén. mora), gall. mor « mer » (gaul. Are-morici « gens qui vivent près de la mer »), got. marei (et mari-saiws), v. sl. morje, lit. màrès (avec une nuance de sens commandée par le caractère de la mer en pays lituanien). Le vocalisme zéro de lat. mare n'est pas attesté hors du latin. Il n'y a pas trace du mot en sanskrit, en grec et en arménien. Cf. mānāre.

\*marga, -ae f.: marne. Mot gaulois d'après Plin. 17, 42 (cf. acaunu- (-no-), gliso-marga). M. L. 5351 et 5354, margila; v. h. a. mergil.

margarīta, -ae (-tum n.) f. : perle. Emprunt au gr. masculin μαργαρίτης, lui-même emprunté à l'Inde, latinisé (Varr., Cic.); pour le changement de genre, cf. artopta.

Dérivés : margarītiō (Inscr., cf. ūniō); margarītārius, -tus; margarītifer. M. L. 5351 a; got. marikreitus; celtique : irl. margarēti, britt. myrierid.

\*margella : κοράλλιον (Gloss.). M. L. 5353.

margō, -inis f. et m.: bord, marge. Ancien (Lex Puteol.), usuel. M. L. 5355; irl. margan.

Dérivé : marginō, -ās (langue impériale), d'où ēmarginō. Cf. aussi M. L. 5352, \*margella.

Dérivé en -n- d'un thème dont le germanique a un dérivé en - $\bar{a}$ - : got. marka « frontière », etc. D'autre part, le persan a marz « pays frontière ». Le vocalisme a est celui d'un terme technique et, en effet, le mot n'appartient à aucune racine connue. Le celtique offre un mot qui semble apparenté, mais dont la structure est différente : irl. mruig « pays frontière, pays »; gaul. brogae Galli agrum dicunt, Schol. Iuu. 8, 234; cf. Allobroges.

marisca (ficus): variété de figue; mariscus iuncus: grand jonc (Pline). Origine inconnue. M. L. 3560.

\*marisca: coenum (Gloss.). Latinisation d'un mot germanique; cf. all. mersch.

\*mariscalcus : « agāsō » (Gloss., Lex. Sal.). Germ. V. B. W. maréchal.

\*marisopa: nom d'un poisson dans Polem. Silu. Tardif, non latin.

marītus, -a, -um : marié, accouplé ; marītus, -ī m. : mari.

Comme adjectif, le mot se rencontre d'abord dans la langue de l'agriculture, Cat., Agr. 32, 2, arbores facito uti bene maritae sint (cf. Col. 11, 2, 79, ulmi utibus maritantur; 4, 1, 6, maritandae arbores); c'est seulement dans la langue poétique impériale que marītus a le sens de « nuptial, conjugal », e. g. Prop. 3, 19, 16, Iuno sacris quae praesidet alta maritis; Ov., Pont. 3, 1, 73, socialis amor, foedusque maritum. L'emploi le plus fréquent est celui de marītus, substantif masculin « mari », qui se dit aussi des animaux; cf. Colum. 7, 6, 4; 8,5; Vg., G. 3, 125, quem legere ducem et pecori dizere maritum. Dans Plaute, marītus s'oppose à caclebs, Mer. 1018; le terme par lequel il désigne le mari est uir. M. L. 5363. Marīta « femme, épouse » n'apparaît qu'à l'époque impériale.

Dérivés et composés: marītō, -ās, M. L. 5361; marītāls (époque impériale); ūnimarīta, CIL VI 30428, cf. ūniuira (époque impériale); bi-, com-marītus. Le rapport, vrai ou faux, établi par les Latins avec mās apparaît dans des emplois comme Varr., R. R. 2, 10, 11, tunc dicuntur catulire, i. e. ostendere se uelle maritari; Col. 8, 2, 12, quae (feminae) ternae singulis (maribus) maritantur.

L'hypothèse suivant laquelle marītus se décomposerait en \*marī-to- « pourvu de famille » est arbitraire, puisque \*marī n'est attesté d'aucune autre manière. Ce \*marī- serait apparenté à lit. marīt « jeune fille » (cf. Wackernagel, IF 31, 255), gr. μεῖραξ « fille, garçon », skr. máryah « jeune homme », et surtout avec gall. merch « fille », lit. mergà « jeune fille ». La spécialisation dans le sens de « marī » semble indiquer une influence secondaire de mās, bien que les deux mots

n'aient rien de commun à l'origine. Pour la formation, cf. cerrītus.

Marmar : v. Mārs.

marmor, -oris n.: marbre; et objet de marbre (statue, etc.) ou qui a la dureté ou la blancheur du marbre, en particulier la surface blanche d'écume de la mer (poétique). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 5368; irl. marmur; germanique: v. h. a. marmul, murmul.

Dérivés: marmoreus; marmorōsus; marmorārius; marmorātus, d'où marmorō, -ās (tardif); marmorātiō; marmusculum (d'après arbusculum). Emprunt au gr. μάρμαρος; le changement de genre est dû a ce que les noms de matériaux et de métaux sont neutres en latin; cf. ebur, aurum, argentum, aes, etc. Finale en -or, d'après aequor, \*ebor, \*rōbor (gén. eboris, rōboris), et inversement marmur; cf. Quint. I, 6, 23, d'après ebur.

marō, -ōnis m.: nom d'un magistrat municipal, ombrien et étrusque, attesté épigraphiquement, CIL XI 5390: Post. Mimesius C. f., T. Mimesius Sert. f. ... marones murum... faciundum coirauere. — L'ombrien a, en outre, un dérivé désignant « la charge de marō », correspondant au type latin magistrātus, marōnātus; cf. Vetter, Hdb., nº 233 et 236 — Marō est également usité comme cognomen.

Mot étrusque: maru, qui pas plus que l'osque meddix n'a pénétré en latin proprement dit.

marra, -ae f.: sorte de houe à large tête. Époque impériale (Colum.); sans doute mot d'emprunt? Le gr. μαρρόν ἐργαλεῖον σιδηροῦν (Hes.) provient peut-ètre du latin. Assyr. marru. M. L. 5370.

\*marrugina (lire marrūcīna?) : είδος παλιούρου (ξ΄) στι δὲ ἀκανθῶδες δένδρον (Gloss.). Sans doute épithète tirée du nom propre Marrucinī : -a fīcus, etc.

marrubium (marrubium, mar(r)ubius, mar(r)ubio, marubis, Gloss.), -I n.: marrube noir ou blanc (Pline, Gol.). M. L. 5376. Sans étymologie.

Mārs, -tis m.: Mars, ancienne divinité italique, qui a été identifiée avec le dieu grec de la guerre, Arès. Le nom panitalique a des formes simples ou à redoublement: 1º Māuors, forme ancienne conservée en poésie (Lucr., Vg.), contractée en Maurs, CIL I² 49 (inscr. de Tusculum), puis Mārs, forme généralisée; 2º Marmar (Carm. Aru.), cf. osque Mamers, issue par dissimilation de \*Marmart-s; cf. Mamercus: praenomen... Oscum ab eo quod hi Martem Mamertem dicunt, F. 116, 2; Māmertinī, ap. F. 150, 4 sqq.

Dérivés de Mārs:

Mārcus, prénom et surnom romain, issu de \*Mārti-co-s comme Māmercus Îde \*Māmerti-co-s; l'ā est assuré par la graphie Maarcus, osq. Μααρχος à côté de Markas. De Marcus sont formés: Marcius, -cia, -ciānus, -culus, -cellus, -līnus, -liānus; marciātum? « sorte d'onguent » (tardif); Marcipor (cf. Quintipor, Gaipor, cités par Festus 306, 17 sqq.), qu'on interprète par Marcī puer, mais le second élément est obscur.

Mārtius (Māuortius, poétique) « de Mars »: M. mēnsis « mois de Mars », originairement le premier de l'année romaine, conservé dans les langues romaines. M. L.

5383, et de la passé en germanique : v. h. a. mar « Marz », etc., comme le groupe Mārtis diēs a fourn nom du « mardi » dans les langues romanes, M. L. § et en celtique : irl. mairt, etc.

et en cettique : iri. mauri, evo.

Marsī, forme dialectale issue de Mārtiī > \*Mārjī.

Mārsī. Les Marses passant pour pratiquer la sorcellen
mārsus, mārsiō ont servi à désigner des sorcers, eic
particulier des charmeurs de serpents : cf. mārsus, b
διώχτης, incantator serpentium (Gloss.). Mārtiālis,
nus, -tēnsis, -tīnus; Mā(r)spiter; Mārticola, -gena pa
d'étymologie indo-européenne; v. Ernout, Philologic
II, p. 211 sqq.

marsuppium (marsūpium, marsi-), -In.: poche, bouse Emprunt au gr. μαρσύπιον attesté depuis Plaule. I mot grec lui-même doit être un emprunt.

Dérivé : massipiārius « pick-pocket » (Not. Tir.)

\*martensis lacertus : poisson inconnu (Marcel.) N

\*martīsia : in mortario ex pisce fiunt, lsid. 20, 2, 29 Inexpliqué.

martulus : v. marcus.

martyr, -ris m.: témoin, martyr. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. μάρτυρ (-τυς), latinisé; d'ou martyra f. (et martyrus), martyrārius, martyr(i)ālis, martyrium (= μαρτύριον), martyrīzō (cf. baptisō), \*martyrium, fr. Marterey, etc. M. L. 5385-5386 a. Celtique: in martir, martre, etc.; v. h. a. martyra, etc.

\*marūca: mot de glossaire, traduit par le v. angl snegl (all. mod. Schnecke), CGL V 372, 23, et conserve dans des dialectes italiens. M. L. 5387. Étymologie el origine inconnues.

mās, măris (gén. pl. marium; un n. mare est atteste à basse époque) adj. et subst. : mâle (opposé à fēmina, comme ἄρσην à θῆλως). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : masculus (masclus, et masciblamé par l'Appendix Probi, cf. Thes. VIII 426, 79), adjectif et aussi substantif (pour remplacer k monosyllabe trop bref); cf. Plt., Ci. 705, bona femina et malus masculus uolunt te, M. L. 5392; irl. masculetc. L'emploi substantif a déterminé la création de l'adjectif masculinus (d'après fēminīnus), qui ne semble pas attesté avant l'èpoque impériale et qui en grammaire traduit le gr. ἀρσενιχός; masculēscā, i (Plin.); masculētum (id.); masculātus (Apul., d'après uirātus, qui est dans Varron; u. uir); com-, ē-masculā (Apul., cf. ēuirō plus ancien); sēmimās (Varr. = ἡμι cwoλρος); masculofēmina — ἀρρενόθηλος (Iren.); masculāris (Mar. Victor., comme fēminālis).

On voit mal comment marītus serait parent, à l'origine, de mās.

Les formes mās et masculus indiquent un radical masqui n'a, hors du latin, aucun correspondant. L'ancien nom du « mâle » a pris un sens particulier; v. uenti.

\*mascarpiö, -ōnis m.: ž. \(\lambda\) dans Pétr., Sat. 134, 5, interprété généralement comme synonyme de masurbātor; sert aussi de nom propre, GIL XII 5876; Greg. T., Vit. patr. 16. 4. Sens obscur.

massa, -ae f. : masse, pâte ; puis toute espèce d'objel

qui forme un bloc, un lingot. M. L. 5396; irl. más, qui forme un bloc, un lingot. M. L. 5396; irl. más, prit. mass. Emprunt, déjà dans Plt., au gr. μᾶζα; déribit tardis massālis (Tert.), massula, massārius, \*adrés tardis massāceus; com-, im-massō, -ās. Le mot mássō (roman), massāceus; com-, im-massō, -ās. Le mot mássō (roman), massāceus; com-, im-massō, -ās. Le mot mássō et il en est devenu indépendant.

\*massaris, -is f. : fleur de vigne sauvage. Mot étranger, sans doute africain, cité par Plin. 12, 133.

ger, saire smass(s) ō, -ās (mānsō); mācher. Mot uniquement dans theod. Prisc. (1ve-ve siècles ap. J.-C.), où il traduit le gr. διαμασάσμαι. La date et l'emploi du mot inclinent a penser que c'est une transcription du gr. μασ(σ)άομαι, plutôt qu'un dénominatif de mansus, prononcé \*māsus, plutôt qu'un dénominatif de mansus, prononcé \*māsus, pomme l'a supposé Cavallin, Philol. 91 (1936), p. 467. Le gr. μάσσω « pétrir » ne convient pas pour le sens. La graphie mansō de Non. 148, 10 pourrait avoir été influencée par mansus. Cf. le suivant. Certaines formes manes supposent \*submassāre. M. L. 8379.

mastico, -ās: = μαστιχάω (Marcel., Pelag., Apul.) mâcher. Le verbe a été rangé naturellement dans les formations, de type populaire, en -icō, cf. morsicō, et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5398.

Dérivés : masticātiō; immasticātus (Cael. Aur.); praemasticō.

mastic(h)ē, -ēs; mastix (-tex), -icis f. : formes tardives latinisées de gr. μαστίχη « mastic » et demeurées dans les langues romanes. M. L. 5399.

Dérivés : mastic(h)ātum (uīnum) ; -chinus (Pall.) ; grānomastix (Isid.).

mastīgō, -ās: fouetter (Ital.). Transcription de μαστιγόω, dénominatif de gr. μάστιξ; cf. mastīgia (Plt.) = μαστίγίας.

mastruea, -ae f.: vêtement de peau. Le mot et la chose sont venus de Sardaigne à Rome (cf. Quint. 1, 5, 8): l'origine en est probablement phénicienne. On trouve aussi les graphies mastruga, manstruca, manstruca (Ptt., Poe. 1313), manstruga.

Dérivé : mastrūcātus,

masturbor, -āris (et masturbō) : cf. CGL II 127, 44, masturbat : manuturbat, δέφει καὶ δέφεται. Ἔστιν δὲ ῥῆμα κοινόν. Mot vulgaire (Martial). M. L. 5400. Peut-être déformation de μαστροπεύω?

Dérivés : masturbator ; masturbio f. (Mart.).

māsūcius, -ī m. : v. mandō, -is fin.

mataris, -is et matara, -ae (materis) f.: javeline gauloise. Mot celtique (Sisenna, César). M. L. 5402.

mataxa (met-), -ae f.: fil, cordon. De gr. μέταξα, lui-même sans doute emprunté; depuis Lucilius. Panroman, sauf roumain. M. L. 5403.

Dérivé : metaxārius.

matella : v. matula.

mateola, -ae f.: bâton, manche de la houe? Mot de Caton, Agr. 45, 2, cum taleam demittes, pede taleam opprimito. Si parum descendet, malleo aut mateola adigito. Technique et rare. M. L. 5425 a, \*matteola, et 5425, \*mattea?

On rapproche v. sl. motyka « houe », skr. matyam

« herse », etc. S'il y a un original commun, il est risqué de le restituer.

mater, -tris f. : mère. Correspond à pater. Terme général, qui peut se dire des animaux (à l'encontre de genetrix et mamma); cf. Varr., R. R. 2, 4, porci cum matribus (sens conservé dans beaucoup de formes dialectales romanes, cf. M. L. s. u.), même des plantes; cf. Vg., G. 2, 23, hic plantas tenero abscindens de corpore matrum; Plin. 12, 23, superiores eiusdem rami in excelsum emicant, siluosa multitudine, uasto matris corpore. où il désigne la branche mère, le tronc principal : materies. Par image, mater a pu s'employer au sens de « cause. origine, source », etc.; cf. μητρόπολις. — Māter désignant la mère qui nourrit l'enfant, le mot peut servir à nommer aussi la nourrice. Il comporte, comme pater. une idée de respect, que n'a pas la forme familière mamma, et s'ajoute au nom d'une déesse, comme pater au nom d'un dieu, pour l'honorer (Terra mater), et sans que l'idée de maternité soit nécessairement impliquée dans l'appellation : Vesta mater. Mater est souvent accompagné du génitif familiae (-liās) : sur le modèle de pater familias, cf. P. F. 112, 27, et May-Becker, Précis, p. 38 : « Le titre de mater familias dont elle [la femme] est honorée a eu des significations diverses, mais il n'a jamais impliqué, comme celui de pater familias, l'idée de la puissance exercée sur d'autres. » De même mātrimonium « maternité légale, mariage » et, à l'époque impériale, « femmes mariées, épouses » (au pluriel collectif mātrimonia, comme seruitia, e. g. Tac., A. 2, 13, 3) est formé d'après patrimonium et n'implique jamais l'idée de propriété, ni de droit sur les choses. Enfin, l'absence d'un adjectif \*mātrius correspondant à patrius s'explique par l'impossibilité pour la femme, dans l'ancien droit patriarcal, de posséder et de tester. L'adjectif de mater est maternus, formé avec le suffixe -nomarquant l'origine; cf. acernus, eburnus, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5406; cf. 5410, \*maternālis; 5411, \*maternio; 5420, matrīna; B. W. marraine.

Juxtaposé: mātris animula « serpolet » propter quod menstrua moueat, Bertoldi, RLR 2, 147.

Autres dérivés : matrona (cf. patronus) : -m dictam esse proprie quae in matrimonium cum uiro conuenisset, quoad in eo matrimonio maneret, etiamsi liberi nondum nati forent; dictamque esse ita a matris nomine non adepto iam sed cum spe et omine mox adipiscendi : unde ipsum quoque matrimonium dicitur; matrem autem familias appellatam esse eam solam quae in mariti manu mancipioque aut in eius in cuius maritus manu mancipioque esset : quoniam non in matrimonium tantum, sed in familiam quoque mariti et in sui heredis locum uenisset, Gell. 18, 6, 8 et 9. Comme mater, le mot comporte une idée accessoire de noblesse ou de dignité; de même l'adjectif matronalis, e. g. T.-L. 26, 49, 15 : oblitae decoris matronalis, M. L. 5422 a. De là Mātronālia; mātronātus, -ūs (Apul.); mātronēum (très tardif, sur gynēcaeum); mātronicium (Lyd., Mens. 4, 29); commā-

mātercula, -ae f.: petite mère; diminutif affectif (depuis Plt.); cf. anicula.

matertera: matris soror (par opposition à amita). Mot relativement nouveau formé en italique avec le suf-

fixe \*-tero- marquant opposition de deux notions : cf. auonculus, etc. Composés juridiques : ab-, ad-, pro-mā-

mātrāstra : marâtre, CIL, XI 6730, 4 : hic est Hirculis qu[i] a matrastra sua | periuit (mosaïque d'Ancône). Cf. patrāster, M. L. 5415 b.

mātrīgna (Gloss., et mātrīna) : formé d'après prīuignus, conservé dans certains dialectes italiens, M. L. 5419, et en germanique : b. all. meter(e), à côté d'une forme \*matrea, CGL 4, 262, 46, issue du gr. matryia, M. L. 5423.

matruelis m. : fils du frère de la mère : cousin germain du côté maternel. Formé sur patruelis ; matrimus, -a. -um: matrimis. -e: adjectif conservé dans le sens rituel, matrimes ac patrimes dicuntur quibus matres et patres adhuc uiuoni, P. F. 113, 5.

Mātrālia, -ium n. pl. (d'un adjectif \*mātrālis) : Matris Matutae festa, P. F. 113, 2, et matratus, -ūs; Mā-

mātrēsco : inchoatif qui semble créé par Pacuvius. Conservé par Non. 137, 6 et par les gloses; cf. ALLG

mātrimus: matris frater (Gl.).

bimater : épithète de Dionysos, traduction du gr. διμήτωρ (Ov.).

commater (latin ecclésiastique). M. L. 2082; B. W. commère, compère : britt, commazr,

mātricīda, dium (fait d'après parricīda, rattaché à

mātrīx, -īcis f. (sans doute formé d'après genetrīx, nutrix) 1º femelle pleine ou qui nourrit; arbre qui produit des rejetons, tronc principal (Suét., Aug. 94, 11; cf. gr. μήτρα), et par suite « matricule, rôle, registre » (cf. mātrīcula); 20 matrice (= gr. μήτρα, sens non attesté avant l'époque impériale et peut-être calqué sur le sens du correspondant grec); 3º synonyme de genctrīx dans Tert., e. g. Virg. uel. 5, Eua matrix generis feminini, ou de « mater » au sens figuré de « source. cause ». Attesté depuis Varron ; panroman. M. L. 5422.

Dérivés: mātrīcālis, M. L. 5416; mātrīcula, M. L. 5417: mātrīculārius, M. L. 5418; mātrīcārius. Pour \*matrisilua, v. silua.

Mot indo-européen, symétrique à pater. Attesté en osco-ombrien (avec valeur religieuse), osq. Maatreis, ombr. Matrer « Mātris », et en falisque mate « māter ». Cf. irl. mathir, v. isl. modr, dor. μάτηρ (ion.-att. μήτηρ), v. sl. mati (gén. matere), lette mate, arm. mayr, skr. māta (acc. sing. mātaram), av. mātar-. La valeur de « femme mariée, maîtresse de maison » ressort de lit. mótė, motė « femme mariée », alb. motre « sœur » (primitivement la sœur aînée, qui remplacait la mère). Elle est sensible dans lat. mater, où subsiste la dignité sociale de la mater fumilias à côté du pater familias; la valeur religieuse se voit dans Vesta mater, par exemple. La nuance du mot diffère, au moins à l'origine et dans la plupart des emplois, de celle de parēns (féminin) ou de genetrix. Gaul. Matrebo (datif pluriel) a aussi un sens

materies, -ei et materia, -ae f. : terme de la langue rustique, proprement « substance dont est faite la māter », c'est-à-dire le tronc de l'arbre considéré en tant que producteur de rejetons. Dérive de mater, comme

pauperies de pauper. Par extension désigne la parti pauperies de puuper. 1 partie durc de l'arbre, par opposition à l'écorce ou annuelle durc de l'arbre, par opposition à l'écorce ou annuelle de l'arbre, par opposition de l'arbre, pa feuilles; cf. Col. 5, 11, 4, (arbor) inter corticem et mae riem; 4, 21, 2, uitis in materiem frondemque effunding Comme c'est cette partie de l'arbre qui fournit le bos de charpente, māteriēs en est ainsi arrivé à prendra de charpente, mauries en cos anno de « hois », et dans la langue des charpentons, la langue des charpentons, par opposition a lignum; cf. Plin. 16, 206, cornus non potest uideri materies propter exilitatem, sed lignum. C'est à ce sens que se rapportent les dérivés :

māteriārius « relatif à la charpente »; māteriā, -ās « munir d'une charpente »; materior « se procurer di bois » (joint à frumentor, Cés., B. G. 7, 73); materiatus māteriātiō; māteriātūra; māteriola; māterīnus, riōsus etc., et les formes supposées par les dérivés romans ; cf. M L. 5409, materies, -ria, -rium (fr. madrier); 5407, ma teriamen (Lex Salica; fr. merrain); 5408, \*materia. mentum

Dans la langue commune, materies s'est dit ensuita de toute espèce de matériaux : ύλη ξύλων ή άλλων πικών. materiam superabat opus, dit Ov., M. 2, 5; et il a servi à rendre le gr. ΰλη dans son sens figuré de « matière cause, sujet, origine »: materiam artis eam dicimus in qua omnis ars et facultas, quae conficitur ex arte, uerso. tur. Cic., Inu. 1, 5, 17; materiola « petit sujet » (Tert.) Māteriēs a fini par désigner la « matière », par opposition à l'esprit, dans la langue philosophique et religieuse; de là, à basse époque, materialis (= batthe) -liter et immāteriālis (= žvulos, Ambr.).

De même que mater désigne la nourrice, materies a quelquefois le sens de « aliment »; ainsi Celse 2, 18 3 sqq., imbecillissimam materiam esse omnem caulem oleris. Ancien, usuel.

mātertera : v. māter.

\*matia: mot de glossaire; intestina (-nae), unde matiarii dicuntur qui eadem tractant aut uendunt. CGL V 32, 7. On a aussi mattia; mat(t)iola, περίφορα (in capite de escis). Conservé dans quelques dialectes romans. M L. 5412. Peut-être identique à mattea « friandise », déjà signalé par Varr., L. L. 5, 122, emprunté au gr. ματτύη, matteola, Arn. 7, 231. Pour matiarius, v. macellum.

mat(t)ianum (mālum): sorte de pomme. De Matius, mātrix; mātruēlis: v. māter.

matta, -ae f. : natte (tardif; August., schol. Juv.); mattarius : qui couche sur une natte (surnom donné par les orthodoxes à une secte de Manichéens); mattula. Panroman, sauf roumain. M. L. 5424, matta et \*natta; et germanique : v. angl. matte, meatta « Matze ». Sans doute mot d'emprunt, comme mappa.

mattea : v. matia.

\*mattia : non attesté isolément : figure dans mattiobarbulus « sorte de javelot » et mat(t)iārius « soldat armé de ce trait ». Tardif (Vég., Amm. Marc.). Non latin. Cf. mataris?

\*mattici : cognominantur homines magnarum malarum atque oribus late petentibus, P. F. 115, 3. A rapprocher peut-être de gr. μάθυιαι γνάθοι (Hes.). Géminée intérieure expressive.

mattus : v. matus.

matula, -ae f. : vase, pot (employé aussi comme terme d'injure, cf. fr. cruche), pot de chambre. Attesté terme a manure. Attesté depuis Plaute. Populaire. M. L. 5429. Diminutif : madepuis Plaute. depuis d'où matellio, -onis. Sans étymologie.

mātūrus, -a, -um : 1º qui se produit au bon moment. Haure favorable, ώραῖος, cf. Gell. 10, 11, 2-4; 2º qui a roduit de bonne heure (par la même acception de se production que dans mane, matutinus). De la deux sens qui, en se développant, sont devenus contradictoires : ul, om ûr, mûri; qui arrive à son plein développement. par suite « opportun » (synonyme de tempestiuus) et nissi, par litote, « âgé, vieux » : poma matura et cocta. auss., F. M. 19, 71; filia matura uiro, Vg., Ae. 7, 53: nimo maturus et aeuo, Ov., M. 8, 67; uiridis aeui, maturus animi, Claud. Mamert., anim. 29, p. 135, 15; manura imperia « ordres vieillis », Just. 11, 5, 7. « Comme un dessein mûri est un dessein qui a demandé du temps. mātūrus se prend quelquefois dans le sens de « réfléchi. préparé à loisir »; maturum consilium, Cic., Diu. 1, 18 » 18. B.). A ce sens se rattachent im-mātūrus (= ἄωρος) et praemātūrus (cf. praecox), tous deux anciens et classiques; per-, rudi-, sēmi-mātūrus, tardifs; mātūrēscō. ēmātūrēscō; mātūrēfaciō.

20 qui se produit de bonne heure, hâtif, précoce : maturae hiemes « hivers précoces », Cés., BG 4, 20, 1: mature fieri senem, Cic., C. M. 10, 32; quibus rebus quam maturrime occurrendum putabat, Cés., BG 1, 33, 4.

Les deux sens se retrouvent dans mātūrō, -ās « mûrir » et « faire mûrir »; « hâter » et « se hâter ». Par contre. mātūritās n'a guère que le sens de « maturité » (d'où immātūritās); le sens de « hâte, promptitude » est rare et seulement d'époque impériale ; l'auteur de la Rhét. à Hérennius emploie dans ce cas mātūrātio, la langue avant différencié dans l'emploi le nom dérivé de l'adjectif et le nom dérivé du verbe.

Ancien, usuel, classique. Mātūrus est dérivé d'un thème en -u-, \*mātu- non attestél; cf. mātūta, mātūtīnus. Il est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5433 (panroman), comme matūritās, 5432; matūrāre, 5430 (panroman, sauf roumain); matūrēscere, 5430 a; \*matüricare, 5431, mais seulement avec le sens de « mûr ». Cf. mane, au sens de « de bonne heure ».

La notion de « mûr » est exprimée de manières diverses suivant les langues ; les expressions ne concordent pas, même quand elles appartiennent à une même racine, ainsi skr. pakoáh et gr. πέπων.

matus, -a, -um : ivre. Mot vulgaire (Pétr. 41), qu'on retrouve dans les gloses : matum est : humectum est, emollitum, infectum, CGL V 604, 41. On lit aussi mattus (matus): tristis, CGL IV 114, 4; 237, 5; 536, 31; V 465, 6; 542, 40. Mais peut-être sont-ce deux mots différents. Le rapprochement de l'ital. matto est aujourd'hui contesté; cf. M. L. s. u. \*mattus, 5428; B. W. mat.

Mattus peut représenter une prononciation vulgaire (dialectale) de \*maditus ; toutefois le rapprochement de nuidum, ital. netto, ne prouve rien, si l'adjectif italien est emprunté au gallo-roman net, comme l'indique, sans preuve, M. L. s. u. nitidus, 5929; B. W. net.

Mātūta, -ae f. : ancienne déesse italique, identifiée avec l'Aurore (Lucr. 5, 656), puis avec Leucothéa. Mā-

tūta est le féminin d'un ancien adjectif \*mātū-to-s, cf. acū-tus, etc. : l'épithète est généralement accompagnée de Mater, cf. CIL XI 6294, 6301.

Dérivé : mātūtīnus : du matin, devenu mattīnus, cf. Anth. 339, 47; substantivé mātūtīnum n.; le matin. Attesté depuis Sén. et Plin., a remplacé mane dans ce sens; roman. M. L. 5434; et celtique : irl. maten, britt. metin. On a aussi mātūtīna f., comme sēra, uespera. De là mātūtīnālis, -ārius (tardifs).

Mātūta ne diffère que par le suffixe de mātūrus; tous deux se ramènent, par l'intermédiaire d'un abstrait en -tu-, \*mātu-, à la racine \*mā- « bon »; cf. mānis, etc.

maurella, -ae (morella) f. : morelle, plante. M. L. 5680 b (mõrellus); B. W. s. u. On trouve aussi dans les gloses maura: herba ficaria, CGL III 590, 5. De Maurus « Maure », puis « brun foncé ». M. L. 5438; cf. m. h. a. mor « cheval »; britt. maour.

Māuors : v Mārs

maxilla : v. māla

maxumus, maximus: v. magnus.

 $m\bar{e}$  (ancien  $m\bar{e}d$ ): accusatif et ablatif du pronom de  $1^{re}$  personne dont le nominatif est ego. Le  $-\bar{d}$  final, qui existait à date ancienne et qui est noté dans les plus anciens monuments épigraphiques (fibule de Manios, vase de Duenos, etc.) et littéraires (Ennius, Plaute), provient d'une particule postposée; cf. Meillet, MSL 22, 50. Le même radical a fourni le datif mihi, mi; l'ancien génitif mīs (cf. tīs), remplacé par meī, l'adjectif possessif meus, -a, -um. — Meus a un vocatif mī, qui est sans doute un ancien génitif-datif atone, correspondant a gr. μοι : mī fīlī « fīls à moi », τέχνον μοι. Le pluriel mī est fait d'après l'analogie de deus, di. S'emploie substantivé : meum « mon bien », met « les miens ». M. L. 5449; 5450, mēcum; 5556, meus, -a. Panroman. B. W. me, mon.

Les thèmes de pronoms personnels étaient invariables en indo-européen. La forme simple apparaît sans doute dans irl. mė « moi » (is mė « c'est moi ») et gr. ἐμέ (avec prothèse e), μέ et, avec voyelle longue, dans skr. mā, av. mā (atones); le plus souvent, on a des formes pourvues d'une particule d'élargissement, comme v. lat. mēd, skr. mām, av. mam, v. sl. me, hitt. ammuk, got. mi-k (cf. gr. ἐμέ-γε), vén. meχο (d'après eχο). Pour l'ablatif, cf. skr. mát, av. mab.

Le datif mihī est ancien, à ceci près que l'i de miest issu de e (comme dans tibī) : cf. ombr. mehe « mihī » et véd. máhya, máhyam; la même prépalatale apparaît aussi dans le j de arm. inj « à moi », où se sont produites des altérations pareilles à celles qui ont donné à l'accusatif is « moi » sa forme (en général z-is avec le z- déterminatif de l'accusatif).

L'ancien adjectif possessif était de la forme \*mo-, à en juger par skr. má-, av. ma-, gr. ἐμός (avec prothèse), arm. im (gén. imoy, aussi avec prothèse). Le type lat. meus est secondaire, comme skr. class. madīyah, got. meins, tokh. A ñi, lit. mānas, etc. Une formation du même type que celle du latin, mais indépendante, se trouve dans v. sl. moji, v. pruss. mais.

mecia, -ae f. (macia?) : mouron rouge, ἀναγαλλίς (Ps.-Diosc., Marc. Emp.).

meddix: apud Oscos nomen magistratus est, P. F. 110 19 Mot osque: meddiss, du type iūdex, composé du mot racine \*med + dic-s « celui qui montre le droit »: cf. ombr. mers « droit » (de \*medos). V. modus et medeor.

medeor, -ēris, pas de parfait, medērī : donner ses soins à (complément au datif m. alicui, m. morbo). Ancien (Caton; vieilles formules). Apparaît dès l'origine spécialisé dans la langue médicale au sens de « porter remède à » (cf. la spécialisation cūra, cūrō et, en grec, de θεραπεύω), d'où medēns « médecin »; medēla (archaïque) « remède » (cf. loquēla, tutēla), remplacé à l'époque classique par remedium; medicus, -a, -um et medicus « médecin »; medibilis; Meditrīna, cf. Varr., L. L. 6, 21, et P. F. 110, 21: Mos erat Latinis populis, quo die quis [primum] gustaret mustum, dicere ominis gratia: « Vetus nouom uinum bibo, ueteri nouo morbo medeor. » A quibus uerbis etiam Meditrinae deae nomen conceptum, eiusque sacra Meditrinalia dicta sunt. De medicus sont issus de nombreux dérivés qui ont remplacé medeor, medēla, ainsi : medico, -ās (et medicor), deja dans Plt.; medicamen (-mentum) et leurs dérivés; medicīnus, -a, -um, d'où medicīna (ars); medicīnālis: m. digitus « l'annulaire », trad. du gr. Ιατρικός δάκτυλος, v. M. Niedermann, Festg. f. H. Blümner, 329 sqq.; immedicātus, -cābilis = ἀθεράπευτος; cf. M. L. 5459, medicus; 5458, medicīna; 5457, medicāre (v. B. W. megissier): 5456 et 5456 a, medicamen (-mentum). Le celtique a : irl., midach, britt. meddyg « medicus ». Cf. aussi mūlomedicus (Vég.), -medicīna. De remedium : remedio (-dior), de l'époque impériale, M. L. 7194 a et b. et ses dérivés remediabilis et irremediabilis (= latóc, avlatoc). Cf. encore medifico (Greg. Tur.); omnimedens (Paul. Nol.). Medicō et ses dérivés medicātus, medicāmen (-mentum) ont souvent le sens de « guérir par la magie » et. comme le gr. φάρμακον, ont pris le sens de « empoisonner »; cf. cat. metzina « poison ».

Le fréquentatif meditor a gardé le sens général de la racine.

La racine \*med- se trouve d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, au sens de « penser, réfléchir ». souvent avec des valeurs techniques : « mesurer, peser, juger » ou « soigner (un malade) » ou « gouverner ». Le sens de « juger » conservé dans les autres dialectes italiques (cf. meddix) est inconnu en latin. Les formes latines et celtiques indiqueraient que la racine avait en indo-européen des formes athématiques : lat. medeor (avec le fréquentatif meditor) et, d'autre part, v. irl. midiur « je juge » (con-midathar « il domine, il a le pouvoir »). L'hypothèse est confirmée par la longue radicale de gr. μήδομαι « je médite », en face de μέδομαι « je m'occupe de, je médite », et par hom. μεδέων « chef ». en face de μέδοντες. L'irlandais a un prétérit ro midar « j'ai jugé » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 577). Les formes gr. μέδομαι, μέδω et got. mitan « mesurer » résultent de passages secondaires au type thématique. Le gotique a, d'autre part, miton « λογίζεσθαι, φρονεΐν, σκοπεΐν ». Dans l'Avesta, on a σī-mad- « médecin » dans un passage du Vendidad, VII, 40, mazdāysna vīmāsasčit vīmāsāyanta « qu'en médecins ils pratiquent médecine sur les mazdéens » (sur un exemple hypothétique de mad- « mesurer » dans l'Avesta, v. Bartholomae, Air. Wört., sous mad-). La formation de Meditrina

If y a eu aussi un substantif radical \* $m\bar{e}d$ -, dont hom μήδεα « pensées, desseins », arm. mit « pensée » (gén pl. mtac) et v. isl. mát « évaluable », v. h. a. māz « ma. sure » sont des dérivés. A ces noms se rattachent des mots comme lat. modius, irl. med « balance » (thème en -ā-) et gr. μέδιμνος (nom de mesure de capacitá pour les choses sèches). Il est conservé au premier terme du nom de magistrature osque : med-díss, μεδ-λειε gén. medíkeis et son dérivé meddikkiai « in jūdi ciō », mais le latin n'en a pas trace; v. l'art. meddin

Le mot latin modus est du type du gr. λόγος; il est particulier au latin. Le rapport entre medeor et modus a été signalé par Isidore, Or. 4, 2, 1, medeor a modo, i e. a temperamento. Il y a eu contamination avec le thème en -es- attesté par ombr. meřs, mers « iūs » (et mersto « iūstum »). d'où modes-tus, moder-or. Sur le groupe medeor/modus et l'origine du sens « médical » et son extension dans les langues indo-européennes, v. Ben. veniste, Rev. Hist. Relig., CXXX, 1945, p. 5 sqq. V. aussi mētior.

mediast(r) inus, -i m. : esclave de rang inférieur, sur. tout urbain (opposé à uīlicus par Hor., Ep. 1, 14, 14) Nonius, 143, 4, écrit mediastrinus (sans doute d'après pistrīnus, etc.), qu'il glose mediastrinos non balnearum sed ministros et curatores aedium legimus, Lucilius lib. XV (19): uilicum Aristocratem, mediastrinum atque bubulcum. — Cato in Praeceptis ad filium (7): illi imperator tu, ille ceteris mediastrinus. Sur les variations de forme, v. Thes., s. u.

Mediastīnus semble dérivé de medius (cf. le nom propre Agrestina, clandestinus) et signifie « qui se trouve à la disposition de ». L'explication par un dérivé d'un \*mediaster hypothétique est moins vraisemblable, Terme rare et technique, de couleur populaire. V. Müller-Graupa, Gl. 31, 144, et Thesaurus, s. u.

mēdica, -ae f. (scil. herba), emprunt au gr. μηδική: sorte de fourrage originaire de Médie, luzerne (Varr.). Épithète de diverses plantes : -a māla : citronnier. Cf. M. L. 5455.

mediocris: v. medius et ocris.

medioximus: v. medius,

medipontus (meli-), -I m. : sorte de câble pour le pressoir? (Caton, Agr. 3, 5). Sens incertain, origine in-

meditor, -āris, -ātus sum, -ārī (medito, à partir de l'Itala) : s'exercer, s'appliquer à, réfléchir à ; étudier, méditer, répéter un rôle. Ancien, usuel et classique.

A désigné d'abord toute espèce d'exercice, physique ou intellectuel; cf. Plin. 8, 113, cerui editos partus exercent cursu et fugam meditari docent; 11, 87, semper cauda scorpionis in ictu est, nulloque momento meditari cessal; 17, 127, ramum edomari meditatione curuandi. Puis la langue a plutôt réservé exercēre aux exercices physiques, meditari à ceux de l'esprit. Cicéron le joint souvent à cogitare; cf. Fam. 2, 5, 2, ea para, meditare, cogita; Rep. 1, 22, 35; Phil. 2, 34, 85; 10, 2, 6, etc. Meditātus, qui se dit des personnes et des choses, signifie « préparé, travaillé, exercé » (opposé à subitus par Plin. le J.,

Ep. 1, 16, 2); meditātiō « préparation, pratique, exercice » (beaucoup plus que « réflexion, méditation »). et meditātiuncula; de même meditāmen, -mentum (tous deux de l'époque impériale); cf. Plin., Paneg. 13, 1, cum in illa meditatione campestri militaribus turmis imperatorium puluerem sudoremque misceres; Tac., H. 4. 26. 3. ihi struenda acie, muniendo uallandoque et ceteris belli meditamentis (cf. gr. μελέτη) militem firmabant. Cf. aussi meditātus, -ūs (Apul.), meditābundus (Just.), meditātiuus, terme de grammaire (comme desideratiuus) apnliqué aux verbes en -urio, meditator, -torius, rares et tardifs.

Composés : ēmeditor (Apul.) ; praemeditor « s'exercer d'abord, préluder, préméditer »; praemeditatio : praemeditatorium (langue ecclésiastique); immeditatus (tardif): permeditātus.

Meditor est l'itératif de medeor, mais, comme medeor s'était spécialisé dans un sens technique, meditor s'en est détaché et la langue a tendu à le rapprocher de son synonyme grec μελετῶ (sur meletare en roman, v. M. 1, 5475). La ressemblance des deux formes a favorisé le rapprochement, le d de meditari ayant été considéré comme correspondant au λ de μελεταν, de même que lacrima correspondait à δάκρυ. — Meditātiō traduit μελέτη; meditāmen a été fait d'après μελέτημα; immediiñius d'après ἀμελέτητος; praemeditor sur προμελετώ.

medius, -a, -um : qui se trouve au milieu, intermédiaire, moyen (sens local et temporel) et par suite, au sens moral, « qui ne penche ni d'un côté ni de l'autre, indifférent, indéterminé ». A quelquefois le sens de dimidius « demi »; cf. Varr., R. R. 3, 7, 9, hieme demunt medium cibum. Substantivé medius m. : médiateur ; medium n. : milieu, centre; et, par extension, l'endroit vers lequel tout converge, « place publique, grand jour, société, masse »; esse in mediō « être à la portée de tous »; rem in medium proferre « porter la chose en public » ; in medio relinquere; de là abire e medio, e medio excedere, etc. Mêmes emplois en grec de μέσος, μέσον. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5462; certaines formes dialectales italiennes supposent un doublet (osque ou grec μέσος?) \*mesus. B. W. mi I.

Dérivés et composés : medie adv. (rare et tardif; premier exemple dans Tac., H. 1, 19, 1, dans un passage du reste contesté); medietās : milieu, centre et « moitié ». Semble créé par Cicéron sur le modèle socius/societās, pour traduire le gr. μεσότης; cf. Tim. 23, uix audeo dicere medietates quas Graeci μεσότητας appellant. Attesté dans les inscriptions de l'époque impériale avec le sens de « moitié », chez les auteurs de basse époque (Lact., Apul., Tert., Dig.), le mot a passé dans les langues romanes, M. L. 5461; mediālis, -e (bas latin), M. L. 5451, B. W. maille II; mediānus (Vitr., postclassique), M. L. 5452, B. W. moyen; mediolum : milieu (jaune) de l'œuf, uttellus. Rare et

medio, -as : couper par le milieu, être au milieu (Itala, M. L. 5453), d'après μεσόω, μεσάζω; mediāns « demi »; mediātor (Apul., latin ecclésiastique) = μεσίτης; mediātrīx (tardif); immediātus : auegos (Rufin, Boèce). Cf. aussi M. L. 5454, \*mediārius; 5460, \*mediēna.

dimidius (demedius, bas latin) : coupé par le milieu; demi. Substantivé dans dimidia (sc. pars, portio) f. et

dīmidium n. « moitié », M. L. 2644 (dīmedium). De là : dīmidiō, -ās, usité surtout au participe dīmidiātus, « couper en deux par le milieu »; dīmidietās, tardifs et rares. La distinction entre dimidium et dimidiatum est enseignée par Aulu-Gelle 3, 14, 8, dimidium est, non quod ipsum dimidiatum est, sed quae ex dimidiato pars al-

inter-, per-, sub-medius; sēmidiātus, tous rares. De permedius dérive le britt. perfedd.

Composés en medi- : medilūnius (Mart. Cap.) ; mediterrāneus; mediterreus (Sisenna), cf. gr. μεσόγειος; meditullium n.: centre, milieu (dont le vocalisme o de -tullium garantit l'antiquité; cf. tri-pudium pour la forme, et aussi ex-torris). Neutre d'un adjectif archaïque meditullius « qui se trouve au milieu des terres » (v. tellus). Cf. aussi dans les gloses : uitellus, moillus (= mediolus) oui quod et meditullium dicitur.

mediocris, -e (avec ō de \*medio-ocris, d'après Havet, Man., §§ 322, 1437?; mais la formation est invraisemblable; cf. Lindsay, Early lat. verse, p. 206) : proprement « qui se trouve à mi-hauteur » (cf. ocris), d'où « qui se tient dans un juste milieu, moyen », et, par une restriction qu'on retrouve dans modicus, modestus, etc., « médiocre ». Souvent employé par litote avec une négation, haud, non mediocris

Dérivés : mediocriter (Plt.); mediocritas; mediocriculus (Caton ap. Fest. 142, 17).

A mediocris se rattache également medioxumus, adjectif archaïque à forme de superlatif (cf. maxumus, proxumus). Un rapport avec mediocris, modus était senti par les Latins; cf. P. F. 110, 26, medioximum, mediocre, et Varr. ap. Non. 141, 5, mortalem ad modum | medioxime, ut quondam patres nostri loquebantur. Apparaît spécialement dans la langue religieuse : di medioxumi (par opposition aux dī superī et inferī). Rapidement sorti de l'usage, comme on le voit par le texte de Varron. Cf., pour l'emploi du superlatif, l'osq. Iúviass messimass « Iouias (ferias) medioximas » (Vetter 86), qui a aussi une valeur religieuse.

Cf. aussi merīdiē.

Adjectif indo-européen; cf. osq. mefiaí « mediae » (locatif singulier), skr. mádhyah, av. maiðya-, hom. μέσσος, μέσος, got. midjis, arm. mēj. En celtique, on a gaul. Medio-nemeton « sanctuaire du milieu » et irl. midau premier terme de composés. V. sl. mežda signifie « limite ». — La gutturale qui figure dans medioxumus est d'origine obscure; mais le type de superlatif est ancien; cf. osq. messimass, skr. madhyamah, altération, sous l'action de \*medhyo-, d'un dérivé en \*-modu type connu par av. masəmō, got. miduma « milieu », v. h. a. mittamo « mediocris ». L'emploi de ce suffixe tient à ce que le « milieu » se détermine par rapport à deux extrémités, ainsi chez Homère, Z 181, πρόσθε λέων, δπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα; c'est ce qui fait aussi que \*medhyo- a le suffixe \*-yo-, et non \*-ro-, qui indique opposition de deux termes seulement. Pour medi-, cf. ali-, p. 23 fin.

medulla, -ae f. : moelle. Usité surtout au pluriel collectif medullae « les moelles » (il y a une moelle pour chaque os), usage ancien conservé dans une certaine mesure en français. Le singulier ne s'emploie que pour désigner la moelle d'un certain os, par exemple la moelle

épinière, e. g. Plin. 11, 118, ou la moelle d'un arbre, ou encore au figuré : suadae medulla (Enn.), par imitation du grec μυελός. A côté de med ala, certaines formes dialectales italiennes supposent \*merulla, dont le merilas d'une tabella defixionis (Audollent 135) est peut-être une graphie déformée (cf., toutefois, les doutes de Wuensch et de M. Niedermann, Mel. de Saussure, p. 78); v. M. L. s. u.; Vendryes, MSL 15, 365 sqq. Ce serait la forme ancienne, si l'on admet la parenté avec irl. smiur, v. h. a. smero, proposee par Thurneysen, IF 21, 178; medulla aurait subi l'influence de medius, auquel le rattachait l'étymologie populaire. Tout ceci est douteux; la forme du mot est équivoque : diminutif? géminée expressive? Le gr. μυελός, auquel on songe, n'a pas non plus d'étymologie. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 5463; B. W. s. u.

Dérivés : medullitus adv., formé comme funditus, rādīcitus ; medullula. Les autres dérivés : medullāris, medullōsus, medullātus (d'où ēmedullātus, Plin.), medullō, -ās, ēmedullō (Ital., = ἐχμυελίζω) sont récents et imités du grec.

\*medus: quasi melus, quia ex melle fit, sicut calamitas pro cadamitas, Isid. 20, 3, 13. Mot germanique; v. Sofer, p. 145. M. L. 5464.

mesitis (mephitis), -is s.: exhalaison mephitique (sulfureuse); cf. Servius, Ae. 7, 84, mephitis proprie est terrae putor qui de aquis nascitur sulphuratis, et est in nemoribus grauior ex densitate siluarum; personnisée et divinisée (cf. Varr., L. L. 5, 49) sous la forme Mesitées) en osque; v. Vetter, n. 162. La conservation de se intervocalique et le sens même du mot qui désigne des exhalaisons d'origine volcanique attestent que le mot est suditalique. La variation ph/s est la même que dans sulphur/sulfur; elle indique une hellénisation de la forme.

Dérivés : mefiticus (Sid.) ; Mefitanus.

Sans étymologie connue. Terme préitalique, comme sulphur?

meinom?: forme très douteuse que certains veulent lire sur l'inscription dite de Duenos et qu'ils rattachent sans vraisemblance à la famille de mūnus.

meiō, -ere: pisser. Prononcé meiō; la première syllabe est longue. Mot populaire, attesté depuis Catulle; on ne peut décider si le parfait mixī et le supin mictum sont formés directement de meiō ou empruntés à mingō. Il y a une forme tardive en -ā-, meiāre dans Mulom. Chiron. (miare, Inscr.), parallèle à mīnsāre, peut-être due à l'influence de siāre (v. siat), \*pišāre (mot expressif, panroman) ou de cacāre et demeurée dans les langues romanes; cf. M. L. 5468, 6544; B. W. pisser. — Composés: com-(cf. concacō); dē- (Gloss.), ē-, in-(Perse), per-, sub-meiō; submeiulus.

mel, mellis n.: miel. S'emploie aussi au pluriel collectif; Vg., B. 4, 30, et durae quercus sudabunt roscida mella. Ancien, usuel, souvent au sens figuré de « douceur », terme de tendresse: mel meum; panroman. M. L. 5469; et celtique: britt. mel. Sur le couple antithétique mel, fel, v. ce dernier mot.

Dérivés : mella, -ae (Col.) : eau de miel ; melleus : de miel ; mellāceus (comme must-, uīn-āceus), et subs-

tantif mellācium, Non. 561, 18, sapa quod nunc malacium dicimus, mustum ad mediam partem decocum cf. fr. melasse, M. L. 5482; mellārius, -a, -um; submellārius: ouvrier qui recueille le miel; mellārius indimentel mellārius: mellārius: mellārius: mellārius; mellīgātiā : récolte du miel; mellīculus, mellīculus, mellīculus, mellīculus, mellīculus, mellīculus, mellīculus, mellītum, melculum (melculus, Aug. ap. Macr. 2, 4), tera de tendresse; mellīgā, -inis f.: propolis, verjus; mellītus: sucré, doux comme le miel; mellītulus; mellīcus: sucré, doux comme le miel; mellītulus; mellīcus; Mellāna « déesse du Miel »; mulsus inelīcus; Mellāna « déesse du Miel »; mulsus inelīcus; Mellāna « déesse du Miel »; mulsus inelīcus (sc. aqua): terme de tendresse; mulseus (Col., Plin) promulsis, -idis f.: entrées (dans un repas), hybrīdē formé sur un type grec comme παροψίς; promulsāre, -is n.: plateau à hors-d'œuvre.

Composés en melli- : melli-fer, -ficō et ses dériva-ger, -fluēns, -fluus (= μελίρρυτος), tous poétiques, sal mellificus. Sur mālomellum, v. Isid. 17, 7, 5, et Sole, p. 100. Sur oleomela (= ἐλαιόμελι), Isid. 17, 7, 11, γ. Sofer, p. 56 sqq.

Hybrides tardifs: hydro-, oeno-, omfaco-, oxy-melli, Nom spécial du « miel » qui ne se trouve que dan une partie de l'indo-européen; le nom indo-européen général du « miel » et de l' « hydromel », représent par gr. μέθυ, irl. mid., etc., n'est pas conservé en latin Gf. hitt. milit, gr. μέλι, μέλιτος (avec le dérivé att. βλίτω « je cueille le miel »), irl. mil (gén. mela), got. milit, all mjalte et arm. melr (gén. melu, le passage aux thèms en -u- résultant d'une contamination avec le thème \*medhu-); le groupe -ll- de lat. mel, mellis, peut representer une ancienne géminée populaire, comme dans fel, ou être issu de \*-ln- (v. Benveniste, Formation, p. )] ou \*-ld-; la forme mulsus peut être faite d'après salsus ou même donne à supposer l'existence d'un verhe \*mellō qui serait parallèle à sallō.

melca, -ae f.: lait coagulé mélangé d'épices. Attest pour la première fois au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.; cf. Bucheler, CEL 862. Sur l'origine du mot, généralement considéré comme germanique (all. Milch), v. J. Janko Glotta 2, 38 sqq. (qui y voit, à tort, un terme proprement italique). M. L. 5471 a.

mēlēs (*mēlis, mae-*), -is f .: martre ou blaireau (Var., Plin.). M. L. 5474.

Dérivé :  $m\bar{e}l\bar{t}nus$ . M. L. 5478 a? Doublet tardil  $m\bar{e}l\bar{o}$  (d'après  $tax\bar{o}$ ,  $musi\bar{o}$ ). Cf.  $f\bar{e}l\bar{e}s$ .

\*mēlica, -ae f.: Varr. ap. Non. 545, 4, dolia alque apothecas tricliniares, Melicas, Calenas obbas et Cumanos calices. De mēlicus? Designe une sorte de vase qui tirerait son nom de son lieu d'origine. Peut-être identique au suivant?

\*mēlicae, -ārum f. pl.: Varr. R. R. 3, 9, 19, ... gallinis... quas Melicas appellant falso, quod antiqui ut Thetim Thelim dicebant, sic Medicam Melicam uocabant. Hat primo dicebantur qua\(\epsilon\) ex Medica propter magnitudinem earnt allatae quaeque ex iis generatae, postea propter similitudinem amplac omnes. Si l'explication de Varron est exacte, le passage de d à l est peut-être dialectal.

melior, -ius; gén. melioris : meilleur; sert de comparatif à bonus, à côté du superlatif optimus. Le sens a dû

d'abord être « plus grand » ou « plus fort ». Cf. multus, de même racine (toutefois, il n'y a rien à tirer de P. de même racine (toutefois, il n'y a rien à tirer de P. 109, 3, meltom meliorem dicebant. Le texte est corpupu et il faut sans doute lire, avec les gloses, meliorompu et il faut sans doute lire, avec les gloses, meliorem et. Lindsay, Class. Rev. 5, 10). Usité de toutemps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5479; B. W. s. u. temps: privés: meliusculus, diminutif familier, cf. maius-

culus, etc.; et, tardifs, meliōrō, -ās (cf. βελτιόω), M.
L. 5480; meliōrātiō; meliōrēscō, -is. Pas de substantif dérivé.

V. multus.

mella, -ae f.: — quam Graeci loton uocant, quae uolgo propter formam et colorem faba Syrica (Syriaca) dicitur. Arbor est enim magna, fructum ferens comestibilem, maiorem pipere, gustu suauem, unde et mella uocata est, Isid. 17, 7, 9. V. Sofer, p. 56. Le rapprochement avec mel n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

mellum, -I (et millus, millum, forme employée par Scipion Émilien; cf. P. F. 137, 3) n.: collier de chien de chasse, fait en cuir et garni de clous. Ne semble pas attesté en dehors de Varron et de Festus; forme peu sûre; la variation e/i peut être dialectale. L'ital. mello suppose millum, M. L. 5494. — Cf. monīle? Le melium qu'on lit dans Varron, R. R. 2, 9, 15, doit être une simple faute de copie pour mellum, comme baliolus pour baiiolus ou simpulum pour simpu(u)ium.

mēlō, -ōnis m.: melon, πέπων. Abréviation de μηλοπέπων, qui apparaît à basse époque et dans les gloses, sans doute d'après pepō.

mēlum: v. mālum.

melus, -ī m.; latinisation archaïque de μέλος « chant », souvent transcrit sous sa forme grecque. Abl.  $mel\bar{o}$ , Acc., Tr. 404; acc. melos, Enn., A. 404; v. Thes. s. u. et Non. 213, 10 sqq. Lucrèce emploie les formes grecques  $mel\bar{o} = \mu \dot{E} \lambda \eta$  et  $melicus = \mu \dot{E} \lambda \lambda \dot{\phi}$ , comme aussi les grammairiens.

membrum, -I n.: membre (= μέλος). Désigne toute partie du corps, non seulement les bras et les jambes; cl. Cic., Fin. 3, 6, 18, iam membrorum, i. e. partium corporis, alia uidentur propter eorum usum a natura esse donata, ut manus, crura, pedes, ... alia quasi ad quendam ornatum ut cauda pauoni, plumae uersicolores columbis, uiris mammae atque barba... De là membrum uirile. S'est dit ensuite des parties d'un tout (corpus); des individus par rapport à un ensemble, des pièces d'un appartement; traduit le gr. κῶλα « membres d'une période ». Ancien, usuel, classique; panroman, sauf roumain. M. L. 5488. Celtique: irl. membur et membrum (= membrāna), britt. memryn, memrum.

Dérivés: membrāna f.: peau qui recouvre les différentes parties du corps, membrane, pellicule. S'applique par extension à différents objets, liber, tunique, enveloppe. Désigne spécialement la peau préparée pour écrire, parchemin (= διφθέρα); de là membrānārius: διφθεροποιός. Autres dérivés et composés: membrānula (-lum); membrāneus; membrānāceus, -nōsus; membrātim adv.; membrō, -ās (tardif seulement au passif); membrātus; membrōsus (rare); membrātūra (Vitr.), cf. corporātūra: membrure; membripotēns; com-membris (Aug.), comme con-sors, compar, etc.; commembrātus; dēmembrō; bi- (= δίμελος), tri-, quadri-, ē-membris, etc., sur le type des composés grecs du type τρί-κωλος, -σώματος.

On rapproche skr. māmsām, tokh. B misa, n. pl., v. sl. meso, alb. mis, arm. mis, got. mimz « chair »; le mot le plus proche pour la forme est irl. mir « morceau de viande » qui peut reposer sur \*mēmsro-l; le sens initial de membrum serait donc « morceau du corps (d'un être vivant) ».

meminī, -istī, -isse (impératif mementō; participe analogique meminēns déjà dans Liv. Andr., mais de caractère artificiel et d'emploi rare): 1º avoir présent à l'esprit, se souvenir; 2º faire mention de. Construit avec le génitif (rarement avec l'accusatif) ou avec la proposition infinitive. Parfait à redoublement, à valeur de présent. Ancien, usuel, non roman.

Composés: commeminī (marque l'aspect « déterminé »; n'est guère attesté en dehors de la période républicaine et des archaīsants); rememinī (Tert., sans doute sur le modèle de ἀναμινήσκομαι), cf. com-, re-minīscor, sous mēns. Le substantif correspondant à meminī est memoria; memor sert de participe. L'identité de l'initiale a contribué à rapprocher les formes. Cf. le suivant.

La racine indo-européenne \*men-, qui indiquait les mouvements de l'esprit, a fourni des mots nombreux dont le sens précis est déterminé par la formation.

Le parfait meminī repose sur une forme ancienne : cf. hom. μέμονα (pluriel μέμαμεν) « je projette, j'ai l'intention », véd. mamné « je pense » (peu attesté), et, sans redoublement, got. mam « je pense, je crois ». — L'osque a un substantif à redoublement memnim « monumentum » (terme vulgaire dans une tabella deuotionis; cf., toutefois, Vetter, Hdb., p. 33).

Le présent, dont com-, re-miniscor sont dérivés, a ses correspondants dans irl. domuiniur « je crois, je pense », lit. mini « il pense », v. sl. miniü « il pense » (souvent miniü se, où le réfléchi est substitué aux désinences moyennes), skr. mányate, av. mainyeite « il pense », et sans doute gr. μαίνομαι « je suis furieux ». — Le -mentus de com-mentus répond à skr. match « pensé », lit. minitas, got. munds et, sans doute, à gr. αὐτό-ματος « qui agit de son propre chef ». V. miniscor.

Du causatif moneō, monitus on rapproche, pour le sens, v. h. a. manēn « rappeler, mentionner ». Cf. aussi skr. māndyati, av. manayeiti.

Il y a deux formes de thème en -ti-, l'une relativement ancienne, mēns, cf. skr. matih « pensée », l'autre, de type italo-celtique, mentio, cf. irl. air-mitiu « respect ». La forme mēns a été détachée, comme la forme mors, des formes composées; cf. got. ga-munds, lit. ai-

memor, -oris (nominatif ancien memoris, memore, d'après Priscien, GLK II 354, 8; toutefois, l'ablatif memorī des poètes dactyliques n'est pas probant, car il peut être créé comme inopī, silicī, etc., pour éviter le

mintis, v. sl. pa-mett « souvenir ». Le latin n'a pas de

mot neutre correspondant à gr. μένος, skr. mánah, etc.

tribraque): 1° qui se souvient; 2° qui fait se souvenir. Ancien (memoriter dans Plt.), usuel, classique. Cf., pour le sens, gr. μνήμων et ses dérivés.

Dérivés et composés: memoria f.: mémoire, souvenir, sens abstrait et concret, d'où au pluriel memoriae « mémoires » (masculin), « monuments commémoratifs » (latin ecclésiastique, et memorium d'après µv\(\tilde{\eta}\)µa), M. L. 5490; memoriola (Cic. ad Att. 12, 1, 2); memoriālis: m. liber, d'où memoriāle et memoriālia; memoriōsus (tardif); immemor (et immemoris), ancien, usuel et classique, d'où immemoria (Dig.); bone-, benememorius (-morius) dans les inscriptions chrétiennes de basse époque.

memorō, -ās (-ror): remettre en mémoire, rappeler; d'où célébrer [le souvenir de]; et simplement, dans la langue familière, raconter, dire (cf. narrō). Nombreux dérivés à l'époque impériale. Panroman, sauf roumain. M. L. 5489. Le celtique a irl. mebuir, membre « memoria », memraigim « memorō », britt. myfyr « memorius ».

memoror, -āris (latin ecclésiastique) : se souvenir de (sans doute influencé par μιμνήσχομαι).

commemorō: ne diffère guère pour le sens de memorō qu'emploient plus souvent les archaïques et les poètes. Cicéron et César préfèrent commemorō, cf. Thes. s. u., sans doute à cause de la valeur « déterminée ». Fréquent dans le latin ecclésiastique, comme les dérivés commemorātiō, etc.; immemorātus (Hor., Ep. 1, 19, 33), transcription du gr. ἀμνημόνευτος; immemorātiō (Vulg. = ἀμνησία); immemorātiōi (Plt.); praememorō (latin ecclésiastique).

rememoror (Vulg., Tert., Isid.): se rememorer. Formation tardive, qui apparaît d'abord dans la langue de l'Église, pour traduire ἀναμιμνήσκομαι (cf. rememinī), comme rememorātiō, dans la Vulgate, traduit ἀνάμνησις de la version des Septante; rememorō, M. L. 7195.

Cf. skr. smárati « il se souvient », av. hišmaraiti et mimara- « memor ». Le latin a une forme à redoublement simple, tandis que gr. μέρμηρα « souci » a un redoublement intensif, cf. μέρμγα « souci ». En germanique, cf. got. maurnan « avoir soin de », et v. angl. ge-mimor « nōtus ». Memor serait donc un mot expressif dont la valeur se serait atténuée et que l'homonymie aurait rapproché de meminī. — Un rapprochement de la racine de Morta et de mereō n'est pas exclu. Cf. peut-être aussi mora?

Mēna, -ae f. : dea mēnstruātionis (cité par Aug., Ciu. D. 4, 44; 7, 2). Cf. mēnsis. Sans doute emprunté au grec  $M\eta\nu\eta$ .

\*menceps: mente captus, attesté seulement par Priscien, GLK II 26, 13. Il est à noter que dans ce composé le second terme -ceps a le sens passif; cf. deinceps, manceps. La langue classique ne connaît que mente captus. Peut-être création de grammairien.

menda, mendax : v. mendum.

mendicus, -a, -um adj. et mendicus, -i subst. : pauvre, indigent; mendiant. Cf. Cic., Fin. 5, 28, 84, paupertas si malum est, mendicus esse beatus nemo potest. Ancien, usuel et classique. M. L. 5494.

Dérivés : mendīcum n. : uelum quod in prora poni-

tur, P. F. 112, 2; mendīcē adv.: pauvrement, chie ment; mendīcē, -ās (-cor, Plt.): mendier, M. L. 540 mendīcitās, usuel, M. L. 5493; mendīcimēnium (E. Laberius); mendīcābulum (Plt.); mendīculus (d. -culeia (Gl.); mendīcātiē, -cātor, -cābundus (tantif ēmēndīcē (depuis Suét.).

De mendum. Le sens premier a dû être « qui a défauts physiques, infirme », par suite « pauvre » « mendiant »; cf. fr. « un pauvre ». Mais a perdu to contact avec mendum. Formation comme amīcus, pu dīcus.

mendum, -ī n. et menda, -ae f. (les deux formes on subsisté dans les langues romanes, mëndum en logo dorien, mënda en italien et provençal, M. L. 5431, 5494 a): défaut (physique), faute (dans un texte incorrection. Menda semble attesté depuis Lucilius es trouve dans Ovide; mendum est dans Varron et Giorn; cf. Thes. s. u.

Dérivés et composés : mendōsus : défectueux, faitif ; ēmendō, -ās : enlever les fautes, corriger, amender ; ēmendātiō, trad. de διόρθωσις ; B. W. sout amender. M. L. 2860 et ses dérivés.

mendāx adj. et subst. : 1º mensonger, faux, trompeur (sens poétique et dérivé) ; 2º menteur, menteus Ancien, usuel et classique. Cf. uērāx.

mendācium : mensonge ; -ciunculum (Gic.) ; mendā citās (Tert., d'après uēritās) ; mendāciloquus [Pli] comme falsiloquus, ψευδολόγος, -loquēns (Ital.).

L'adjectif mendus, qui est très rare et tardif, semble refait sur mendum, menda pour traduire ψευδής; γ Thes. s. u.

Le sens est sans doute issu de l'acception spéciale de mendum « faute faite en écrivant (ou en parlant) », mens dacium in scriptura, CGL V 621, 27; cf. Cic., Verr. 2, 42, 104, quod mendum ista litura correxit?; Plin, le l Ep. 10, 75 (70), 4, mendosum exemplar testamenti. - Men dāx a dû s'employer par litote : « qui ne s'exprime pas correctement » (cf. la différence établie par P. Nigidius ap. Gell. 11, 11, 1, entre mendacium dicere « dire une chosse fausse sans le vouloir » et mentiri « mentir (sciemment) Il est à noter que mentior, qui n'a rien de commun avec mendax, a dû vouloir dire « j'imagine », avant de signi fier « je mens, je ne dis pas la vérité », par une litoté analogue. De même, les Grecs n'ont jamais fait une dis tinction nette entre « mentir » et « imaginer, feindre Mendax, mendacium ne sont pas représentés dans les langues romanes, où seuls ont susbisté mentiri, devenu actif, et ses dérivés ; v. ci-dessous.

Sans étymologie sûre. On pense à skr. mindá de faut » (Wackernagel) et gall. mann « tache (corporelle) défaut »; irl. mennar.

mēns, mentis f. (thème en -i-, gén. pl. mentium): terme très général de la racine \*men- « penser » et qui désigne, par opposition à corpus, le « principe pensant, l'activité de la pensée », l'esprit, l'intelligence, la « pensée » (sens abstrait et concret, e. g. Vg., Ac. 1, 676, qua facere id possis, nostram nunc accipe mentem), par suite « l'intention ». En raison de sa parenté de sens avec animus, auquel il est souvent joint (cf. mēns animis s'emploie parfois poétiquement au sens de « courage » : addere mentem, Hor., Ep. 2, 2, 36: demittunt mente,

Vg. Ae. 12, 609. A servi à former des locutions adver-Vg. Ae. 12, 609. A servi à former des locutions adverbiels du type minitanti mente (Lucr.), dont l'emploi biels développé dans les langues romanes. Usité de tout s'est développé dans les langues romanes. Usité de tout s'est développé dans les langues romanes. Usité de tout service de commentaire?), et 5507 et 175, ad mente

ere. Dérivés et composés : *mentālis* (bas latin, blâmé par St Aug.; formé comme spiritālis, corporālis); par 5. 1489, corporatis); amēns et dēmēns « qui a perdu l'esprit » (ancien āmenamens risc., GLK II 341, 18); amentia (M. I. 416) et dementia. La différence établie par les grammairiens, Diff. Beck 35, 67, amens a tota mente submotus, demens deminutionem mentis patitur, n'est pas justifiée par l'usage ; cf. Cic., Tusc. 3, 10, quod animi affectionem lumine mentis carentem [maiores] nominquerunt amentiam eandemque dementiam. De demens Lucrèce a un dénominatif dementio, -is, repris par Anulée et Lactance; et à basse époque apparaît dementő, -ās « rendre dément » ou « être dément » (Lact.. Itala); dēmentātiō, cf. M. L. 2550; dēmenticus et dēmentico « oublier » : dementicastis : obliuioni tradidistis demeuré en italien, où il s'est substitué à \*oblitare. M L. 2550 a). V. aussi uēmēns (uehe-).

Dénominatif : mentior, -Iris (et, à basse époque. menin auquel remontent les formes romanes) : ne pas dire la vérité, mentir. C'est là le sens le plus anciennement attesté, le plus fréquent et le seul qui ait duré. A côté. on trouve, dans la langue de la poésie ou dans la prose impériale, des emplois particuliers qui sont sans doute imités du grec, par exemple « imaginer, inventer », Hor. A. P. 151, atque ita mentitur (= ψεύδεται; cf. le sens de ψεῦδος « mensonge » et « invention, fiction ») Homerus: Lact. 4, 15, 21, poetae Orionem mentiuntur [= fingunt, ψεύδονται] in pelago incidentem: par suite feindre », Mart. 5, 39, 26, mentiris iuuenem tinctis capillis. Ancien, usuel, panroman. M. L. 5510; ad-, com-(cl. ad-, con-fingo, commentor, d'après καταψεύδομαι dans Apul.); *ementior* : forger en mentant ; ce dernier seul ancien (Plt.).

L'adjectif correspondant à mentior appartient à une autre famille: c'est mendāx, avec son dérivé mendācium. La langue écrite semble avoir ignoré les dérivés de mentior; l'existence de mentitiō est plus que douteuse (ad Herenn. 3, 2, 3?). Mais la langue populaire devait avoir créé ces dérivés et les langues romanes attestent l'existence de \*mentitor, panroman. M. L. 5511; mentiō « mensonge » (Venant Fort., cf. Thes. s. u.), différent du mentiō classique, M. L. 5508; \*mentiōnia, -nica, 5509. B. W. mensonge. Les gloses ont aussi mentiōsus et mentiōsus; cf. Thes. s. u.

mentiō, -ōnis f.: mention (appel à la pensée ou à la mémoire), usité surtout dans l'expression mentiōnem facere, dont M. Benveniste, Festschr. Debrunner, p. 16 sqq., a montré le sens juridique spécial « faire des ouvertures de mariage », en étudiant μνάομαι.

Mot fait sur le groupe de -mentus (com-mentus).

miniscor, -eris, mentus sum, minisci, attesté seulement dans les glossaires, cf. P. F, 109, 26, miniscitur pro reminiscitur antiquitus dicebatur; 112, 3, mentum dicebant pro commentum, de sorte que l'i du radical n'a aucune autorité; miniscor a pu être tiré des formes à préverbe ; du reste, l'i pourrait être ancien ; cf. cinis et similis en face de semel.

comminīscor: imaginer, inventer; Varr., L. L. 6, 44, reminisci, cum ea quae tenuit mens ac memoria cogitando repetuntur, hinc etiam comminisci dictum, a « con » et « mente », quom finguntur in mente quae non sunt. Composé d'aspect déterminé; ancien (Plt., Mo. 662, 668). De là: commentum: 1º invention, fiction, cf. Ov., M. 12, 54, mixtaque cum ueris passim commenta uagantur; 2º livre (sens rare et tardif, e. g. Col. 7, 5, 17); 3º traduit aussi le gr. ἐνθύμημα (Quint. 3, 10, 1); commentīcius: inventé, imaginaire, idéal; M. L. 2981, \*excommentāre.

ēminīscor (extrêmement rare et mal attesté); reminīscor: se remettre dans l'esprit; reminīscentiae, qui traduit, dans Tertullien et Arnôbe, le gr. ἀναμνήσεις de Platon; recomminīscor (Plt., Tri. 915).

commentor, -āris, -ātus sum, -ārī: avoir dans l'esprit ou se remettre dans l'esprit; réfléchir à (sēcum commentārī), étudier; traiter de, commenter (époque impériale); commentātiō « méditation, réflexion », traduit le gr. ἐνθύμημα; commentātor : ὑπομνηματιστής; commentārius (sc. liber): livre où l'on note ses réflexions, cahier de notes; mémoire; archives, formulaire exposé; au pluriel, commentāriī « mémoires » et « commentaires » (= ὑπομνήματα). A l'èpoque impériale, il y a des scribes à commentārissis, d'où l'adjectif de la langue administrative commentāriensis « greffier, contrôleur, secrétaire », etc.; recommentor (Plt., Tri. 912).

Le sens de commentor s'accorde mal avec celui de commentus, et commentarius est différent de commentarius; Cicéron peut écrire, Phil. 5, 12, commentarits commentarits... innumerabilis pecunia congesta est. Aussi est-il peu probable que commentor soit dérivé de commentus; il est plutôt tiré directement de mēns, comme recordor de cor. Cf. mentare sous mêns.

V. meminī.

mēnsa, -aef. : table. Ce sens, qui est le seul attesté, est sans doute secondaire. Le sens premier semble être celui de « gâteau » sacré, rond et partagé en quartiers par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, sur lequel on disposait à l'origine les offrandes et les victuailles offertes aux dieux; cf. la formule ancienne citée par P. F. 112: mensa frugibusque iurato significat per mensam et fruges; et ombr. mefa « mēnsa, lībum ». C'est à ce sens que se réfèrent dans l'Énéide la prophétie de Céléno (3, 255-257, à propos de quoi les gloses ont conservé l'explication : mensas nunc panificia deorum Penctium dicit, CGL V 222, 20) et son accomplissement (7, 107-117: heus, etiam mensas consumimus). En passant dans la langue commune, mēnsa a pris le sens de « support sur lequel on place les mets » et, plus généralement, de « table à manger » et « service, repas », etc. (d'où l'adjectif mēnsālis : -e uīnum, argentum ; cf. M. L. 5498, mēnsāle « serviette »), puis a désigné toute espèce de table, « comptoir, table de banquier », etc. A ce dernier sens se rattachent mēnsārius : banquier, changeur (cf. τράπεζα, τραπεζίτης); mēnsulārius, même sens, ce dernier dérivé du diminutif mēnsula, M. L. 5501; mēnsārium (tardif) : vaisselle; mēnsātim « par table » (Juvenc.). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5497 (mais évincé par table, v. B. W. s. u.); germanique : got. mēsa-, v. h. a. mias ; celtique : v. irl. mias.

Le rapport avec metior, souvent proposé, est tout à fait incertain.

mēnsis. -is m. (ancien thème consonantique, muni d'un nominatif en -is, comme canis, iuuenis, etc. ; l'ablatif est mënse et le génitif pluriel ancien mënsum; cf. ombr. menzne « mēnse », de \*mens-en-, sab. mesene, avec un élargissement -en- comme le latin a -i- au nominatif; sans cet élargissement, l'ombrien a le dérivé anter-menz-aru « intermenstrium ») : mois. A l'origine. « mois lunaire », le nom du mois se confondant avec celui de la lune ; cf., avec le rapprochement étymologique de mēnsis et de mēnsus (cf. mētior), Cic., N. D. 2, 27, 69, lunae cursus qui, quia mensa spatia conficiunt. menses nominantur. Le pluriel menses désigne aussi les « époques » des femmes, καταμήνια. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 5500.

Dérivés : -mēstris de \*mē(n)s-tri-s (et non \*mē(n)sris, qui aurait donné \*-mēbris, cf. fūnebris), second terme dans bi-, sē-, tri-mēstris, etc. Dans sēmēstris « de six mois » et « d'un demi-mois » se sont confondues deux formes d'origine différente, issues, l'une de \*sex-mēstris, l'autre par haplologie de \*sēmi-mēstris. De là sēmēstrium. Trimēstris, trimēnsis sont partiellement conservés dans les langues romanes; cf. M. L. 8905.

mēnstruus, d'où mēnstrua, -orum, mēnstruo, -as; mēnstruālis (tardif), forme d'après annuus, annuālis; mēnstruosus (Gloss.); et les composés tardifs bi-, trimēnstruus, etc.; purimenstrio esse dicuntur qui sacrorum causa toto mense in caerimoniis sunt, id est puri sint certis rebus carendo, Fest. 298, 13.

mēnsurnus (deux exemples tardifs; d'après diurnus).

Ancien mot indo-européen ayant signifié « lune » et « mois » et spécialisé souvent au sens de « mois », ainsi en latin (où luna seul a le sens de « lune »), en celtique : irl. mi (gén. mis), en albanais : muaj, en arménien : amis (gen. amsoy: la « lune » est nommée lusin, de la racine de lat. lūna); tokh. A mañ, B meñe. La forme est complexe. La racine paraît être \*mē-, sans doute celle de metior, la « lune » étant l'astre qui mesure le temps; de là un thème \*mē-n- conservé dans des dérivés en germanique : got. mena (masculin) « lune » et Imcnops « mois »; en baltique, dans le nominatif lit. menů. La forme conservée le plus souvent est un élargissement par -cs- : le génitif lituanien de ménů est ménes-io (avec un suffixe secondaire) et la forme lette est mēnesis (mēness). En général, on n'a que \*mēns-, ainsi dans les formes italiques, celtiques, arméniennes citées ci-dessus ; de même gr. μήν, μηνός « mois » (à en juger par le génitif lesb. μῆννος), avec le dérivé μήνη « lune » d'où provient sans doute lat. Mēna. Ce \*mēnss'est simplifié en \*mēs- dans une partie des formes indoeuropéennes, d'où skr. más-, iran. māh-, et, en slave, le dérivé pourvu de deux suffixes de dérivation měš-e-ci « lune, mois » (le thème skr. candrámas- « lune », littéralement « lune brillante » [v. lūna] a dû être fait sur le nominatif candramah).

Mēnsis est masculin comme le mot grec, ce qui prouve

le caractère secondaire de la désinence en -i- : autre

menta, -ae (¿) f. : menthe (depuis Caton). Pantonan M. L. 5504. De là : mentastrum n. : menthe sauvage (c. M. L. 5504. De la . mentado auvage (d. apiastrum, oleaster), M. L. 5506; mentiosa (herba), Mar 

ell., Med. 33, o. Germanique méditerranéenne à la quelle le grec a aussi pris ulvon.

mentigo : v. mentum.

mentior, mentio : v. mēns.

mentula, -ae f. : membrum uirile. Mot populain (Catulle, Mart.). Les gloses ont une forme vulgaire men. cla, CGL II 481, 40; cf. ital. minchia (dont l'i est di peut-être à l'influence de mingere, cf. M. L. 5513), et le composé menclilingia, vulgaire et tardif.

Dérivé : mentulātus. — Ni le rapport avec menta. ni le rapport avec mentum ne s'imposent. Sur la pas renté possible avec le skr. mánthatí « il baratte, obtient du feu par frottement », etc., v. en dernier lieu Vendryes, MSL 21, 39.

mentum (č), -ī n. : 1º menton; 2º larmier (terme d'architecture). Depuis Plaute. M. L. 5514; a été remplacé dans certaines langues romanes par mentō, -ōnio M. L. 5512; B. W. s. u.

Dérivés et composés : mentō, -ōnis m. « au menton proéminent » (cf. nāsō, etc.); mentagra f.: 1º men. tagre, sorte de dartre; 2º lichen. Hybride formé de mentum et άγρα, d'après podagra; mentigo 1. : tao maladie qui siège dans le museau des moutons, dita aussi ostīgō (d'après prūrīgō, etc.). M. L. 5507 a

Cf. gall. mant « mâchoire, bouche », got. munh « bouche », v. h. a. munt. Mot du vocabulaire occidental de l'indo-européen, sans doute dérivé de la racine \*men. « être saillant »; cf. mons, ēmineo (sous minae).

meo, -as, -aui, -atum, -are: aller, passer (rare, poé tique et postclassique).

Dérivés et composés : meātus, -ūs m. : route, marche passage, cours (des astres); veine; lit d'un fleuve bras de mer; pore, canal, conduit; meābilis (Plin.) meāculum (Apul., Mart. Cap.), meātor (d'après uia tor), tous rares : commeō : « se mettre en marche, voyager, se rendre à, vers », composé d'aspect « déter miné », plus anciennement attesté (Plt., Ru. 322) et plus fréquent que meō; à l'époque impériale, commeans « courrier »; commeatus, -us m. : 1º action de se transporter ou de transporter »; et, au sens concret, « passage » (depuis Plt.), « transport, convoi , et spécialement « convoi de vivres pour l'armée (d'abord frumenti commeatus) ; 2º dans la langue militaire, « ordre de marche ou de transport » (dies commeātūs), d'où « titre de permission, congé », et par suite « répit ». Ancien, usuel et technique ; M. L. 2083; britt. cemiat, cimiat. A commeo correspond sans doute dans la langue archaïque un fréquentatif commeto, -ās, a. u.:

ēmeō (rare, tardif); immeō; permeō (rare); permeōbilis (Sol.); et impermeābilis; intrāns-meābilis (Jord.); praetermeō; remeō (ancien, poétique et postclassique); re- et irre-meābilis (Vg.) = άνυπόστροφος; subtermeō (formé d'après subterlabor).

y sl. mimo « à travers », minoti « passer », pol. CI. v. si. mener et gall. myned « aller » (Rev. celt., 35, milioc) « passer » et gall. myned « aller » (Rev. celt., 35, mijac : passas doute même racine élargie dans migrāre et 223). Dans dans mig muare; v. ces mots. Cf. aussi trāmes et sēmita.

merācus : v. merus.

\*meratrum : est herba de qua comedunt serpentes et emunt uctustatem, CGL V 621, 30. Corruption (d'après ετιμών (α apres μέτατιμή?) de μάραθ (ρ)ον « fenouil », attesté chez Pline sous la forme marathum.

mercēs, mercēdōnius, mercurius : v. merx

merda, -ae (ĕ) f. : merde. Vulgaire; panroman. M.

Dérivé : merdaceus (-leus, Priap., d'après σμερδάλεος?).

pas de rapprochement sûr. On rapproche souvent le groupe de lit. smirdžiu, smirdéti, v. sl. smruždo, smrudi « puer », qui est différent pour le sens, ou got. smarnos « σχύδαλον », qui ne rend pas compte du d.

merco, -es, -ui, -itum, -ere; mercor, -eris, -itus sum. Arl : recevoir comme part ou comme prix, e. g. Cic., Verr. II 4, 135, quid arbitramini Reginos... merere uelle ul ab is marmorea Venus illa auferatur?, et la note d'Em. Thomas, ad l.; se faire payer; gagner fun salaire]; merere (-rī) stipendia « gagner sa solde », expression de la langue militaire, d'où, absolument, merere (-rī) servir à l'armée », déjà dans Varr. ap. Non. 344. 10 qui in exercitu donati essent et equo publico mererent: de là emeritus « soldat qui a fini de servir » (cf. effetus). Dans la langue commune, « mériter » (en bonne ou en mauvaise part) : m. laudem, supplicium; m. bene, male : m. de « gagner un salaire à propos de » et, par extension, « se conduire vis-à-vis de »; cf. Plt., As. 148, te ego ut digna es perdam atque ut de me meres. Ancien usuel. M. L. 5522. A merens « qui mérite » s'oppose immerens; à meritus (actif et passif; cf. Vg., G. 2, 515, ... hinc armenta boum meritosque iuuencos « qui ont gagné leur ration », cf. merenda), immeritus. De meritus sont formés meritum « prix, valeur; salaire mérité; service rendu (en bien ou en mal), mérite »; merito adv. cà juste titre » et immerito. A mereo tend à se substituer un dénominatif merito, -ās « gagner un salaire, servir », déjà dans Caton.

meritorius : qui mérite salaire, ou qui procure un salaire; qui se loue; meritorium : local loue; en particulier : auberge, et lieu de débauche, domus meretricis. merenda f. (ĕ): repas de l'après-midi ou du soir; serae hora merendae, Calp., Ecl. 5, 60; de mereo, comme praebenda de praebeo. Forme de la langue familière ou rustique; ancien (Enn., Plt.). Rapproché de merīdiēs par etymologie populaire; cf. Isid., Or. 20, 2, 12. Dénominatif: merendo, -as. M. L. 5521, 5521 a; britt. merenn [arm.] V. P. Herzog, Die Bezeichnungen d. täglichen Mahlzeiten i. d. rom. Spr., Zurich, 1916, p. 75-84; Sofer, 146; merendula (tardif).

meretrix f. : proprement « celle qui gagne un salaire, celle qui se fait payer »; cf. Ov., Am. 1, 10, 21, stat meretrix certo cuiuis mercabilis aere. Comme leno, le mot s'est spécialisé dans la langue érotique. Dérivés : meretrīcula; meretrīcius; meretrīcor (tardif) = ἐταιρεύομαι. Les représentants romans supposent une forme \*meletrīx dissimilée comme pelegrīnus. M. L. 5523; celtique: irl. mertrech.

Composés de mereo(r): commereo(r), d'aspect « déterminé », souvent employé en mauvaise part, comme committo : c. culpam ; demereo(r) : anté- et postclassique, formé d'après mereo de ; emereo (r) : est à mereo comme efficio à facio. Pour emeritus, cf. plus haut : permereo(r) (un exemple dans Stace); promereo(r). Dans ces composés, la particule sert simplement à renforcer un verbe expressif.

Pour morta, v. ce mot.

Cf. gr. μείρομαι « j'obtiens en partage », hom. ξμμορε et εἴμαρται, μοῖρα « part, destin », μέρος « part », etc. ] et sans doute hitt. mark- « partager », v. Benveniste, BSL 33, 140. Gaul. Ro-smerta est le nom d'une déesse. La racine \*smer-lest peut-être la même que celle indiquée sous memor

mergae, -ārum (ĕ) f. pl. : — furculae quibus acerui frugum fiunt, dictae a uolucribus mergis (étymologie populaire?) quia, ut illi se in aquam mergunt dum pisces persequuntur, sic messores cas in fruges demergunt, ut elevare possint manipulos, P. F. 111, 6. Terme technique de la langue rustique, attesté depuis Plt. M. L. 5524.

merges, -itis f. « ce qu'on peut prendre avec les mergae; botte, gerbe » (Vg., G. 2, 517). Pour la formation, cf. seges, teges, -etis. M. L. 5526.

Le rapport avec gr. ἀμέργω « je cueille » (des feuilles, des fruits) est tout au plus possible. Mot technique, sans étymologie indo-européenne.

mergō, -is, -sī, -sum, -ere (le supin mersum est récent et analogique de mersi; une forme ancienne \*mertum est supposée par le fréquentatif archaïque mertare [Acc.. cf. Non. 138, 20; P. F. 111, 19; Quint. 1, 4, 14]: plonger (sens propre et figuré, physique et moral). Ancien, usuel et classique. Peu représenté, et avec des changements de sens, dans les langues romanes; cf. M. L. 5525.

Dérivés et composés : mergus, -ī (et mergulus, -la, mergunculus): 1º plongeon; 2º sautelle, M. L. 5528; mergorae (l. mergolae?) : situlae quibus aqua de puteo trahitur (Gloss.); mersiō (Gloss.); mersus, -ūs, mersūra ( tardifs); mersō, -ās (a remplacé mertō, comme pulso, pulto; mersito, -as et mergito depuis Tert.; immersābilis (Hor. = ἀβάπτιστος); com-, dē-, ē-, im-(M. L. 4287), prae- (d'après προκαταδύεσθαι), re-, sub-mergō, avec leurs dérivés; summersō, -ās (tardif). M. L. 8380, submergere; 8381, submerguculāre; 8381 a, \*submersīre.

La racine est \*mezg-: skr. májjati a il plonge », lit. mazgóti « laver » (itératif : « plonger à plusieurs reprises »). Une racine ainsi terminée par deux consonnes proprement dites est exceptionnelle en indo-européen; sans doute racine du vocabulaire familier. Le rapprochement de skr. madgúh a sorte d'oiseau aquatique) et de mergus est contesté ; cf. Thes. s. u.

merīdiēs, -ei m. : « midi » et « sud ». Merīdiēs est un nominatif formé sur le locatif meridië, issu de \*mediei die par dissimilation (comme sans doute humus sur humī); cf., pour la formation gr. μεσημβρία et pour l'échange entre d et r, ad et ar, et caduceus. Les anciens avaient vu l'étymologie, cf. Varr., L. L. 6, 4, qui signale une forme medidies à Préneste; Cic., Or. 47, 158, ipsum

meridiem cur non medidiem? credo, quod erat insuauius. Le rapprochement de merus, dû à l'étymologie populaire, a pu influer sur la forme du mot; cf. Pétr. 31, mero meridie. Un adjectif mediālis est issu de \*medīdiālis par haplologie; cf. P. F. 111, 16, medialem appellabant hostiam atram, quam meridie immolabant. Ancien. usuel. M. L. 5531.

merula

Dérivés : merīdianūs : « de, et du midi », M. L. 5529, d'où pomeridianus (classique, tiré de post meridiem; cf. Cic., Or. 47, 157); merīdiālis (Gell.); merīdiō. -ās « faire la sieste », Μ. L. 5530 ; cf. μεσημβριάω, -άζω. A basse époque : merīdionālis (d'après septentrionālis) ; merīdiānārius.

merula, -ae f. (merulus, Auct. Garm. Philom. 6 et Gloss.): 1º merle; 2º merle de mer; 3º machine hydraulique qui produisait un sifflement analogue à celui du merle. Surnom romain. Ancien. Panroman. M. L. 5534 : B. W. s. u.

Dérivé : meruleus. Germanique : m. b. all. merele, etc.

Mot du vocabulaire occidental. Cf. gall. mwyalch, même sens (v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., I, p. 73). V. h. a. amsala « merle » est plus loin pour la forme. Terme populaire, comme l'indique la variété des formes ; cf. la forme populaire de lat. passer et les variations des correspondants de turdus.

merus, -a, -um : -m antiqui dicebant solum... at nunc merum purum appellamus, P. F. 111, 12: « pur, sans mélange », uīnum merum ou merum seul « vin pur »; par suite « véritable, authentique », meri bellatores. Plt., Mi. 1077, et « sans addition, seul, rien que »; cf. Varr. ap. Non. 344, 9, Diogenem postea pallium solum habuisse, et habere Vlixem meram tunicam. Développement de sens analogue dans assus. Ancien, usuel. M. L. 5535. Irl. mer?

Dérivés et composés : merācus, formation populaire (cf. ēbriācus, sobriācus); merāculus; merāculum; mericulum : merālis : merātus (Marc. Emp.) : merārius (GL): οἰνοπώλης: merāria: γευστρίς, -rium (-iolum): ἀκρατοφόρον; merulentus (cf. uīnolentus); submerus; merobibus (Plt.); pour le vocalisme en -o, cf. ahēnobarbus; meribibulus (Tert.); \*exmerare, M. L. 3024. Le vocalisme radical e est celui qu'on attend dans un adjectif : cf. la glose irlandaise é-mer : i-nigle (c'est-àdire « non clair »). Le sens initial de merus serait donc « clair ». Ceci justifie en quelque mesure le rapprochement avec gr. ἀμαρύσσω « j'étincelle, je brille », μαρμαίρω « je brille », μάρμαρα λαμπρά (Hes.) et skr. márīcih « rayon de lumière ». Pour le sens, ce qui serait le plus près, ce serait v. angl. á-merian « purifier ».

merx (mers; nom. merces dans Sall. ap. Char., GLK I 27, 22), mercis f. : marchandise. Dans la langue familière s'emploie, comme negotium, mercimonium, au sens de « affaire, chose », même en parlant de personnes : cf. Plt., Ci. 727, mala mers, era, haec et callida est. Ancien, usuel. M. L. 5536; B. W. mercier.

Dérivés et composés : mercor, -āris (et merco, M. L. 5515) : faire commerce de ; d'où mercator, M. L. 5515 b; -tiō, -tus, -ūs, M. L. 5516; irl. marcat. etc.: germanique : all. Markt ; -tōrius, -tūra, etc. ; mercimonium, -ī n. (archaique); commercor, -āris; commers (Plt., Sti. 519), composé athématique, remplacé (Plt., Sti. 519), compose and undendique inuicem inuic Ulp. reg. 19, 5; 10 sens concret: « comptoir », et memo w marchandise »; 2º relations (d'abord commercials) « marchandise »; 2º relations ( Sall., Iu. 18, 6, mgr échanges, cf. Cic., Verr. 5, 21; Sall., Iu. 18, 6, mgr magnum et ignara lingua commercia prohibebant. fin, quelquefois, à l'époque impériale, « pouvoir régi proque » ou synonyme de negōtium; ēmercor (Tak Amm.); praemercor.

Mercurius, -ī m. (Mirqurios diel.): 1º Mercure, dien du commerce : 2º Mercure, planète : 3º garrot (dans la langue des vétérinaires); influence du gr. ξρμα? Με curi(ī) diēs « jour de Mercure », M. L. 5519; britt. Me cher. Le suffixe de Mercurius est le même que celui de Titurius, Mamurius, Veturius (étrusque?).

Dérivé : mercuriālis, -e : de mercure ; substantiva mercuriālis f. : mercuriale, plante, M. L. 5518; mer curiālēs m. pl. : membres du collège des marchands A côté des formes à vocalisme e, on trouve des formes en -i : Mirqurios à Préneste, Mircurius et commircium dans Varr., Fgm. 70 Goetz-Schoell, sans doute dialect tales. En osque, on a amirikum.« quaestum » (?) amiricatud; cf. Vetter, Hdb., no 3, p. 31 et 25, qui conteste le sens de « immercātō », admis jusqu'ici pour le second. Merx est sans étymologie connue. Il est nos sible que Mercurius soit d'origine étrusque et que son culte n'ait été introduit que tardivement à Roma (495 av. J.-C.); mais ceci ne suffit pas à le détacher de merx, qui peut avoir la même origine et avoir été em prunté, comme maint terme de civilisation.

merces. -edis (acc. mercem à basse époque, cf. here f.: 1º prix payé pour une marchandise; cf. Cic., R Am. 29, 80, una mercede duas res assegui, et spécialement pour un travail, « salaire, gage » et au figuré « récom pense, punition »; 2º loyer, fermage; par suite « revenu rentes ». Ancien. M. L. 5517. Irl. meircit. B. W. merci

Dérivés : mercēdula ; mercēnnārius (mercēnārius adj. et subst. (opposé à grātuītus); mercēdārius (époque impériale); mercedonius adj. et subst. : rela tif à la paye, au salaire, payeur; m. mēnsis : « mois intercalaire » (proprement « qui solde le dû »); mercēdituum : mercennarium, quod mercede se tueatur? P. F. 111, 18; forme obscure, sans autre exemple peut-être création comique d'après aedituus; mercen nālis; mercēdimerus (Lucil., d'après μίσθαρνος).

\*mesgus : serum (Gl.). Mot gaulois, non latin V

mespilum, -I n. (-la f.) : nèfle. Emprunt au gr. μέσπι λον (-λη), latinisé : d'où des formes phonétiques mespulus et dissimilées \*nespilus, nespila, etc. (cf. mappa et ni bulus). V. Graur, Mél. ling., p. 15. M. L. 5540; B. W.s. u. v. h. a. mespila, bret. arm. mesper. V. André, Lex., S. II

messis : v. metō.

-met: particule qui s'ajoute aux pronoms personnels (comme -pte, -te), pour mettre la personne en relief ou l'opposer à d'autres ; souvent accompagné de ipse : ego met ipse, sēmet ipsum. Quelquefois aussi jointe aux adjec tifs possessifs. A survecu dans les langues romanes, unit à ipse; cf. M. L. 5551, metipse, metipsimus, el aussi 5547, -met.

Le -t suppose qu'une voyelle finale s'est amuie. Ce Le - ser amue. Ce pliquer que par la juxtaposition de deux anciennes parpliquer que range et con control de ueux anciennes par-ticules; pour -m-, cf. osq. tii-u m, ombr. ti-om en face ticules; pour an, ombr. tt-om en face de v. lat. tē-d (cette particule était sûrement indo-eurode v. 140. de v. 140. Mais les combinaisons que l'on peut faire ainsi sont arbitraires.

mēta, -ae f. : tout objet de forme conique : 1º borne du cirque (composée de trois colonnes coniques): o meule inférieure d'un moulin à blé; 3º meule de toin, d'où métālis « en forme de meule », M. L. 5549. mêiāle; 40 mēta sūdāns, fontaine de Rome en forme de cone sur lequel l'eau se répandait d'en haut. — Du premier sens dérive le sens abstrait de « fin, extrémité ». ou point critique ». Terme technique attesté depuis ou Point Caton. M. L. 5548; germanique: m. b. all. mtte « Miete ». Dénominatif : mētor, -āris : délimiter par des bornes (agrum, castra, d'où castrametor, -metatio), dont le sens été influencé par metior; avec ses dérivés : metator. tiō, tōrius, -tūra; mētātum « habitāculum, hospitium » tardif); immētātus (Hor.); praemētātus (Mart. Cap.). Diminutif: mētula, M. L. 5554; v. B. W. sous meule II. Augun rapprochement sûr; cf. peut-être skr. mēthih nila, postis », irl. methos « fīnēs », v. isl. meidr « trabs ». lit. mietas «Ipālus ».

metallum, -ī n. : mine et « mineral, metal ». Emprunt au gr. μέταλλον. Depuis Varron. Latinisé, d'où metallarius, -a; metallicus, metallifer (époque impériale). Irl. mitall.

\*metella, metalla: forme douteuse. Le mot ne semble se trouver que dans Végèce, Mil. 4, 6, ut de ligno crates facerent, quas metellas (var. mactalas, etc.) uocauerunt. lavidibusque complerent. Terme de l'argot militaire. neut-être d'abord féminin de metellus « servant », meulla [māchina]; v. le suivant; ou corruption plaisante

metellus, -ī m. : -i dicuntur in lege (re) militari quasi mercennarii, F. 132, 13. Mot ancien, attesté dans Accius; a fourni le nom d'une famille de la gens Caecilia, peut-être d'origine étrusque; cf. W. Schulze, Lat. Eigenn., 188, 293.

mētior, -īris, mēnsus sum (et, à basse époque,  $m\bar{e}$ titus sum), mētīrī: 1º mesurer (sens physique et morall, évaluer, estimer; 2º parcourir. L'n de mēnsus fait difficulté. Il n'est pas purement graphique, si l'on admet l'identité de mēnsus et de mēnsa (v. ce mot). Mēnsus aurait subi l'influence de pēnsus, auquel il était uni dans le couple neque mensum neque pensum, mensa pensaque; cf. ombr. mefa spefa? (Kretschmer, Glotta 8, 79 sqq.). Ou bien l'n est organique, comme celui de mēnsis, auquel le groupe de mētior, mēnsus est sans doute apparenté. La prononciation sans n de permensus signalée par le Servius Dan., ad Aen. 3, 567, ne prouve pas l'existence d'une forme ancienne \*messus, mais seulement l'amuissement de l'n, comme dans mē(n)sis. Ancien, classique, usuel. M. L. 5552.

Dérivés et composés 1º de mēnsus : mēnsiō : mesure (rare, un exemple dans Cic.); mēnsor; mēnsūra (classique, usuel) et son dénominatif : mēnsūrō, -ās (Ital., d'après μετρέω?), mēnsūror (Cael. Aur.), tous deux panromans. M. L. 5502, 5503. Celtique : irl., britt, mesure.

Mēnsūrō a fourni, à son tour, de nombreux dérivés et composés : mēnsūrātor, -tiō, -lis, -bilis, et immēnsūrābilis (= ἀμέτρητος); commēnsūrō, -ātiō, -ābilis (cf. συμμετρέω, etc.); de-, re-mensūrō (tardifs).

immēnsus (= ἄμετρος) : sans mesure, immense; immēnsum : immensité; immēnsitās, -sibilis; commēnsus, -ūs m. : mot de Vitruve destiné à rendre le gr. συμμετρία.

2º de metior : metitor : mesureur, M. L. 5552 a ; admētior : mesurer en plus ; commētior : mesurer complètement, proportionner (Cic., Inu. 1, 26, 39; trad. du gr. συμμετρῶ), M. L. 2084 a; dēmētior (usité surtout au participe n. dēmēnsum « ration des esclaves »); dimētior: mesurer exactement, ou d'un bout à l'autre, d'où dīmētiēns traduisant le gr. διάμετρος: dīmēnsiō; ēmētior: mesurer exactement, parcourir; permētior : mesurer en tous sens, traverser ; remêtior : mesurer de nouveau ou en sens contraire; parcourir en sens inverse.

Beaucoup de ces mots, qui sont techniques, sont faits sur des termes grecs.

Lat. mētior ne peut être que le dérivé d'un thème \*mēti- « mesure, combinaison mentale » qui se retrouve dans v. angl. mæþ « mesure », gr. μῆτις « prudence, ruse » (d'où hom. μητιάομαι, μητίετα), skr. mātih « mesure, connaissance exacte ». Il y a d'autres formations nominales, telles que hitt. mehur « temps, heure », got. mel « moment de temps », v. sl. měra « mesure », skr. matram « mesure » (cf. gr. μέτρον avec ĕ) et v. russe měnů « mesure », skr. pramānam, v. perse framānā « commandement ». Il n'y a de formes verbales connues qu'en indo-iranien : véd. máti et mimāti a il mesure », persan -māyad « mesurer ». Degré zéro dans skr. mita-, av. mita- « mesurer »; cf. lit. matuju « je mesure ». V. mēnsis, et sans doute modus (il s'agirait d'une racine \*mě-, diversement élargie), peut-être mēnsa.

metō, -is, messuī (rare, Caton), messum, metere : couper les récoltes, moissonner. Ancien, usuel. M. L. 5550.

Dérivés et composés : messis, -is; messio f. (dans Varr., R. R. 1, 50, 1, et la Vulgate, et qui est demeuré dans les langues romanes, à côté de messis, M. L. 5542 et 5543 et B. W. s. u.); Messia « déesse de la moisson » (Suét., Tert.); messor; messorius (messuārius, cf. le gén. pl. messuum): m. falx, cf. M. L. 5544 et 5545); messīuus, -a, -um; messūra (St Jer.); messō, -ās, attesté dans les gloses : messo, θερίζω, CGL II 327, 50, et conservé dans les langues romanes, M. L. 5541; dē, -ē-, prae-metō; praemetium : quod praelibationis causa ante praemetitur, P. F. 267, 1.

Une racine \*met- « couper une récolte, moissonner » ne se retrouve qu'en celtique : m. bret. midiff a moissonner », etc.; v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., I, p. 162 sqq. Hors de l'italo-celtique, plutôt qu'une correspondance simplement formelle avec lit metù, v. sl. meto « je jette », le sens appelle un rapprochement avec gr. ἄμη « faucille », ἀμάω « je fauche » et avec v. h. a. māen, v. angl. māwan « moissonner ». Dans lat. metō et dans le celtique correspondant, il y a un suffixe de présent, donnant l'aspect « déterminé »; le persectum, rare,

est évidemment secondaire; il n'y avait à l'origine qu'un présent sur lequel a été fait le reste des formes. mêtor : v. mêta.

metrum, -I n.: mètre, mesure d'un vers. Emprunt technique au gr. μέτρον; passé sous des formes savantes en celtique: irl. metur, britt. mydr, et en roman. Quelques formes dialectales au sens de « mesure » en italien. M. L. 5553.

mettica (uītis, ūua) f.: sorte de vigne inconnue (Col., Plin.).

metus, -ūs m. (f. dans Naevius et Ennius): crainte; dans la langue du droit « contrainte morale imposée à quelqu'un pour lui faire accomplir un certain acte, par la menace d'un mal imminent ». Ancien, usuel. Conservé en piémontais, provençal, espagnol, portugais; cf. M. L. 5555.

Dérivés et composés: metuō, -is (non représenté dans les langues romanes) et immetuēns (Gloss. = ἄφοδος); metūculōsus (metī-) (pour la longue, v. Plt., Am. 293, Mo. 1181, et cf. somnīculōsus), formé d'après perīculōsus: 1º craintif, timide; 2º effrayant (archaïque et postclassique); per-, prae-metuō.

Aucun rapprochement net. L'étymologie de Varr., L. L. 6, 48, metuere a quodam motu animi, cum id quod malum casurum putat refugit mens, n'a que la valeur d'une étymologie populaire. Les mots signifiant « craindre » différent souvent d'une langue à l'autre; v. timeō. Sur la fréquence d'emploi de metus, metuō et de timor, timeō, v. Thes. s. u. V. Ernout, Philologica II, p. 7 sqq.

meus : v. mē.

\*mezurāna (μεζουράνα, Ps.-Diosc.): marjolaine. Mot oriental, déformé en maiōrāna par influence de maior; v. M. L. s. u. amaracus et B. W. s. u. marjolaine.

mīca, -ae f.: parcelle, miette, grain. Depuis Caton. M. L. 5559, B. W. mie; germ. \*mikka, b. all. mikke, etc.

Dérivés: mīcula, M. L. 5564; mīcārius: économe, qui ramasse les miettes (Pétr. 73, 6); mīcidus: mince, grêle (un exemple tardif); mīcātus, -ta; mīcīna, M. L. 5561: \*dēmīcāre, M. L. 2551.

Cf. gr. (σ)μικρός? Appartiendrait alors au groupe de minor; v. ce mot.

micciō, -īs, -īre: crier (en parlant du bouc)? (Suét., Anthol.). Onomatopée. Cf. gr. μημάομαι « bêler », etc.

micō, -ās, -uī, -āre: semble s'être dit d'abord d'un objet qui se ferme ou se contracte, puis s'ouvre ou se dilate, doigts, yeux, cœur, oreilles, étoile qui scintille; de la les divers sens du verbe: tressauter, palpiter, battre (dē corde), s'ouvrir et se fermer (cf. digitis micāre i jouer à la mourre »); clignoter; scintiller, d'où « briller » (poétique et dérivé): uenae et arteriae micare non desinunt, Cic., N. D. 2, 9, 24; semianimesque micant oculi, Enn. ap. Serv., Ae. 10, 396; corque timore micat, Ov., F. 3, 36; stella micans radiis, Cic., Diu. poet. 2, 42. 110. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés (très rares) : micātiō; micātus, -ūs m.

Composés: dīmicō, -ās, -āuī (cf. Prisc., GLK II 472, 22; dīmicuī, Ov., Am. 2, 7, 2; 2, 13, 28): s'ouvrir et se refermer, s'agiter en sens divers; cf. Mul. Chir. 279, auriculis dimicat (en face de Vég., Mulom. 2, 10, mica-

bit auriculis); dans la langue des gladiateurs : taire de passes, s'escrimer, armīs dimicāre; puis « livrer batalli combattre »; dimicātiō. Une influence de διαμάνω est improbable et indémontrable.

est improdable et internation accommendation de finico (époque impériale) : jaillir, s'élancer hors de briller hors de (souvent synonyme de émineo); internico (poétique, époque impériale) : briller parmi promico (rares) ; \*submiculare, M. L. 8381 b.

prō-mico (rares); \*\*summata...\*
Cf. gall. myg « briller » et v. ɛorab. mikać « clignes)
Pour les autres rapprochements celtiques, v. J. Lob
Rev. celt. 46. 152 sqc.

mieturiō, -īs = οὐρητιάω. V. mingō. Formation de siderative.

mīgalē : musaraigne. Emprunt tardif (Mul. Chir.) au gr. μῦγαλῆ.

Dérivé : mīgalīnus : couleur de musaraigne

migrō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: changer de résidence s'en aller, sortir; émigrer, se changer. Sens concreta abstrait; transitif ou absolu, correspond à μεταβαίνα μετοικῶ comme à ὑπερβαίνω; cf. Gell. 2, 29, 16, casill nidum migrauit. Quelquefois « transgresser » [par opposition à seruāre, cōnseruāre; cf. Cic., Fin. 3, 20, 67 Off. 1, 80, 31). Ancien, usuel, classique. N'est demeur qu'en provençal; cf. M. L. 5565.

Dérivés et composés: migrātiō (Cic.), -tor (Gloss admigrō (Plt.); com-, dē-, ē- (M. L. 2861), im-, prae re-, trāns-migrō et leurs dérivés.

On interprète ce verbe comme dérivé d'un adjecti \*migro-, où la racine, de la forme mig-, serait un éla gissement de la racine \*mei- « changer »; v. meō, mu nis et mūtō. Le grec a aussi une forme à élargissement dans ἀμείδω « j'échange ».

mīles (mīless, Plt., Au. 528, de \*mīlet-s), -itis mal féminin n'apparaît que dans Ovide et semble artific ciel) : soldat, terme générique; souvent employé au singulier avec le sens collectif « le soldat » i. e. cla mée ». Particulièrement « fantassin » opposé à eques g. Caes., BG 5, 10, 1. Usité de tout temps. Non roman (sauf roumain?, M. L. 5568); mais v. h. a. milizză; cel tique : irl. mil, britt. milwr. Les anciens le rattachaient par étymologie populaire à mille; cf. Varr., L. L. 5.39 milites quod trium milium primo legio fiebat, ac singulat tribus, Titiensium, Ramnium, Lucerum, milia milium mittebant, et Lyd., Mens. 4, 72 (124, 12), χιλίους γ ύπασπιστάς ὁ Ῥωμύλος μόνους ἔταξε καὶ μίλιτας αύτος άπὸ τοῦ ἀριθμοῦ ἐκάλεσεν οἰονεί γιλίους, τὸ πρὶν σατίλλε τας προσαγορευομένους. De là des graphies comme us LES dans les inscriptions, d'après MEILIA.

Dérivés: mīlitia: service militaire, d'où « car pagne », domī mīlitiaeque; mīlitāris (mīlitāris Pl. Ps. 1048): de soldat, militaire; à l'époque impérial mīlitāris m. « soldat »; mīlitō, -ās: être soldat, fait campagne; cf. got. militōn; commīlitō, -ās [rare] συνστρατεύομαι; commīlitō, -ōnis m. (très fréquent formation en -ō/-ōnis de type populaire); commī tium n.: communauté de services militaires, camār derie, communauté de goûts, etc.

La finale rappelle celle de eques, pedes, satelles, conte Pas de correspondant sûr; gr. δμίλος « caterua, turbi est loin pour le sens. Peut-être d'origine étrusque, communicatelles.

milimindrum, -I n. : nom vulgaire de la jusquiame dus Isid. 17, 9, 41. Inexpliqué; v. Sofer, p. 147 sqq., André, Lex., s. u. M. L. 5571.

Nom de céréale qui semble indo-européen. On a trois formes différentes qui paraissent dérivées d'un ancien formes différentes qui paraissent dérivées d'un ancien nom radical, avec des vocalismes variés : e dans gr. μελίσι, o dans lit. malnos « sorte de millet », zéro dans lat. milium, de moliyo-, avec même vocalisme que dans ellium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis. Sur les noms du « millet », v. symbolium, et similis », v.

mille n. (anc. abl. milli); pl. millia (graphie du monument d'Ancyre), milia (-lium, -libus) : un millier. mille (spécialement « un mille », mesure de longueur. interviation de mille passuum) ; s'emploie aussi, comme escenti, pour désigner un grand nombre, indéterminé. Ancien substantif neutre, dont l'abletif milli est encore wild chez les archaïques; cf. Gell. 1, 16; Macr. 1, 5 On disait mille annorum, passuum, comme on a continié de dire duo mīl(l)ia passuum. Peu à peu mīlle a Mé considéré comme indéclinable, sans doute d'après dicem, centum, dont il est le multiple dans la numération décimale, et le substantif qui l'accompagne lui a été apposé : mīlle hominēs. Ainsi s'est établie la différence antre le singulier mille et le pluriel mil(l)ia. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5573; germanique : v. h. a milla, etc. (de mīlia); celtique : irl. mile, britt. mil: gr. mod. μίλιον.

Dérivés et composés : mīllēsimus : millième ; mīllinī : mille par mille ; mīllenārius ; mīll(i)iē(n)s : mille fois ; mīll(i)iārius : qui contient mille ; d'où mīll(i)iārium n. : pierre milliaire ; mille (mesure de longueur) ; mille (nombre), M. L. 5577; m. h. a. mīler ; mīllarēnsis (tardif, v. Thes.).

milipeda, millepeda, -ae f.: mille-pattes; mīlleformis; mīllemorbia, mīllimodus (tardifs). Cf. aussi M. L. 5575, 5576, mīlle grana, mīlle solidōrum, etc.

Les graphies avec ei, meille, meilia sont sans valeur, car elles datent d'une époque où ei et i étaient confondus. Sur le double l de mille, cf. argilla, stella.

Il n'y avait pas de nom indo-européen fixé pour cuille 1. Les diverses explications proposées pour expliquer mille sont plus ingénieuses que convaincantes; d., entre autres, Sommer, Hdb. d. lat. Laut- u. Formenl., p. 471.

milletolium, -I (mīl(l)ifolium; -folia f.) n.: plante que Pline, 24, 152, assimile au μυριόφυλλον des Grecs (Diosor, Gal.), sans doute le « millefeuille aquatique », difetent du millefeuille terrestre (achillea). Calque sémandue du mot grec. La forme μηλόφυλλον, plus tardive (Pi.Diosc.), ne semble pas pouvoir être invoquée, omme l'a fait Keller, pour expliquer le mot latin; ce serait plutôt elle qui proviendrait du latin. Passé en

roman, M. L. 5574, et en celtique : britt. minfel. V. André, Lex., s. u.

millus : v. mellum.

mīluus (-uos, trisyllabe; dissyllabe a l'époque impériale), -I m.: 1º milan, oiseau de proie; 2º poisson volant (milan de mer?), dit aussi mīluāgō. Depuis Plaute. M. L. 5578. Pétrone, 75, 6, a un féminin mīlua « femelle de milan », employé comme terme d'injure.

Dérivé: mīluīnus; mīluīna f.: genus tibiae acutissimi soni, P. F. 110, 3. — V. nibulus.

On n'a pu faire que des hypothèses inconsistantes sur l'étymologie.

mīmus, -ī m.: mime. Emprunt au gr. μῖμοςἷ(CIL I² 1861 et Lucil.). M. L. 5580.

Dérivés :  $m\bar{\imath}ma$ ;  $m\bar{\imath}mula$ , -lus;  $m\bar{\imath}micus$ ;  $m\bar{\imath}m\bar{a}$ -rius, etc.

mina, -ae f. : mine, monnaie grecque. Emprunt oral et ancien au gr.  $\mu\nu\bar{\alpha}$ , qui lui-même provient du sémitique. Celtique : irl. mann. Cf. nummus.

minae, -ārum f. pl.: saillie, avance d'un mur, d'un rocher, surplomb. Minae eminentioe murorum quas pinnas dicunt, Serv., Ae. 4, 88: pendent opera interrupta minaeque | murorum ingentes; cf. 1, 163, hinc uastae rupes geminique minantur | in caelum scopuli. M. L. 5583. Du sens de « choses suspendues sur », on est passé au sens de « menaces »; cf. instāre, impendēre.

Dérivés et composés : mineō, ēs, cui? non attesté, mais cf. ēminuī) : faire saillie, pencher. Attesté seulement dans Lucr. 6, 563, tum supera terram quae sunt extructa domorum | ad caelum magis quanto sunt edita quaeque | inclinata minent in eandem prodita partem; peut-être refait sur les composés usuels : ēmineō, synonyme de excellō : se détacher en saillie, s'élever hors de (souvent au sens moral), d'où ēminentissimus uir; à basse époque, ēminentia « éminence »; ēminulus, -a, -um (Lucil.); immineō, synonyme de īnstō, impendeō « être situé ou suspendu au-dessus; dominer, menacer, être imminent »; praemineō, d'époque impériale, cf. praestō, praecellō; prōmineō; trānsmineō (Plt., Mi. 30) et prae-, super-ēmineō.

minor, -āris, spécialisé dans le sens moral de « menacer »; m. mortem alicui (proprement « suspendre la mort sur quelqu'un »). Cf. peut-être aussi adminiculum.

Dans la langue rustique et populaire, et à basse époque, apparaît une forme active  $min\bar{o}$ ,  $-\bar{a}re$  (le déponent ayant été éliminé), avec le sens de « mener les animaux », le conducteur les menaçant de ses cris, de son fouet, etc.; cf. P. F. 23, 18, agasones equos agentes i. e. minantes; Apul., M. 3, 28, asinum et equos... minantes baculis exigunt; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5585 et n. h. a. menen. Composés: ēminō (Vulg.): chasser hors de; prōminō (Apul.).

A minor se rattache l'adjectif mināx, -ācis, d'où dérive le substantif populaire minācia(e), qui s'est substitué à minae (conservé seulement dans le logoudorien, M. L. 5582 a); cf. Plt., Tru. 948 (en jeu de mots avec minae « mines », monnaie grecque), meliust te minis certare mecum quam minaciis; cf. M. L. 5584. B. W. mener, menace, menacer.

Autres dérivés: minātiō (rare); minitōr, -āris (minitō) et ses dérivés; ad-minor, -minitor (Ital. = προσαπειλῶ); comminor « se mettre à faire des menaces »; interminor (-minō), contamination de minor et de interdīcō, dans la langue des comiques; praeminor (Apul.).

Aucune étymologie n'apparaît pour une forme minae, qui supposerait une racine \*mei-. Mais on a peine à séparer ē-mineō de mōns; l'ĕmat, minent de Lucrèce ne suffit pas à garantir un ancien mineō: la forme peut être tirée de ēmineō, prōmineō, etc., qui sont courants. Il y aurait alors une étymologie. Car il y a une racine \*men- « être saillant » représentée en latin même par mōns (v. ce mot) et par monīle, peut-être aussi par mentum (et mentula?); mais minae ne pourrait être apparenté que si c'était un dérivé d'une forme radicale \*monqui aurait abouti à \*min- dans les conditions où l'on a cinis, sine; les conditions sont autres que dans maneō, canem; cf. ce qui est dit de mōns. Mais pareille hypothèse est arbitraire.

Minerua (arch. et dial. Menerua = étr. Menerua, Menua), -ae f.: dicta quod bene moneat. Hanc enim pagani pro s pientia ponebant, P. F. 109, 27; cf. Fest. 222, 23, promeneruat item (i. e. in carmine Saliari) pro monet. Rattaché ordinairement à la racine \*men-, cf. mēns. Mais le mot semble d'origine étrusque.

Dérivés: mineruium, nom d'une plante, leontopodium; -uālis adj., -ual n.: cadeau ou salaire fait au professeur; -uālicium.

mingō, -is, mixī, mictum (et minxī, minctum), -ere: pisser. Populaire ou technique. M. L. 5563, mīctum. V. B. W. pisser.

Derivės et composės: mictiō, mictus, mictiō, micturiō, mictorius, mictilis, mictualis; commingō, M. L. 2085; commictilis; circum-, dē-, per-mingō. Le gloses ont un itératif mīnsāre: saepius mingere, GGL IV 258, 25; V 207, 27 (cf. pišāre, M. L. 6544).

Lat. mingō est formé comme v. lit. minžu « j'urine » (la formation thématique à nasale infixée a été productive en latin et en lituanien) et meiiō doit reposer sur \*meig'hyō, sans correspondant sûr hors du latin. Il n'y a pas lieu de mettre en doute, malgré l'apparition tardive de mingo, l'antiquité de la forme, comme le fait J. B. Hofmann. Plusieurs langues offrent des formations nouvelles : lit. mežù et lett. mteznu résultent d'altérations secondaires : serbo-croate mizam également : de même aussi gr. δμιγέω, à côté de ἀμίξαι οὐρῆσαι (Hes.). Il v a un présent thématique dans skr. méhati, av. maēzaiti « il urine », ainsi que dans v. isl. miga « uriner » : on ne peut dire si arm. mizem « i'urine » n'est pas dérivé de mez « urine »; cf. skr. mehah « urine ». Cf. aussi tokh. B miço « urine ». Le sens de gr. μοιγός « adultère » est isolé (cf. pourtant l'emploi de mingere. meiere au sens de futtuere chez Hor., Sat. 2, 7, 52; Mart. 11, 46, 2). — Il n'y a pas lieu d'examiner ici si got, maihstus « fumier », etc., est apparenté.

minimus : v. minor.

miniscor : v. mēns et meminī.

minister : v. minor.

minium, -In.: minium, vermillon, cinabre. Origi-

naire d'Espagne d'après Properce, qui le qualifie d'Hiberum, 2, 3, 11. Cf. le nom du fleuve Minho, ancien Minius : M. fluuius Galliciae nomen a colore pigment sumpsit, Isid. 13, 21, 32 (et 19, 17, 7). M. L. 5591

mpsu, 1810. 10, 21, 22, 18

Dérivés : miniō, -ās; -ātus, -āceus, -nus, -rius; m.
neus (Apul.); miniastrum, -niolum (Not. Tir.) Em
prunt germanique : v. h. a. minig « Mennig ».

minor et mino : v. minae.

minor, -ōris m. f., minus n.: moindre, plus petit. Le neutre minus s'emploie adverbialement : « moins (opposé à plūs, avec lequel il rime, plutôt qu'à magis plūs minus, etc.; les expressions magis minusue, magis aut minus, magis ac minus forment, au contraire, un couple alliterant par l'initiale). Minor, minus servent de comparatifs à paruus, parum. — Minor s'oppose à māior (maiior) et, comme celui-ci, s'emploie avec le sens temporel: minor (nātū) « le plus jeune », d'où minores « les descendants » (opposé à māiōrēs). — Minus « moins» s'emploie souvent avec des négations : non minus (quam) nihil, nihilō minus, et aussi comme forme atténuée de la négation (surtout dans la langue parlée), d'où si mi nus (= sī non), quominus (= partiellement quin), cr Wackernagel, Vorles., II, 255; toutefois, le type de fr. « mécontent » peut s'expliquer par un préfixe per manique. Usités de tout temps; romans, M. L. 5599 5594; B. W. s. u. — Pas de substantif dérivé. Dénomi natif : minoro, -ās (langue ecclésiastique, Dig.), d'où minoratio (Vulg.), -tus (App. Prob.) et deminoro (Tert.) dēminorātio (Vulg.). Minoro est une forme artificielle et récente : cf. gr. ἐλασσονόω (Sept.), à côté de ἐλασσόω le verbe qui va avec minor en latin, c'est minuō, v. plus

Dérivé: Minōrica (à côté de Maiōrica), Isid. 16, 4, 44; Sofer, p. 90.

minusculus, -a, -um: diminutif de minus; cf. maiusculus, plūsculum: un peu plus petit. Appartient surtout à la langue parlée, comme les formations affectives; dérivé: minusculārius (tardif). — Miscellus? Cf. miscei

minimus, -a, -um (minumus moins correct; minimissimus, Arn., comme postrēmissimus, etc.) superl.: claplus petit » (dans tous les sens de paruus, minor); minimum « très peu, le moins de », « au moins »; minimē: même sens et, dans la langue parlée, par opposition avec maximē « pas du tout », cf. gr. ημιστα. Ancien, usuel. M. L. 5587; dénominatif: minimō, -ās (Orib.), demeuré en espagnol et provençal, M. L. 5586. Pas de substatif dérivé.

L'abrégé de Festus, p. 109, 25, porte la glose: minerrimus pro minimo dixerunt. Il est difficile d'expliquer
cette forme, isolée de son contexte, dont nous ne savons
ni l'époque ni l'origine. On a supposé (Thurneysen,
KZ 30, 485) qu'elle avait été créée sur minus d'après
le rapport uetus, ueterrimus. Toutefois, ueterrimus n'a
pas été formé sur uetus, mais sur ueter qu'on lit dans
Ennius. Il est possible que minerrimus soit une formation baroque, créée plaisamment par quelque auteur de
comédies ou de mimes, pour aller, par exemple, avec
miserrimus, d'eterrimus, dans un groupe comme miserrimus atque minerrimus.

minuō, -is, -uī, -ūtum, -ere : diminuer (transitif et absolu), amoindrir. Usité de tout temps. Les formes

romanes supposent minuāre, M. L. 5593 (cf. minuātiō, gusth.); \*adminuāre, M. L. 176.

Busuni, Dérivés et composés: minūtus: petit, menu; substitut populaire de paruus (v. ce mot); panroman, M. L. 5600, et irl. munud; minūtum: petite partie d'une chose, en particulier petite pièce de monnaie; minūta: minute; minūtulus, conservé dans quelques parlers italiens, M. L. 5599; minūtim (rare); minūtātim (d'où minūtātus, Apul.); minūtē (classique); minūtioquium (langue ecclésiastique = µuxpoλογία); minūtio (latin impérial; la langue classique emploie diminūtio); minūtituus (rare et tardif, tiré de dēminūtious), opposé à auctīuus; minūtia (latin impérial), usité surtout au pluriel minūtiae: petites choses, petits dētails, minuties; minūtō, -ās (Ital.); \*minūtiāre, ml. L. 5597, 5598; B. W. menu, menuiser; minuīscō; minutās (tardifs).

minūtālis (Tert., latin ecclésiastique): exigu, petit, chétif; minūtal n.:—est species pulmenti uel fragmen panis uel ligo, uel species indumenti, uel illud quod ponitur in latrinis ad purgandum anum, CGL V 621, 6. Pour le dernier sens, cf. Pétr., Sat. 47. M. L. 5596, minūtālia.

comminuō, -is: briser, mettre en pièces; cf. P. F. 105, 4, lacerare, dividere, comminuere est. Composé d'aspect déterminé.

dēminuō (dīminuō ne semble être qu'une corruption de dēminuō): amoindrir (en enlevant), diminuer; dēminūtiō; dēminūtīuus, -a, -um (gramm.); imminuō (ancien, usuel, classique); imminūtiō; imminūtus (avec in- privatif, Dig.).

minister, -trī m.; ministra, -ae f. : serviteur, servante (formé d'après magister, avec lequel il fait couple), side servant, ministre d'un culte =  $0\pi\eta\rho\dot{\epsilon}\tau\eta\varsigma$ , - $\tau\iota\varsigma$ . Ancien, usuel.

Dérivés et composés: ministerium: fonction d'un minister, aide, ministère (B. W. métier); service (de table), M. L. 5589, d'où britt. menestr, menestyr « échanson », irl. menstir « ministerium »;

ministrō, -ās: servir et « fournir, procurer ». Dans la langue nautique, « manœuvrer », M. L. 5590. Dérivés: ministrātor, -tiō, -tōrius, etc.; ministrīx (Gl. Philox.). Le sens de « servir, serviteur » s'est développé sous l'Empire; de là de nombreux dérivés dans ce sens; ministriātis (Itala), M. L. 5588, -ānus, -ārius: ὑπηρενικός (Gl.).

administrō, -ās: aider, servir. Puis se dit de toute besogne que l'on accomplit, d'abord sous les ordres de quelqu'un. Dans la langue du droit public a pris le sens de « administrer, gouverner ». Le sens est tellement loin de minister que Tacite, A. 13, 6, 2, écrit: proelia... et cetera belli per magistros administrari possent. — Administrō a fourni à son tour de nombreux dérivés, dont administer, sur lequel ont été bâtis tardivement com-, prae-minister et comministrō (Tert., Hil., Macr.).

praeministrō, -ter, -tra (Gell., Apul.). subministrō : fournir (cf. suppeditō) et ses dérivés.

Le présent  $minu\bar{o}$  est à rapprocher du thème du présent \*minu- qu'offre, avec un suffixe de dérivation, le g.  $\mu\nu\omega\theta\omega$  « je diminue », à côté de quoi l'on a l'adverbe

hom. μίνυνθα « un moment » et des composés à premier terme verbal tels que μινύωρος « qui vit peu de temps ». On cite, de plus, britt. min « minor, minus », corn. minow « amoindrir ». On écartera l'ἄπαξ védique minoti, dont Wackernagella fait la critique. La racine \*mei- est claire dans skr. miyate « il s'amoindrit, il dépérit » et dans le comparatif gr. μετών « moindre, plus petit »; cf. peut-être mica.

D'autre part, il existait une racine \*men- indiquant la notion de « petitesse », qui est représentée par arm. man « petit » (thème en -u-), manuk « enfant », hom. μανός (avec première syllabe longue) et att. μᾶνός (l'opposition des quantités supposant \*μανΓος « seul » (hom. μοῦνος, att. μόνος), m. irl. menb « petit », lit. menkas « médiocre », tokh. B. menki « moindre », skr. manāk « un peu », hitt. man-in-ka- « court, proche ». Le comparatif v. sl. mīniţī « moindre » y appartient, ainci que got. minniza « plus petit », mins « moins ».

En italique il y a eu contamination. L'osque a, d'une part, le verbe men v u m « minuere », de l'autre min(s) « minus », minstreis « minoris ». Lat. minor, minus, avec les dérivés, provient d'une contamination de \*menu-, etc., et de minuō. Le masculin minor a été fait sur minus d'après maiior, maiius; il ne peut s'expliquer directement. Mais, dans minus, il y a un ancien -u-, comme on le voit par l'action que le mot a exercée sur le groupe de plūs (v. ce mot). Et en, esset, à date ancienne, ce n'est pas à un neutre maiius que s'opposait l'adverbe minus; c'est à magis. — Minister (cf. osq. minstreis), qui s'oppose à magister, peut reposer sur un ancien \*monistro-; une forme de ce genre a pu faciliter la contamination du groupe de minuō et de celui de l'ancien \*men-

Minimus est formé avec le suffixe simple 'mo- de superlatif; minimus est la seule forme correcte; minimus a subi l'influence de minus et de maxumus.

En somme, histoire complexe et, par là même, hypothétique pour une part. Mais on ne peut rendre compte des formes attestées qu'en tenant compte de deux racines indo-européennes distinctes indiquant la petitesse: \*mei-let \*menu-.

mīnsō: v. mingō.

mintriō, -īs, -īre: ravir (cri du rat; Carm. Philom., mintrit, var. mintrat). Cf. drindriō.

minurrio, (minū-?), -īs, -īre: gazouiller. Rattaché par l'étymologie populaire à minor, minus; cf. P. F. 109, 12, minurritiones appellantur auium minorum cantus. Rare et tardif.

Cf. gr. μινυρός, Γμινόρομαι, μινυρίζω; a même chance d'être une adaptation populaire des verbes grecs, d'après le type ligurriö, etc.

minus, -a, -um: au ventre glabre. Terme rustique, qui s'emploie des brebis; cf. Varr., R. R. 2, 2, 6, illasce oues, qua de re agitur, sanas recte esse... extra lusca(m), sudam, minam, i. e. uentre glabro. Un autre sens est donné par l'abrègé de Festus, P. F. 109, 10, minam Aelius uocitatam ait mammam alteram lacte deficientem, quasi minorem factam. Il est évidemment influencé par un rapprochement avec minor dù à l'étymologie populaire.

Peut se rattacher à la racine de minuō; v. minus,

etc. Le gallois a moel « chauve, sans poils », que M. J. Loth rattache à un autre groupe, Rev. celt., 44, 298.

mīrio. -onis m.: monstre: mot rare, cité par Varron. I. I. 7. 64, qui donne un exemple d'Accius : miraculae a miris, i. e. monstris, a quo Accius ait : « personas distortis oribus, deformis, miriones », et qu'on retrouve dans les glossaires, e. g. Plac. V 33, 25, mirionem, turpem ueluti miriorem propter foeditatem. Repris par Tertullien au sens de « admirateur ». Dérivé de mīrus avec suffixe en -ō, -ōnis caractéristique des formations populaires; cf. nāsō, capitō, etc.

mīrus, -a, -um : étonnant, étrange, merveilleux. Comparatif mirior dans Titinius, 16, 1 R3, cité par P. F. 110, 6, et mirius (Varr.); pas de superlatif; Plaute et Cicéron disent permīrus. Employé souvent dans des locutions adverbiales: mīrīs modīs (d'où l'adjectif mīrimodus, à l'ablatif mīrimodīs comme multimodīs), mīrum in modum: dans des phrases nominales: mīrum nī (cf. nīmīrum), mīrum quantum, mīrum quin, quid mīrum, quid hoc mīrius (Varr. ap. Non. 135, 26); cf. l'emploi grec de θαυμαστόν όσον, θ. ώς, θ. ήλίχον, οὐδὲν θαυμαστόν el: quelquefois avec la copule : mīra sunt. L'emploi comme épithète est rare et réservé à mīrābilis, qui dans le latin impérial a remplacé mīrus, comme mīrābiliter a remplacé mīrē. Plaute, Am. 1105, dit nimia mira memoras, mais la Vulgate, Jos. 3, 5, écrit cras faciet Dominus inter mirabilia. Ancien, classique.

Dérivés et composés : mīror, -āris (et mīrō, cf. Varr. ap. Non. 474, 26, passé dans les langues romanes, en roumain avec le sens de « s'étonner », dans les autres langues avec celui de « regarder, mirer », M. L. 5603 : britt. miret) : s'étonner, regarder avec étonnement ou admiration: mīrābundus (T.-L. et les archaïsants); mīrātiō, -tor, -trīx (rares, poétiques et tardifs): mīrāculum: chose étonnante et, dans la langue religieuse, « prodige, miracle »; a tendu à prendre un sens laudatif; cf. P. F. 110, 4, miracula, quae nunc digna admiratione dicimus, antiqui in rebus turpibus utebantur, M. L. 5602; mīrācula, -ae f. (Plt., Ci. 407; cf. Varr., L. L. 7, 64); mīrābilis, d'où le pluriel mīrābilia, usité dans la langue de l'Église et conservé dans les langues romanes, M. L. 5601 (\*merabilia), B. W. merveille, irl. mirbail; mīrābilitās (Lact.); mīrābiliārius (Aug.); permīrābilis (Aug.); permīrandus; θωυμασιώτατος; admīror: même sens que mīror, mais plus souvent avec idée laudative, et ses dérivés, usuels et classiques:

demiror : renforcement familier de miror (cf. depereo); dismiror (Gl.).

 $\bar{e}m\bar{i}ror$  (Hor., C. 1, 5, 8 =  $\alpha\pi\sigma\theta\alpha\nu\mu\alpha\zeta\omega$ );

mīrificus: renforcement de mīrus, auguel il fournit son superlatif. Ancien classique; mīrificē; mirificō (Ital.); mīridicus (Gl.).

On rapproche la racine de skr. smáyate « il sourit ». v. sl. smějo se, smijati se « rire », lette smeju, smièt « rire », gr. μειδάω « je souris », angl. smile. Le sens de lat. mīrus peut s'expliquer par là, mais médiocrement : « sourire » n'est ni « admirer » ni « s'étonner ». Pour la forme, on ne sait si r de mīrus repose sur r ou sur s. Dans le premier cas, on rapprocherait skr. smérah « souriant » et peut-être un mot vieil anglais smaēre « lèvre », dans le

second v. sl. směxů « rire », où x peut reposer sur s. Ri mologie incertaine, à peine plausible,

misceo, -ēs, -uī, mixtum (mistum), -ēre: mēler, misceo, -es, -ui, mixtum (mexico), on meler langer. Ancien, usuel. Doublet tardif (ive siècle), rom miscere: cf. M. L. 5604; v. h. a. miscen.

Dérivés en -misc et en mixt- : 1º -miscuus, -mis Dérivés en -misc et en mediangé ; miscus « mélangé ; miscus » en el angé ; promiscus « mélangé ; promiscus » Proposition de la companya de la -a, -um, attestes dans promiscue, P. F. 250, 26, 26, and miscam: dicebant pro promiscue, P. F. 250, 26, and a miscam: accusatif féminin employé adverbialement; et p As. 366, operam promiscam dare, et Ru. 1182. miscē. Il est à noter qu'un certain nombre de ces ad jectifs en -uus ne figurent que dans les composer cf. assiduus, contiguus, etc. On trouve aussi misci (Cassiod.) et dans les gloses un verbe miscuō, av un adjectif miscuātus.

miscellus (miscillus), -a, -um (archaïque et poste sique, M. L. 5603 a, miscellum); miscelliō, -ōnis; appellantur qui non certae sunt sententiae, sed uarion mixtorumque iudiciorum sunt, P. F. 110, 8

miscellāneus (latin impérial) : employé surtout nominatif pluriel miscellanea « pot pourri » (peut. mot de l'argot des gladiateurs, cf. Juv. 11, 20), 10 comme collectaneus.

Miscellus est sans doute le diminutif de \*miscellus qui est attesté indirectement par le verbe \*miscula auguel remontent certaines formes romanes. 5606. B. W. mêler, et germaniques (v. h. a. miscelle côté d'autres qui supposent miscitare, M. L. 580 cf. miscitatus (Grom.). Sur un miscellus qui sen issu de \*minuscellus, v. M. Leumann, Glotta 11

A misceo se rattache sans doute l'adjectif mis (coniectural : le manuscrit a mixcix) de Pétrone 45 de sens obscur : « mêle-tout, brouillon, gâcheur n formation serait comparable à celle de fēlix, perni

2º mixtus, -ūs m. : mélange et, dans la languem tique, « mélange de semences », cf. Col. 6, 37, 7, 8 technique qu'on retrouve dans les dérivés romans mixtum, mixtio, mixtilia « méteil », cf. mixtura L. 5619-5622; B. W. méteil.

mixtio, -onis f. (latin impérial) : mélange; mix -ās (Mul. Chir.); mixtim.

mixtarius (?), cf. Non. 546, 20, mixtarium, quo mi cemus = κράτηρ.

mixticius (latin ecclésiastique), traduisant gr. of иктос; cf. fr. métis, M. L. 5618, B. W. s. u.

mixtura, M. L. 5622; irl. maistreadh; et mixtu -ās (Pall., Pelag.). Cf. aussi M. L. 5617, \*mixtical Composés : ad-, -com-, im-, inter-, per-, prō-mises immixtus « non mélangé » (Aus., = ἄμικτος); imp mixtus (rare, non classique); remisceo, M. L. 7196

Racine \*meik'- avec doublet \*meig'- : skr. migrid lit. mišras « mêlé »; fournissait sans doute un prese radical athématique, remplacé en lituanien par mie « mêler »; cf. lit. maišaũ, maišýti. Le grec a le presi secondaire μείγνῦμι à côté de l'aoriste ἐμίγην. Le prés en \*-ske- est bienre présenté : gr. μίσγω (sur celt. mess irl. medg, etc.; v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I d'une part, et, de l'autre, v. h. a. miscan, irl. mescain mêle », passé au type en -ā- comme lat. misceō est p au type en -ē-, commescatar « commiscentur ».

repose sur la forme désidérative à -s- qu'offrent mirius repose a caillebotte », meksáyati a il remue, il skr. á-miksá a caillebotte », meksáyati a il remue, il

miser, -a, -um : 1º malheureux, miserable ; 2º qui miser, -4, misera orbitas, Cic., Fin. 5, 28, 84: rend maintean res, Cic., Rosc. Am. 28, 77; mimiera et cualment, de façon à être malheureux : ind a violemment, excessivement » (langue parlée). And'où « violent dans que let classique. Conservé dans quelques formes cien, usual conserve de la conserve

Dérivés et composés : miseria : malheur, misère Souvent au pluriel avec sens concret « misères, infor-Souvent ; miseritudo (Acc.); miserimonium (Labér.). comme tristimonium; misellus, diminutif de tendresse, M. L. 5607; miserīnus (Apul.); miseror. -āris let archaïque misero, M. L. 5608 a) : « plaindre, s'apitoyer sur, prendre en pitié »; miseratio (-men. Juvencus) « aumône », trad. de ἐλεημοσύνη; miserātor = ομπίρμων; miserābilis et immiserābilis (Hor. = ἀνελίπτος); commiseror, -ātiō. etc.

[mē] miseret; [mē] miserētur, misertum est : j'ai pitié: impersonnel, sur lequel sans doute a été créé le verbe personnel misereo, misereor, d'où miseresco et commisereor, commiseresco; misertor (Ven. Fort.).

misericors, -dis et ses dérivés misericordia, immisericors, etc. Traduit gr. έλεήμων, έλεημοσύνη. Peut-Atre imitation du grec familier εύσπλαγχνος (cf. σπλαγγνίζομαι).

Adjectif expressif sans correspondant connu. Le rapprochement avec maereo, maestus est incertain et sans intérêt. Gr. έλεος est, de même, un mot nouveau; les représentants romans de miser sont rares et n'ont pas

missa, -ae f.: 1º remise (Cod. Theod. 6, 26, 3, -m facimus): 2º congédiement, renvoi; 3º messe, célébration de l'office divin. — Missa est le féminin substantivé de l'adjectif missus ; le sens de messe, dont l'oririne a été contestée (cf. E. J. Dölger, Missa, Ant. u. Christ. 4, 1934, 271; 6, 1940, 81; E. Pax, Die Sprache, I, 1949, p. 87, 100), doit se tirer de l'expression missa colechumenorum « renvoi des catéchumenes » (après les premières prières et le sermon ; v. Blaise, Dict. lat.-fr. des auteurs chrétiens, s. u.), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier (Ambr., Ep. 20, 4, premier exemple). Roman. M. L. 5610; B. W. s. u.; v. h. a. missa, messa,

mītis, -e: doux, douce. Se dit de la saveur, et en particulier des fruits, sunt nobis mitia poma, Vg., B. 1, M. Il s'y joint une idée de « mûr », « tendre »; cf. Plt., Mi 1424, mitis sum equidem fustibus (en jeu de mots avec mittis de mitto); cf. Non. 342, 11 sqq.; de là le sons de \*mūius a blet » dans les dialectes italiens, cf. M. L. 5614 (avec un doublet dialectal \*metius). S'apmiešti « mêler »; le slave n'a que le causatií měše, me plique aussi au moral; souvent joint à placatus, placidus (Vg., Ac. 8, 88), tranquillus, lēnis, etc. Ancien, classique.

Dérivés et composés : mītēsco, -is; mītigo, -ās et ses dérivés (cf. pour la formation leuis/leuigo), demuigo (d'après delenio); e-mūtesco, -mūtigo (tardifs); immīligābilis (Cael. Aur. = ἀκαταπράϋντος); mīlificus, -fico (cf. deleni-, molli-ficus); mītiusculus (Cacl. Aur.); mītiō, -īs (Apic.); mītisonus.

immītis, -e, opposé à dulcis par Plin. 13, 26; immitis ūua, Hor., C. 2, 5, 10; au sens moral, « cruel, farouche ». Ancien, mais évité par Cicéron et César; repris à l'époque impériale.

On rapproche gall. mwydion a parties molles », irl. mouh « mou, tendre », lett. atmietêt « attendrir »; mītis représenterait un ancien \*mei-ti-s (cf. lēnis, mollis), et. d'autre part, irl. min « fin » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 181 et 184). Le groupe de lit. mielas, v. sl. milu « cher » diffère pour le sens. La racine est munie. suivant les langues, de différents suffixes, v. W. H.

\*mitiscus : est ubi homo tenet pedes, cum sedet in equo, CGL V 621, 18. Sans autre exemple. Lire mēniscus = μηνίσκος?

mitra, -ae f. : mitre. Emprunt au gr. μίτρα, l'attesté depuis Cicéron et latinisé.

Dérivés : mitrātus ; mitrula ; mitella ; mitellītus (féminin mitellīta dans Suét., Nér. 27).

mitto, -is, mīsī (compromesise, S. C. Bac.; missī dans Plt.), missum, mittere (de \*smitto? cf. cosmittere pro committere attribué aux antiqui par l'abrégé de P. F. 59, 5; le mitat de l'inscription de Duenos est obscur : formation en -a? La forme se retrouve dans une inscription de Tibur, publiée par L. Reci, Rc. d. R. Ac. d. Lincei, S. V1, v. 2, 448-471): « laisser aller, laisser partir, lâcher, lancer » et, avec un infinitif, « omettre de, cesser de »; au sens moral « omettre, passer sous silence »; par suite « envoyer ». Le sens premier est bien attesté; cf. Plt., Ru. 1015, mitte rudentem, sceleste. mittam; omitte uidulum; Hor., A. P. 476, mittere cutem et les expressions missum facere aliquem, manū missiō; Plt., Au. 651, iam scrutari mitto; Cic., Mur. 15, 33, mitto proelia, praetereo oppugnationes. C'est ce sens qu'en trouve dans missio « renvoi, congé, quartier », dans les composés admittō, āmittō, dēmittō, ēmittō, intermittō, omittō, permittō « laisser passer à travers », praetermittō, promitto, remitto, submitto, transmitto (tra-). Cf. encore missus, -ūs m. « fait de laisser aller », d'où « lancer (d'une flèche, etc.) », et « course de chevaux »; missum, -ī n. (et missārium) : prix, άθλον (Gloss.); missilis et missibilis (tardif) « qu'on lance », et missile n. « arme de jet »; missilia n. pl. « cadeaux qu'à l'occasion de certaines fêtes on répandait dans le public »; missīcius (mīles) « soldat libere ». De mittendus : mittendārius (Ruf., Cod. Theod.) : fonctionnaire envoyé pour percevoir l'impôt.

Le sens de « envoyer » est dérivé, bien qu'attesté depuis Ennius (ap. Cic., Tu. 3, 13, 28), et a dû se développer dans des emplois comme mittere equos, Varr., L. L. 5, 153, etc.; Plaute crée un fréquentatif missiculo (Ep. 132), sans autre exemple, semble-t-il. A basse époque, mittere apparaît spécialisé dans le sens de « envoyer à table, mettre à table », d'où missus, -ūs « service », Lampr., Hel. 30; Capitol., Pertin. 12; missorium « plat » (glosant ferculum, lanx) et, dans les langues romanes, missus « mels »; cf. M. L. 5611, 5612, mittere «mettre», 5616, cf. B. W. s. u., Lölstedt, Syntactica II 379, le sens de « envoyer » étant exprimé par d'autres verbes, \*inviare, mandare, et le composé tramittere. Pour missa « messe », v. ce mot.

Composés: āmittō: laisser s'échapper ou s'éloigner. Quod nos dicimus dimittere, antiqui etiam dicebant amittere, Don., Haut. 480 (cf. Plt., Mi. 1096); par suite « perdre » (différent, tout au moins à l'origine, de perdere « envoyer à sa perte, détruire, perdre irrémédiablement »); omittere « abandonner, omettre ».

admittō: laisser s'approcher admettre, M. L. 178; d'où « laisser faire » (fieri pati, dit Donat, Eun. 761); de là admittere in sē (culpam) (différent de committere, qui indique l'acte criminel accompli ouvertement, punissable par la loi civile) « se rendre coupable (par faiblesse) »; dans la langue augurale, « permettre »; admissīuae auēs « oiseaux de bon augure », P. F. 20, 1; cf. Plt., As. 259, quouis admittunt aues; dans la langue des éleveurs: conduire le mâle à la femelle (opposé à submittere), d'où admissārius (armissārius), M. L. 177, cf. gall. amws (dē equō); admissīca, admissūra.

circummitto : envoyer de tous côtés.

committo : -ere proprie est insimul mittere : nunc eo utimur et pro facere, aut pro linguere, aut pro incipere. P. F. 36, 4; mettre ensemble ou aux prises »; d'où « comparer » et aussi « confier, remettre à quelqu'un ». — De committere legiones (e.g. Hirt., B. G. 8, 26, 2, neque infirmas legiones hostibus committere uellent) on a dit committere nugnam, et c'est ainsi qu'a dû se développer le sens de « commencer, entreprendre », « risquer », qui s'est spécialisé dans un sens péjoratif (cf. commerērī) « commettre une faute »: cf. Don., Ad. 159, committet : perficiet, sed hoc proprie de illicitis et puniendis facinoribus dicimus: Prisc., GLK II 404, 1, committo: pro credo et pecco. De là committere ut « commettre la faute de, s'exposer à ce que »; commissum « faute, délit », M. L. 2085 a. Panroman. M. L. 2086. Au sens premier de committo se rattachent commissio : terme technique « célébration des jeux » (proprement « fait de confier les jeux à quelqu'un »). Puis, dans la langue ecclésiastique, « engagement ». Confondu avec commissum et avec commissūra: assemblage, jointure, raccordement; et « fissure = rima, M. L. 2085 b.

dēmitto : laisser tomber, baisser, fermer (les paupières); dīmitto : envoyer dans des sens opposés, renvoyer; ēmitto : laisser s'échapper, émettre ; ēmissārius : émissaire, et aussi doublet tardif de admissārius, sans doute d'après ēmissio sēminis; ēmissarium : canal d'écoulement ; ēmissīcius (Plt.) ; inmitto : lâcher sur ou dans, envoyer dans; intermitto : laisser un intervalle entre, d'où interrompre, cesser : ŏmittō : laisser échapper, omettre (de \*obmittō > \*ommittō > ŏmittō; cf. mamma, mamilla); sur omitto, v. Havet, Man.. § 265: permittō: envoyer à travers, laisser aller. permettre : praetermitto : laisser passer (cf. praetereo) ; promitto : mettre ou envoyer en avant. Dans la langue augurale, synonyme de portendo « mettre devant les yeux » (cf. dans Plt., Poe. 1205 et 1209, l'emploi de portentumst et de promisit) : puis, dans la langue commune, « promettre, s'engager » (synonyme de polliceor). Ancien, usuel. Conservé sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 6775. Le caractère originairement religieux de promitto est visible dans la phrase du SC. Bacch. : neue post hac inter sed conjoura[se neule comuouise neue conspondise neue conpromesise uelet neue quisquam fidem inter sed dedise uelet. De là prōmissor (Hor., A. P. 134 = ἐπαγγέλτης); combonittō: terme de droit « s'engager réciproquement remettre la décision d'une affaire à un arbitre promettre »; comprōmissum, -ī n., et reprōmittō: remittō: renvoyer, relâcher, faire remise de, M.

submitto: mettre sous, envoyer sous (cf. admitto)

soumettre, M. L. 3004.

trānsmittō, trāmittō : envoyer au delà ; faire pass
transmettre ; et aussi : passer, traverser (cf. trātā)
trānseō), M. L. 8849.

Le présent mittō, à côté du perfectum mīsī, ne peu être qu'une forme expressive à consonne intérieure et minée. Pas d'étymologie sûre. Le groupe de got is smeitan « ἐπιχρίειν » est trop loin pour le sens or rapproche de manière séduisante une racine iranione qui a un θ représentant th, consonne expressive comme le -tt- de mittō: av. maēθ-, que Bartholomae tradel justement par mittere.

modius, -I m. (modium n.): mesure (de capaciti pour corps secs), boisseau; mesure de surface equa au 1/3 du iūgerum (sens rare); dans la langue nautiqua trou où s'embotte le pied d'un mât. Ancien, technique M. L. 5629; B. W. muid. Germanique: v. h. a. muile etc.; celtique: irl. buide, muide.

Dérivés: modiālis; modiātiō (Cod. Theod.), Mal 5626; modiolus: petite mesure. Usité dans de non breuses acceptions techniques: moyeu, barillet, id pan, etc., cf. Rich, s. u. M. L. 5628 et 5627, \*modio lum; B. W. moyeu.

Composés : sēmodius (v. sēmi-); M. L. 9709-970) sēsqui-, tri-, decemmodius.

Modius semble être à modus comme du-pundiu, dium à pondus.

V. medeor.

modus. - i m. : mesure ; sens général d'où dérivent des sens spéciaux : mesure de surface (la mesure capacité s'exprimant par le dérivé modius), et surloi mesure agraire, modus agrī. A modus « mesure » se ra tache \*modellus, M. L. 9698. Au sens moral et abstralt « mesure qu'on ne doit pas dépasser, modération, juis milieu ». Dans la langue de la rhétorique et de la mi sique « mesure rythmique, rythme » (souvent joint) numerus), « mesure mucicale », de là modos facere claire la musique (d'accompagnement) »; modus lydius, equi valent du gr. μέτρον. Du sens de « mesure », modus s passé à celui de « limite » (= őpos), et aussi à celui de « manière de [se] conduire ou de [se] diriger » (= 70 πος) et, par généralisation, à celui de « manière, ſaφ de faire » (souvent joint à mos, avec lequel il allitere more modoque), d'où les locutions nombreuses modo modum, ad modum, omnibus modis, huius modi modo (et quomodo, unifié), quem ad modum, qui, dans le langue populaire, se substituent à ut, trop brei (cf. lieue ploi de quomodo dans le Satiricon), et dont le premier! eu une grande fortune dans les langues romanes soul la forme apocopée quomo, attestée plusieurs fois en ba latin (v. J. Pirson, Festschr. Volmöller, p. 61), fr. commit esp. cuemo, port. como, etc.; cf. M. L. 6972; B. W. u., etc. Le quomodi (comdī) qu'on lit sur des tablette magiques (v. Jeanneret, La langue des tablettes det retion latine, Neuchâtel, 1918, p. 21) est dû à l'influence retion latine, Neuchâtel, 1918, p. 21) est dû à l'influence de siusmodi, huius (ce) modi. En grammaire, modus déde siusmodus, faciendi signe la voix et le « mode » : patiendi modus, faciendi signe la logique : le mode du syllogisme. Usité de modi ; en logique : le mode du syllogisme. Usité de modi temps. M. L. 5633. Celtique : irl., britt. mod, in la latine su latine su la latine su latine su la latine su latine su la latine su la latine su latine su la latine su la latine su la latine su latine su la latine su la latine su la latine su la latine su latine su la latine su latine su latine su latine su la latine su latine su la latine su la latine su la latine su latine su latine su latine su la latine su latine su latine su la latine su latine su la latine su la latine su latine su la latine su la latine su la latine su la latine su latine su la latine su la latine su la latine su la latine su latine su la latine su latine su la latine su latine su la latine

nodó (ablatif de modus abrégé par l'effet de la loi nodó (ablatif de modus abrégé par l'effet de la loi de mots iambiques): en restant dans la mesure, justement. Puis modo a signifié « dans la mesure et pas plus »; ment. Puis modo a signifié « dans la mesure et pas plus »; par suite « seulement », par une restriction analogue à par suite « seulement »; cf. Plt., Mo. 200, amata sum atque doi « seulement »; cf. Plt., Mo. 200, amata sum atque in modo gessi morem (modo = sans aller au delà). De la les locutions restrictives non modo (correspondant à un sed etiam), modo ut, modo sī (sī modo), modo non sed etiam), modo ut, modo au sens de « pourvu

Modo, comme le gr. ἄρτι ou le fr. « justement », s'emploie aussi en parlant du temps présent, récemment
coulé ou qui va venir bientôt; e. g. Tér., Ad. 289,
nodo dolores... occipiunt primulum, où Donat note euiduter hie « modo » aduerbium temporis praesentis est;
An. 594, domum modo ibo; cf. Löfstedt, Philol. Komment 1. Peregr. Aeth., p. 240 sqq. De là modo... modo
clantôt... tantôt »; modo..., tum (= prīmum... deinde);
el postmodo. De modo « récemment » dérive l'adjectif
bas latin modernus (= ἀρχόμενος), formé sur le modèle
de hesternus, hodiernus. Modo, enfin, se joint à un impéritif ou à un pronom personnel pour donner plus de
rivacité à l'ordre ou à l'interpellation : i modo; tu modo
posce deos ueniam.

Le latin ecclésiastique a renforcé modo en ā modo, soudé ensuite en un mot, pour traduire ἀπάρτι, ἀπὸ τοῦ τοῦ, sur le modèle de ab-ante, etc. Modo au sens temporel est représenté dans quelques dialectes romans; de M. L. 5630.

admodum: adverbe formé de la soudure de ad et de modum, « jusqu'à la mesure, ou la limite », au contraire de modo, a pris un sens intensif « jusqu'à combler la mesure, à un haut degré, grandement, tout à fait, abeblument, en tout ». Il a servi aussi de particule affirmative pour répondre à une question, comme maximē, ou gr. πάνυ γε.

propemodo, -dum (ancien, classique): à peu près. V. prope. — praemodum « outre mesure » (Liu. Andr. ap. Gell. 6, 7, 12).

Dérivés et composés :

1º du thème \*modo-: modulus : petite mesure. En architecture « module »; en musique « mesure, mode, rythme », M. L. 5632; modulō (-lor) : « régler, mesurer, moduler, rythmer » et ses dérivés; ad-, ē-, praemodulor; immodulātus (Hor. ἄμετρος, ἄρρυθμος).

modicus: mesuré (avec le même sens restrictif que dans mediocris) « modeste, parcimonieux, modique ». De la modicē, modicitās (Fort.), modiculus, -cātus (bas láin) et immodicus « démesuré, extravagant »; permodicus.

modificō (-ficor), -ās (-āris) : régler, limiter (depuis Gic.), et ses dérivés.

modimperātor : magister potandi in conuiuiis. Gration artificielle de Varr., cité par Non. 142, 5. commodus (pour la formation, cf. cōnsonus) : conforme à la mesure, mesuré, approprié à, d'où « commode, avantageux »; commodum: ce qui convient, avantage, aise, profit; traduit le gr. τὸ συμφέρου. Adverbialement: « à propos, justement ». De là : commodē « comme il faut »; commoditās « juste proportion », d'où « commodité », « moment favorable » (opposé à opportūnitās « lieu favorable »), « avantage ». Dans la langue familière, en parlant de quelqu'un, « complaisance »; commodō, -ās: a juster, adapter; « donner à quelqu'un pour sa convenance ou son usage »; au sens absolu « se prêter à, obliger, rendre service ». M. L. 2086 a.

accommodo: adapter, conformer; accommoder; prêter, attirer; d'où accommodus; accommodatio.

incommodus: mal adapté, incommode, désagréable. Incommodō, incommoditās; incommodesticus, formation plaisante de Plaute, dans une série d'épithètes en -icus: uenatici... molossici... odiossici... incommodestici, Capt. 87; percommodus; percommodē.

2º du thême \*modos-/-es-: moderor, -āris (et moderō): maintenir dans la mesure, modérer, régler, gouverner; et avec sens restrictif « restreindre, diminuer » et ses dérivés et composés moderātiō, -tor, -trīx, -bitis (Ov.), -men (Ov.), -mentum (tardif); admoderor (archaïque); ēmoderor (Ov.); immoderātiō, etc.; praemoderor « préluder en mesure » (cf. praecinō, Gell.); modestis: qui observe la mesure, modeste, etc. D'où modestia, équivalent de σωφροσύνη d'après Cic., Tusc. 3, 8, et de εὐταξία; son contraire immodestus, immodestia, et son superlatif permodestus; modesto, -ās (Gloss.). L'usage a ainsi distingué modicus et modestus, distinction reproduite dans le fr. « modique » et « modeste ».

Modus est issu de la contamination de deux noms différents; l'un de sens abstrait et de genre animé, à vocalisme en -o-, modus; l'autre de sens concret et de genre inanimé, à vocalisme en -e-, \*medos, attesté indirectement par le dérivé modestus (cf. scelus, scelestus) et par le dénominatif moderor. L'o de modestus est dû à l'influence de modus, -ī; de même, c'est à pondō que pondus, -eris doit son vocalisme, au lieu de \*pendus attendu; cf. Meillet, Introd.<sup>8</sup>, p. 260.

Modus appartient au groupe de medeor. Mais la parenté originelle n'est plus sentie par les Latins.

moechus, -I m.: emprunt au gr. μοιχός « adultère » de la langue populaire (comiques, satiriques), d'où moecha, -ae f., moechor, -āris (Cat., Hor., etc.), moechissō, -ās (Plt.), fait comme graecissō, patrissō, etc.; cf. Wackernagel, Hellenistica, Gœttingue, 1907, p. 7 sqq.; moechimōnium (Labér.), à côté de formes purement grecques comme moechia (Tert.), moechocinaedus (Lucil.).

moene, -is n.; moenia, -ium (singulier très rare; un exemple dans Naevius, B. P. 60, apud emporium in campo hostium pro moene (l. moeni?), cité par Festus, 128, 22, qui l'attribue faussement à Ennius; on emploie le pluriel, pour lequel on rencontre les formes moeniōrum, moenis, sans doute sous l'influence de mūrus, ancien moiros, moerus, apparenté à la fois par la forme et par le sens. La diphtongue s'est conservée dans moenia, tout au moins dans l'écriture, tandis que dans les

dérivés elle a abouti régulièrement à  $\bar{u}$ :  $m\bar{u}ni\bar{o}$ , cf. poena,  $p\bar{u}ni\bar{o}$ ; Poenus,  $p\bar{u}nicus$ . Le maintien de -ocdans moenia s'explique par le caractère technique du mot, plutôt que par la présence des deux i qui flanquent l'n (opinion de Fr. Muller, R. Ét. lat., I, 97; v. Niedermann, Phonét³, p. 63). Le sens en est bien défini par Festus, 128, 25, moenia: muri et cetera muniendae urbis gratia facta; ut Accius in Hellenibus (385): « Signa extemplo canere, ac tela ob moenia offerre imperat ». Terme technique de sens plus large que mūrus, comme on le voit par le vers de Vg., Ae. 2, 234: diuidimus muros et moenia pandimus urbis. D'où le sens de « construction » (e. g. Ae. 6, 549, moenia lata uidet triplici circumdata muro) et de « ville fortifiée » (= oppidum).

L'homonymie avec mūnus (ancien moinos, moenus) amène l'étymologie de Varr., L. L. 5, 141, quod muniendi causa portabatur, munus, quod sepiebant oppidum eo moenere, moerus. Ancien, classique, mais rare à l'époque impériale en dehors de la langue poétique. Non roman.

Dénominatif: mūniō, -īs, -īuī (-iī), -ītum, -īre: fortifier, munir (sens physique et moral), qui a fourni à son tour de nombreux dérivés et composés : mūnītiō. -tium, -tiuncula (Vulg.), -tor, -men (époque impériale), -mentum, -tūra (tardif); immūnītus; mūnīto, -ās (Cic.). cf. τειγίζω, ἀτείγιστος: immūnītus semble avoir été créé secondairement, parce que immūnis se rattachait à mūnus; admoenio (Plt.) = προτειγίζω, cf. admūnīre. M. L. 187: circummūniō « investir »: com-mūniō: ēmūniō (epoque imperiale); immūniō (Tac.), cf. ἐντειγίζω: permūnio (époque impériale); praemūnio (classique) « fortifier par avance, prémunir »; praemūnītiō: Summoenium, -ī n. « Quartier du Rempart » à Rome, d'où summoeniānus (comme suburbānus, subrostrānus); toutefois, les récents éditeurs de Martial lisent Submemmium, -memmiānus, I 34, 6; 3, 82, 2.

Le groupe de moenia, mūrus ne semble même pas italique commun, car l'osque a feih uss « mūrōs », de la racine de fingō. Pas d'étymologie sûre (comme pour urbs).

mola : v. molō.

molemonium, -ī n.: nom d'une plante indéterminée qui provoque le vomissement (Plin. 25, 108; 26, 40). Origine inconnue, même finale que argemonium, scammonium.

mōlēs (tardif mōlis), -is f. [: masse, et spécialement masse de pierre, digue, môle. S'omploie pour désigner une chose écrasante : mōlēs pugnae, bellī; m. malī; m. Martis (cf. μῶλος "Αρηος)? Cf. Gell. 13, 23, 2. De là le sens de « fardeau, difficulté écrasante » : tantae molis erat Romanam condere gentem, Vg., Ae. 1, 33; ou « chose gigantesque, colosse » (de elephanto). Ancien, classique. Diminutif : mōlēcula (rare et tardif).

mōlior, -īris, -ītus sum, -īrī: faire effort pour remuer ou pour se déplacer; s'emploie pour désigner le déplacement d'un objet lourd et encombrant, vaisseau, armée: molientem hinc Hannibalem, T.-L. 28, 44, 6; dum naues moliuntur a terra, id. 37, 11, 12. De là «faire effort, peiner en vue de quelque chose, exécuter avec peine »: muros optatae molior urbis, Vg., Ae. 3, 132. Après s'être dit de toute espèce d'acte qui réclame un effort, a désigné, par affaiblissement de sens, tout acte qu'on ac

complit ou qu'on prépare : mōlīrī uiam, üer; Vg., Q.,

271, insidas autous mout t.

De mölior : mölītiō : effort, préparation laborieus, mölītor, -trīx; mölīmen (Lucr.), -mentum : masse, effort admölior : faire effort vers, et simplement « approchers (= admoueō); cf. āmölior : Don., Andr. 707, amölir dicuntur ea quae cum magna difficultate et molimine submouentur et tolluntur e medio. Mais ce sens s'est affaibli et āmōlīrī est devenu synonyme de āmouēre, avec lequi il allitère dans T.-L. 28, 28, 10.

il allitère dans T.-1. 20, 20, 10.

commōlior; dēmōlior; ēmōlior (rare, archaīque et postclassique); immōlior (rare); obmōlior (époque impériale); praemōlior (Tite-Live); remōlior (époque impériale, pottique); immōlitus, Lex Iul. municip., cf. inaedificālus; A mōlēs se rattache également:

A motes se ratuathe egatement.

mŏlestus: qui est à charge, pénible; et simplement.

« ennuyeux » (cf. odiōsus). Ancien, usuel et classique.

Non roman. Irl. molach.

Dérivés et composés: molestē: avec peine, m. ferā; molestia, M. L. 9699; molestō, -ās (et molestor); persub-molestus; praemolestia, dans Cic., Tu. 4, 30, 6, alii metum praemolestiam (= προλύπησις?) appellabant, quod est quasi dux consequentis molestiae

L'alternance  $\bar{o}/\bar{o}$  entre  $m\bar{o}l\bar{e}s$  et  $m\bar{o}lestus$  ne s'explique pas à l'intérieur du latin (l'influence de  $m\bar{o}destus$  supposée par Pedersen est peu vraisemblable). La racine de ces mots est donc de la forme \*mel-, avec alternance  $*m\bar{o}l$ -. La forme molestus peut reposer sur \*meles-lo-, et suppose un thème en \*--es; cf. lat.  $s\bar{e}d\bar{e}s$  en face de gr.  $\xi\delta o_{\varsigma}$ . On est amené à poser que  $m\bar{o}l\bar{e}s$  reposerait sur un thème radical, que  $m\bar{o}lior$  serait une formation de causatif-itératif du type de  $s\bar{o}pi\bar{o}$  et que molestus serail dérivé d'une forme de la même racine à suffixe \*es:

Contre un rapprochement avec molo, que rendrall possible le sens général de la racine, parle le fait que le grec a μώλος « travail pénible » et μόλις « à peine il

mollestras: dicebant pelles ouillas quibus galeas extergebant, P. F. 119, 15. Sans doute emprunt au gr. μηλωτή, μαλλωτή, déformé par un rapprochement avec mollis, comme l'indique J. B. Hofmann, qui compare aplustre, fenestra; la finale semble indiquer un intermédiaire étrusque.

mollis, -e adj.: mou, tendre (sens physique et moral s'oppose à dūrus); par suite, souple, sans rudesse: n. hiems. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5649. Pline dit mollia pānis « mie de pain », 13, 82, sens qui s'est conservé dans le dérivé supposé par certaines formes romanes \*mollicāre, cf. M. L. 5647, 5647 a. De mollia substantivé est formé le dénominatif \*molliāre « attendrir le pain en le trempant » et, par suite, « mouiller. Panroman. M. L. 5646; B. W. s. u.

Dérivés et composés: molliō, -īs, -īuī (-it), -īum, -īre: amollir, apaiser, M. L. 5648 a, et ad-, com, de, ē-, re-molliō; ē-, re-mollēscō (époque impériale); mollitia (M. L. 5650), -tieš, -tūdō, -mentum, -tōrius; molliculus, -cellus (ce dernier conservé dans quelques formes romanes, M. L. 5648); mollicina f. (Novius) mollēscō, -is, d'où molleō, tardif; mollificus, -fūō (tardifs) (et mollēfaciō, -fūō); molluscus, qui s'emploie d'une noix dont l'écale est tendre, et spécialement de la châtaigne, m. nux et simplement mollusca; et

aussi molluscum n.: loupe de l'érable (Plin. 16, 68);
molligō et mollūgō: variété de la plante dite lappāgō
sorte de bardane » (cf. asperūgō). Composés littéraires: mollipēs, -fluus, -comus, -testis d'après des
modèles grecs en ἀπαλο-.

Mollis repose sur \*moldwis, cf. skr. mrdtih « tendre », gr. dμαλδύνω « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. gr. dμαλδύνω « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. gr. dμαλδύνω « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. gr. dμαλούς « mou , qui peut reposer sur \*meldwi-; mais le vocalisme ne concorde pas avec celui du comparatif sansirit mradiyān de mrdtih. Du reste, i.e. \*mldu- repose sur un élargissement de la racine attestée par gr. dμαλός « tendre » (et peut-être μῶλυς « affaibli »), dont il γ a d'autres élargissements, notamment celui qu'attestent gr. μαλθακός « doux, faible », v. isl. mildr « doux ». V. irl. meldach « agréable » a un d qui peut reposer sur d ou sur dh; de même v. sl. mladū « tendre », γ, pruss. maldai « jeunes ».

molō, -is, -uī, -itum, -ere: moudre; broyer le grain sous la meule dans un moulin. Quelquefois, comme le gr. μόλω, employé avec un sens obscène: βινῶ; permolō (Hor., S. 1, 2, 35), molitor (Aus., Epigr. 30, 3); cl. depsō, dolō. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5642; cf. aussi 5741, multus « broyé ».

Formes nominales, dérivés et composés : mola, -ae f. : meule (souvent au pluriel) et « moulin » (sur les différentes sortes de moulin : m. manuāria ou trūsātilis : m. asināria ou māchināria; m. buxea; m. uersātilis: m. oleāria, v. Rich., s. u.). Par extension, mola désigne la farine dont on saupoudrait les victimes avant de les sacrifier : mola etiam uocatur far tostum et sale sparsum quod eo molito hostiae aspergantur, P. F. 124, 13; de là immolare : est mola, i. e. farre molito et sale, hostiam perspersam sacrare, P. F. 97, 22, et par suite « sacrifier, immoler », distingué de mactare par Serv., Ac. 4, 17, olim hostiae immolatae dicebantur mola salsa tactae : cum vero ictae et aliquid ex illis in aram datum, mactatae dicebantur. Dans la Vulgate, molae désigne comme chez Theod. Prisc., Eup. 46, les « molaires », sens qu'on retrouve dans l'adjectif molāris « de moulin, de meule », lapis molāris, et simplement molāris m. « meule » et molaire ». Panroman. M. L. 5641. Enfin, mola a désigné « l'embryon qui avorte, avorton » (Plin. 7, 63), sur le modèle du gr. μύλη( cf. aquae mola = ύδρομύλη, Gl.), sens qui s'est conservé dans le fr. « môle ». Cf. molucrum.

molārius; molendārius, molendīnārius (ceux-ci de basse époque) ; molendīnum « moulin » (Aug.) ; molendō, -ās (Pompon., GLK V 309, 12); molīnus, -a, -um « moulin » (basse époque, panroman, sauf roumain, M. L. 5644), passé aussi en celtique : gall. melin, irl. mulenn ; en germanique: v. h. a. mulīna, et en alb. muliri; molīnārius (Gloss., panroman, sauf roumain, M. L. 5643; passé en germanique : v. h. a. mul(i)nari « Müller », etc.); molerina, - ae (archaïque, cf. lātrīna) « moulin »; molīle n. manivelle d'une meule »; molio : est custos molendini, CGL V 621, 23. Cf. aussi molitor (Ulp.), -tiō (Ps.-Ambr.); \*molitūra, M. L. 5645, d'où fr. « mouture »; ēmolō, -is (Col., Perse); v. B. W. émoulu; ēmolumentum: proprement « somme payée au meunier pour moudre le grain », d'où « gain » (Cf. Cic., Fin. 3, 22; cf., toutefois, Benveniste, Latomus, 1949, 3-7); commolō: moudre, broyer. Dans la Mulom. Chir. est une forme commolatus; cf.

même variation dans le nom de la déesse Commolenda ou Commolanda du rituel des frères Arvales; molō, -ās dans l'Itala; molitundius: μυλωρός (GI.).

Les langues romanes supposent aussi \*remolo, \*remolino, \*remolum; cf. M. L. 7198-7199. Le celtique a : irl. iomolt « immolatio ».

Le présent molō résulte du passage au type thématique d'un présent athématique \*mola-/\*mela-/\*molaqui a fourni des formes en -o- : got. malan « moudre » et lit. malù (inf. málti) « je mouds »; en e : irl. melim « je mouds », v. sl. meljo, et à vocalisme zéro : gall. malu « moudre », cf. arm. malem « j'écrase ». Comme le celtique, l'italique offre des formes à vocalisme plein : o dans ombr. kumultu, comoltu « commolito », e ou o (on ne peut décider) dans lat. molō, et des formes à vocalisme zéro : ombr. maletu « molitum », kumaltu « commolito » (d'après le participe kumates, comatir « commolitis »?); cf. aussi hittite mallanzi « molunt ». Au sens de « moudre », cette racine se trouve depuis le slave et le baltique jusqu'à l'italo-celtique, tandis que, en grec, en arménien et en indo-iranien, la notion de « moudre » est exprimée par la racine de gr. ἀλέω « je mouds », arm. alam (même sens), qui n'est pas représentée en italique. Comme l'indique arm. malem, la racine a en Orient un sens général : « écraser »; on peut donc rapprocher skr. mrnāti « il écrase », mūrnāh « écrasé ». Ce sens se retrouve, du reste, en Occident, ainsi got. gamalwjan « συντρίδειν », v. h. a. mullen « mettre en pièces ». D'autre part, le grec a pour « meule » le mot μύλη, avec vocalisme zéro sous la forme u qu'explique le -w- du type germanique de got. ga-malwjan; le vocalisme de lat. mola est autre, soit que le mot grec et le mot latin aient été formés indépendamment, soit que mola ait reçu le vocalisme de molō.

Cf. peut-être moles

La technique de la « meule » se distingue de la technique, aussi indo-européenne, du « pilon » (v. pīnsō). Les deux pierres qui servent à moudre ne s'opposent pas comme les deux pièces de l'appareil servant à « pilonner », pīlum et pīla; toutes deux sont désignées par mola. Comme le grec, le latin n'a pas conservé l'ancien nom de la « pierre à moudre », skr. grāvā (masculin), lit. girnos et v. sl. žrūny (féminin), irl. bró, etc.

molochina, -ae (molocina, molucina) f. : vétement de couleur mauve ou tissé avec les fibres de la mauve. Emprunt au gr. μολοχίνη. Rapproché de mollis par l'étymologie populaire; cf. Non. 540, 24, molucina a mollitie dicta. De là mollicina.

Dérivé : molocinarius (Plt.).

molucrum, -ī n.: non solum quo molae uerruntur dicitur, id quod Graeci μυλήχορον appellant, sed etiam tumor uentris, qui etiam uirginibus ⟨incidere⟩ solet [v. mola]... Cloatius etiam in libris sacrorum: Molucrum esse aiunt ligneum quoddam quadratum, ubi immolatur. Idem Aelius in explanatione carminum Saliarium eodem nomine appellari ait quod sub mola supponatur. Aurelius Opilius appellat ubi molatur, Fest. 124, 2 sqq. Səns doute emprunt əu gr. μύλοχρος, rattaché à molō par l'étymologie populaire (cf. amilum) et refait sur le type inuolucrum, de uoluō.

moma : v. mamma

momar: Siculi stultum appellant, P. F. 123, 16 L. Mot grec, μῶμος, avec finale en -ar, comme pél. casnar « senex » (v. cānus); cf. μῶμαρ, Lycophr. 1134, éol. μῦμαρ, μυμαρίζω, Hes.

momen, momentum: v. moueo.

monachus, -ī m; -cha f.: emprunts de la langue de l'Église au gr. μοναγός « moine », μοναγή « nonne », latinisés: doublets populaires monicus, monuchus, passés en roman et en germanique : v. h. a. munch, et en irl. manach, gall. monach. M. L. 5654; B. W. s. u.

Dérivés : monachālis : monachātus, -ūs, -chium, -cholus, etc.

monārius, -a, -um : qui n'a qu'un seul cas, indéclinable: hybride tiré de μόνος avec suffixe latin (Gramm. Probus).

monastērium, -ī n. : emprunt (Ive siècle) au gr. μοναστήριον « monastère », avec un doublet populaire monisterium, auguel remontent les formes romanes du type moustier, le v. h. a. munistri « Münster » et l'irl. mainister. M. L. 5656.

Dérivés · monastériolum, -térialis, -ticus, -tria,

monēdula (et monērula), -ae f. : choucas, oiseau; terme de tendresse (Plt.). Ancien, usuel; l'oiseau passait, comme la pie, pour voler les pièces d'or ou d'argent; cf. Cic., Flac. 31, 76; Plin. 10, 77; 17, 99. M. L. 5657. Cf. ficedula, sur lequel a peut-être été fait monedula (avec influence populaire de monēta?).

moneo, -es, -uī, -itum, -ere : causatif en -eyō avec degré o de la racine \*men « penser », du type de noceō, foueo, etc.; cf. mēns, proprement « faire penser, souvenir », et par suite « appeler l'attention sur, avertir ». Les gloses traduisent correctement moneō par ὑπομιμνήσκω, monumentum par μνημεῖον, Monēta par Mvnμοσύνη. Monitor designe proprement le « souffleur »: -es dicuntur et qui in scaena monent histriones, et libri commentarii, P. F. 123, 12; cf. CGL II 587, 44, monitor qui alii memoranti dicit oblita. - Monumentum (moni-) est tout ce qui rappelle le souvenir : uos monumentis commonetaciam bubulis, écrit Plt., St. 63, et particulièrement ce qui rappelle le souvenir d'un mort : tombeau (μνήμα), statue, inscription(s), etc. (cf. Varr., L. L. 6, 49, et les références de Goetz-Schoell, ad l.), sens conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 5672 (monu-, moni-, moli-mentum, ce dernier attesté GIL X 6375, d'après moles et avec dissimilation n-m > l-m: celtique : britt. mynwent. Ce n'est qu'à basse époque qu'on voit apparaître monumentalis, monumentarius. A moneo se rattachent monstrum, Moneta, q. u.

Moneō est conservé dans l'esp. muñir « inviter », M. L. 5658; un fréquentatif attesté tardivement, monitare (Fortun.), s'est maintenu en sicilien. M. L. 5661.

Autres dérivés et composés : monēla (-nella, Tert.) ; monitio, -tor, -torius (Sén.), -tum, -tus, -ūs; monito, -ās (Ven. Fort.), qui tous développent le sens de « avertir »; ainsi, P. F. 227, 3, oppose obiurgatio post turpe factum, castigatio; monitio uero est ante commissum. - Monitor, à côté de son sens technique de « souffleur, nomenclateur », a souvent celui de « conseiller, guide, instructeur »: monitum, monitus « avertissement ». Il en est de même pour les composés : ad-, com- (et recom-,

Cassiod.), prae-, re-, sub-moneō (rare), conserva quelques langues romanes; cf., entre autres, quelques langues romanos, ..., autres, mondre, et M. L. 8383; admonēfaciō, commonēfaciō aucsi M. L. 180. \*admonation mondre, et M. L. 3000, \*\*admonestare.\* leurs dérivés. Cf. aussi M. L. 180, \*\*admonestare.\* V memini et mönstrum.

\_\_ 412 \_\_

Monēta -ae, f. : surnom de Junon, cf. Cic., D 45, 101, qui a servi — Pour tradu Μνημοσύνη; puis nom du temple où elle était adores Mνημοσυνή, puis nom according par suite la frappe el où l'on frappart la monnaie, sens conservé dans les langue romanes, M. L. 5659, en germanique : v. h. a. munus « Münze » et munizāri « Münzer », et en celtique monad. C'est à ce dernier sens que se rattachent monad. C est a te de monaie, monnayé » et moneiari « monnayeur ». Pour la formation, cf. obsoletus/solet Lūcētius/lūceō; facētus, etc. Toutefois d'après Assman Klio, 6, 477 sqq. (cf. Babelon, R. Arch. 20 (1912) p. 419 sqq.). Monēta au sens de « monnaie » serait de gine phénicienne, et emprunté comme la plupart noms de monnaies, cf. as; et le rattachement à monai serait dû à une étymologie populaire. On a pensé ano à une origine étrusque, sans preuve,

monile, -is n. : et mulierum ornatus dicitur et equa rum praependens a collo, P. F. 123, 13. Depuis Alim nius, R3 204. Conservé dans le dialecte italien de Ma rone. M. L. 5660.

Dérivé d'un mot signifiant « nuque »; cf. skr. many « nuque », av. manaoθrī, gall. mwnwgl et irl. munal « cou ». Les notions de « nuque », de « objet saillant étant liées, comme on le voit par gr. λόφος « collina èt « nuque » et hom. δειράς « éminence » en face de δειρή « nuque, cou » et par av. grīvā- « éminence « nuque », on rapprochera donc lat. mons, etc. ly mot). Le mot signifiant « nuque » sert aussi à indimi la « crinière » (d'un cheval); ainsi, le correspondant slave griva de indo-iran. grīva signifie « crinière interestation de c aussi, en russe, « éminence ». Cf. le sens germanique de mot parent de skr. mányā dans v. h. a. mana, v. angl manu « crinière » et aussi irl. mong « crinière »: cen rend compte du second sens de monile. Quant à l'autre sens, cf. irl. muin-torc « torques », v. h. a. menni ccal lier », v. sl. monisto « collier » (formation obscure); de même, en slave, grioina « collier », de grioa, au sensi ancien de « nuque, cou ». Le mot μανιάκης désigne el grec le « collier » porté par des guerriers barbares: doit être d'origine gauloise; cf. aussi μάννος ου μόννος, attesté par Pollux V 99 et par le scoliaste de Théocrite XI 41.

monna, monnula, -ae f. (bas latin) : maman, épouse terme de tendresse, de caractère populaire, à géminée expressive. Cf. nonnus, -a, momma, etc.

mono- : préfixe grec (de μόνος « seul ») qui à basse époque a servi à former des composés hybrides du type monoculus (Firm.) = μονόφθαλμος, conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5663 (Plaute dit uno culus); monosolis (Ed. de Dioclétien), de µ. et solea soulier à semelle simple; monoloris (Vopisc.), de µ. el lorum; monomarita (Inscr.). L'époque républicaine connaissait déjà l'adjectif monogrammus « fait uniquement de lignes, ébauché, décharné » (Lucil., Cic.).

mons, montis m. (thème en -i, anc. abl. monti, gén.

mium): mont, montagne. Usité de tout temps. intium) . L. 5664; v. angl. munt. — Déjà rapprooman. .... par Isid., Or. 14, 8, 1.

de emunicarios et composés : montānus, M. L. 5667, d'où Derives (Ital.), montānicula; cis-, trāns-montānus; monianus (dieu des montagnes » et montuōsus (mon-Montinus Ae. 7, 744), ce dernier formé d'après les fervés de thèmes en -u- : saltuōsus, fluctuōsus. A passe epoque arrangement as (inscr.), mon-Misis, qui de Montésiani; cf. pagensis); monticulus, monfeellus (-cellulus), tous deux conservés dans les langues romanes, M. L. 5670, 5671. Cf. aussi \*monangues feminin d'un adjectif \*montaneus (non attesté Jans les textes, mais dont existe le dérivé montaniogus, Gromat., Auct. Rei Agr.), M. L. 5666, qui est montānus comme campāneus (-nius) à campānus: of aussi terrāneus.

Composés poétiques en monti-: monticola; monti-fer. ma, -uagus, formés sur les modèles grecs en ôpetpour promuntorium, v. ce mot. Les langues romanes approsent aussi un verbe \*montāre. Cf. M. L. 5668; B.

W. monter. Mineme en \*-ti-, mons n'a cependant pas le vocalisme ridegré zéro de ce type, que le latin a, par exemple, dans mēns. Ce doit donc être une forme faite sur un theme racine dont le brittonique offre, en effet, des délivés différents, aussi avec vocalisme o : gall. mynudd montagne », v. bret. -monid (bret. mod. menez); v. padersen, V. Gr. d. k. Spr., p. 33. Le même vocalisme papparaît dans lat. monīle (v. ce mot). D'autre part. il difficile de séparer le groupe de ē-min-eō : v. sous minae. Hors de l'italo-celtique, cf. v. isl. ménir « pointe de toit », et peut-être quelques mots avestiques peu attestés, cités par Bartholomae, sous man-3; dans Vend. III 20, la tradition indique, pour l'aπαξ maitim (accusatif singulier), le sens de « pointe » d'une hauteur. V aussi mentum.

monstrum, -I n. : ut Aelius Stilo interpretatur, a monendo dictum est, uelut monestrum. Item Sinnius Capilo, quod monstret futurum, et moneat uoluntatem deorum. Fest. 122, 8. Terme du vocabulaire religieux, « prodige qui avertit de la volonté des dieux »; par suite objet ou être de caractère surnaturel », « monstre » : monstra dicuntur naturae modum egredientia, ut serpens cum pedibus, auis cum quattuor alis, homo duobus canitibus, iecur cum distabuit in coquendo, F. 146, 32; et par extension, dans la langue familière, monstrum mulieris « monstre de femme », Plt., Poe. 273. M. L. 5665 a. A ce sens de « monstre » se rattachent : monstruosus (monstrosus), formation analogique en -uosus, cf. porlentuosus; monstrositas; monstrifer (-ger); monstrificus (ficābilis), sans doute sur le modèle des composés grecs en τερατο-; monstrātīuus (Boèce); promonstra « prodigia », etc. Le dénominatif monstro, en passant dans la langue commune, a perdu, au contraire, tout sens religieux et signifie seulement « montrer, désigner, indiquer » (ancien, mais évité par la langue classique, rare dans Cicéron, non attesté dans César et Salluste; sans doute familier. Panroman. M. L. 5665). De même les dérivés et composés monstrator, -tio, -bilis (tous trois rares); commonstro (non attesté après Cicéron); de-

monstro, d'où demonstrator, -tio, -tiuus (usité dans la langue de la rhétorique pour traduire έγχωμιαστικός et ἐπιδεικτικός), -tōrius, -bilis; praemonstro.

A monstrum se rattache aussi mostellaria, titre d'une comédie de Plaute imitée d'une comédie grecque intitulée Φάσμα « le fantôme ». Mōstellāria (sc. fābula) est le féminin d'un adjectif \*mō(n)stellārius dérivé de \*mō(n)stellum (Gl.), diminutif de monstrum.

V. moneō. Mais la formation est surprenante. Un autre terme religieux, lustrum, a aussi -strum.

monubilis, -e adj. : m. lapis, columna. Adjectif emprunté tardivement au gr. μονόβολος, déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de monumentum.

monumentum : v. moneō.

mora, -ae f.: retard; arrêt, pause (dans le discours); mora temporis « délai »; barre d'arrêt, garde (d'une épée, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : moror, -āris, absolu et transitif: 1º tarder, s'arrêter, d'où par extension « séjourner », cf. Sén., ad Luc. 32, 1, ubi et cum quibus moreris; 2º retarder, retenir. L'expression nīl morārī « ne pas s'arrêter à, ne pas se soucier de » est issue de la formule par laquelle le consul levait la séance du Sénat : nil amplius uos moror, ou par laquelle le magistrat déclarait abandonner une accusation : C. Sempronium nil moror, T.-L. 4, 42, 8, De là Vg., Ae, 5, 400, nec dona moror. De moror dérivent morāx (Varr.); morātio (rare, époque impériale), -tor, -torius « dilatoire », terme de droit -a cunctātio, -ae appellātiones; \*morāc(u)lum (Plt., Tri. 1108); morāmentum (Apul.); et sans doute morāria, sorte de plante appelée aussi statioron ou chamaeleon.

Sur morosus, morositās = tardus, tarditās, v. E. Löfstedt, Eranos XLIV 340.

Moror est peu représenté dans les langues romanes. cf. M. L. 5674, morāre (esp. morar, etc., « servir »); la langue a tendu à remplacer le simple par les composés plus expressifs demoror et remoror (tous deux déjà dans Plaute), dont le premier surtout est bien représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 2552, demorare, et 7200, remorare. Le sens de demoror ne diffère guère de celui de moror. On trouve dans Cesar, B. G. 3, 6, 5, nullo hoste prohibente aut iter demorante, mais 7, 40, 4, iter eorum moratur atque impedit, Virgile l'emploie quelquefois ; Lentulus le fait allitérer avec dētineo, Cic., Fam. 12, 15. Remoror allitère aussi avec retardo. La langue augurale a un adjectif remor, -oris conservé par P. F. 345, 14, remores aues in auspicio dicuntur quae acturum aliquid remorari compellunt, et Aurel. Vict. Orig. Gent. Rom. 21 f. Remum dictum a tarditate quippe talis naturae homines ab antiquis remores dicti; cf. remora (archaïque) et le vers d'Ennius certabant urbem Romam Remoramne uocarent. Autres dérivés (tardifs et rares) : remorāmen, -tiō, -tor, -trīx. Remora désigne aussi le poisson « echenais », Plin. 32, 6; cf. de Saint-Denis, Vocab. des animaux morins, s. u.

Autres composés : commoror : retarder, arrêter (transitif et absolu), séjourner (cf. commaneo). Dans la rhétorique, commorātiō traduit le gr. ἐπιμονή; cf. ad Herenn. 4, 45, 58, est cum in loco firmissimo, quo tota causa continetur, manetur diutius et eodem saepius reditur. A basse époque, commorātiō, comme habitātiō, mānsiō, a pris le sens concret de « séjour, demeure », κατοίκησις, ξπαυλις; immoror: s'attarder dans.

Gf. aussi immoranter, incunctanter, ἀνυπερθέτως (Gloss, Philox).

La racine de mora ne se retrouve que dans le verbe dérivé irl. maraim « je reste ». Le rapprochement avec memor est aventuré.

moraciae: -as nuces Titinius (185) duras esse ait, unde fit deminutiue moracillum, P. F. 123, 5. Non autrement attesté. Rapproché de mora, peut-être par étymologie populaire.

morbus, -I m.: maladie. Distingué de aegrōtātiō et de uitium par Cic., Tu. 4, 13, 28, morbum appellant totius corporis corruptionem; aegrotationem morbum cum imbecillitate; uitium cum partes corporis inter se dissident, ex quo prauitas membrorum, distortio, deformitas. Ancien (Loi des XII Tables), usuel; non roman.

Dérivés et composés: morbeō: ἀσθενῶ, CGL II 247, 34; morbidus, conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5677, d'où morbidō, ās (tardif); morbōsus (d'où morbidōsus, Gloss., contamination de morbidus et de morbōsus); morbōsitās; morbēscō, tardif (Fortun.), qui a survécu dans le valençais morbēr, M. L, 5676; remorbēscō (formé d'après recrūdēscō?), Enn., Inc. 37; Morbōnia, formation plaisante, cf. Suét., Vesp. 14, comme Populōnia, Mugiōnia, etc.; morbifer, -ficus, -ficō (Cael. Aur.; cf. νοσοποιός, -ποιῶ) rares et tardifs. L'adjectif et le verbe qui correspondent le plus souvent à morbus, c'est aeger, aegrōtō.

La ressemblance avec morior doit être fortuite. Le nom de la « maladie » diffère d'une langue indo-européenne à l'autre, ce qui rend vain de chercher l'étymologie de morbus.

mordeō, -ēs, momordī (memordī et -morsī), morsum, -ēre: mordre. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5679. Les formes à ĕ mordĕre que supposent les langues romanes ont dû être refaites sur momordī, morsum; cf. tondĕre, spondĕre, etc. — Sens physique et moral, propre et figuré, e. g. Cic., Att. 13, 12, 1, ualde me momorderunt epistulae tuae; Tu. 4, 20, 45, morderi conscientia (cf. l'emploi figuré de gr. δάκνω). Même emploi de mordāx, mordācitās, remordeō, cf. Lucr. 3, 827, praeteritis male admissis peccata remordent, qui s'est conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 7201, remordēre, -dēre; B. W. remordre.

Dérivés et composés : mordāx, -ācis; mordācitās; \*mordācia (formé comme audācia et supposé par les formes romanes, M. L. 5678); mordāgō: morelle noire; v. André, Lex., s. v. formation du type uorāx, uorāgō.

mordicus, adv.: ὅδαξ. Sans doute ancien adjectif pris adverbialement. Est à mordeō comme medicus à medeor; cf. M. L. 5680 a; la forme d'ablatif mordicibus attestée par Non. 139, 32 dans Plt., Au. 234 (les manuscrits de Plaute ont mordicus) semble amenée par le parallélisme de cornibus; le nominatif mordex n'est attesté qu'à partir d'Apulée; mordicō, -ās, M. L. 5680; mordicātiō (Cael. Aurel., Diosc.); -tīuus; ēmordicō; mordōsus: δηκτικός (Gloss.); morsum, -ī (Cael. 64, 316, laneaque aridulis haerebant morsa labellis), d'où mōrsa dans les langues romanes, M. L. 5689;

morsus, -ūs m.: morsure, M. L. 5691; fr. mors; morsioncula; morsicō, -ās, formation laire en -icō comme mordicō (cf. fodicō, mastion L. 5690, d'où morsicātiō; morsicātim; morsicātion; morsicātion;

**— 414 —** 

(Diosc.).

admordeō: mordre à (sens physique et moral).

L. 181 et 182, \*admordium, \*armordium; commordi

M. L. 2088; dē-, prae-, re-mordeō, M. L. 7201; inno
sus: mordu, entamé profondément.

sus: Morau, chromo problems sus: Morau, chromo problems plausible est celui de all mardati, véd. mrádate et mardayati « il brole ». En de hors de ces verbes, on ne peut comparer que des molds dont le sens concorde peu avec celui de mordes et don les emplois divergent entre eux aussi bien que les forms. On ne cite aucune racine indo-européenne significant nettement « mordre ». La plus claire est celle de δάκνω, qui a des correspondants hors du grec, maisgule la latin ignore. Formation itérative comme sponda.

morētum, -I n.: mets rustique, composé d'hebbe d'ail, de fromage et de vin (Vg., Ov.). Dérivé : morètus. Rappelle pour la formation acētum, de aceā

Pas de rapprochement net. L'explication par monte tum, cf. mortarium, que propose F. Muller se heurich des difficultés à la fois phonétiques (dissimilation hor des conditions normales) et sémantiques.

morior, -eris, mortuus sum, morī : mourir; morī -tis f. (thème en -i-; acc. pl. mortīs; Vg., Ae. 10, 850 gén. pl. mortium, Tac., H. 3, 28) : mort. Usités de tout temps. Panromans. M. L. 5681 et 5688. Celtique mart « mors ».

A côté de morior, -eris, il y a des traces d'une flexion en -ī-; on trouve des scansions telles que morimi (Enn.), un infinitif morīrī à l'époque archaique. Cetid dualité de conjugaison s'est maintenue dans les langus romanes, qui attestent à la fois \*morere et \*morire (o dernier type étant le plus fréquent). Le participe futir est moriturus, qui est sans doute fait d'après peritural et dont la forme s'est étendue à tous les verbes dégiannt la naissance par opposition à la mort : nascituru oriturus, pariturus; sur le participe passé morium (-tuos), v. ci-dessous; mortuus s'est, du reste, simplifé dans la langue parlée; cf. les formes romanes du type fr. mort, ital. morto, M. L. 5695. De morior est conserve le vieux participe moribundus.

Dérivés et composés : mortalis adj. : mortel, souvent substantivé au pluriel mortales, terme usité frequemment en poésie ou dans le style noble pour désigner les « mortels », c'est-à-dire les hommes, par contraste avec les « immortels », c'est-à-dire les dieux opposition littéraire qui doit être à l'imitation du couple antithétique grec βροτοί, ἄμβροτοι; le mor talibus aegris ou le miseris mortalibus de la poésie lucrétienne est la transcription de l'homérique & λοισι βροτοΐσι. Aussi mortālēs au sens de homines ne s'emploie-t-il chez les bons écrivains qu'en vue d'un effet emphatique. Virgile écrit, de même, mortālia, Ae. 1, 462, pour désigner ce qui concerne les mortels. Dérivés : mortalitas (premier exemple dans Cic., N. D. 1, 10, 26): 1º condition mortelle, mortalité; quelquefois « mort »; 2º humanité (époque impériale), sens dérivé de mortales : mortaliter (latin ecclésiastique), M. L. 5691 a, 5692; irl. martlaid; imoriālis; immortālēs; immortālitās (Cic.); immortāliimmortālitus (création de Turpilius d'après dīuī-

adjectif de la langue rustique, demeuré mortusium. langues romanes, M. L. 5694, et en cel-100 : III. Marie ne morticinum quid adsit, Varr., L. 100 ts: in such morticina, -ōrum « carcasses, chapasé en germanique, sous la forme \*morrognes \*, remarken (flæsc). F. Muller le suppose déd'un adjectif \*morticus et compare canticum, hoset libertinus, repentinus. On pourrait rappeler dune manière plus topique medeor, medicus, medici-Mais peut-être morticinus, qui ne s'applique aux animaux, est-il simplement formé par analod'après les adjectifs en -cinus du type berbecinus, Micinus, porcīnus, soricīnus, uaccīnus. On a dit morneina carō (d'où -ī clāuī « cors au pied », Plin. 22, d'après berbecīna carō. Cf. aussi morticīnium Rufin., Jérôm.).

Rum.,

De mortuus dérivent : mortuālia n. pl. : habits ou dants de deuil (archaïque, Naev.); mortuārius (guét.); mortuōsus (Cael. Aur.); mortuīcola = νεκρο-

Un désidératif morturio (mori-) est attribué à Cicéun par un grammairien de basse époque (Aug. Reg.,

Glk V 310, 1/).
mortifer (classique) = θανατηφόρος, -ferō; mortificus; ħcō, -ās; -ħcōtiō (latin ecclésiastique), -ficābilis (Ludil; mortigena (Inscr.); commorior: mourir ensemble; commorientēs, titre d'une comédie perdue de Plaute initée des Συναποθνήσκοντες de Diphile; dēmorior (cf. tiperō), renforcement de morior; ēmorior: achever de mourir (aspect déterminé; cf. Plt., Ps. 1221) = κατα-θήσκω; immorior (poétique et prose impériale): mourir dans, ou à propos de (calque de ἐνθνήσκω, lui-même are et poétique); intermorior: être en train de mourir; intermortuus: à demi-mort, et aussi « mort ». Ne diffère quère de morior: l'addition du préfixe semble due à l'influence de intereō, interficiō. Aussi ob-, per-mortuus

Gertaines formes romanes supposent aussi \*admorīre, \*armorīre, M. L. 183; \*admortāre, \*admortiāre, \*admortāre, \*ad

La racine i.-e. \*mer- « mourir » fournissait un aoriste radical athématique indiqué par véd. amrta « il est mort » (opt. murīya); l'arménien a l'aoriste meray « je suis mort ». Le présent, nouvellement formé, diffère d'une langue à l'autre : skr. mriyate « il meurt », av. miryeite, et aussi skr. márate; v. sl. miro (avec un vocalisme autre que celui de skr. marate) ; lit. mirštu « je meurs »; arm. meranim « je meurs ». Lat. morior pose un problème : si, comme il est probable, l'o repose sur i.e. o, le présent morior a été fait, ainsi qu'orior, sur une forme athématique à vocalisme o; si or représentait r., cet or serait dû à l'action de mortuus, mors. Dans une notable partie du domaine indo-européen, le verbe a disparu, remplacé par des euphémismes; ainsi en grec, οί βροτοί, ἄμβροτος et μορτός ἀνθρωπος (Hes.) en attestent l'existence ancienne; notre aussi l'imparfait du thème en \*-te- : ἔμορτεν · ἀπέθανεν (Hes.).

En face de l'adjectif signifiant « vivant », i.-e. \*gwīwo-, le celtique a une forme avec même finale empruntée à

la forme élargie  $*g^wy\bar{e}u$ - de la racine  $*g^wey^{\bar{o}_+}$ -,  $*g^wy\bar{e}$ -/ $\bar{o}$ -« vivre » : irl. marb. Le slave et le latin ont, sans doute de manière indépendante, un compromis entre pareille forme et l'adjectif en \*-to-; cf. skr. mrtáh « mort » et hom.  $\beta$ ροτός (forme éolienne), soit sl.  $mrŭtv\~u$ , lat. mortuus.

Le nom de la notion, mors, repose sur \*mṛti-, sans doute tiré d'un composé, comme on l'entrevoit par v. sl. sŭ-mrŭti. Comme dans skr. mṛtih, il a été fait, d'après le verbe, une forme simple en latin; le cas est le même que celui de mēns.

moror : v. mora.

morosus : v. mos.

Morta, -ae f.: nom d'une des Parques; cf. Liv. Andr., quando dies adueniet quem profata Morta est, ap. Gell. 3, 16, 11, et Caesellius, ibid., tria sunt nomina Parcarum, Nona, Decima, Morta. Correspond sans doute à Λάχησις et doit être de même racine que gr. μοῖρα; cf. mereō. M. Marstrander, Symbolae Osloenses, 6, p. 52, écarte le rapprochement avec gaul. Rosmerta et préfère rattacher à morī, mors, le nom propre qu'il considère comme un « ancien abstrait comparable à porta, multa ». C'est peu probable; mais la forme a pu être influencée par un rapprochement avec mors. 1

mortārium, -ī n.: 1° mortier, récipient où l'on pile et pétrit certaines substances avec un pilon, pistillum; puis tout objet ressemblant à un mortier; 2° substance triturée dans un mortier, pommade. Diminutif: mortariolum. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 5693 et 5692 a; germanique: v. angl. mortere; v. h. a. mortāri.

Aucune étymologie sûre. Cf. morētum et mordeō.

mōrus, -ūs f.: mūrier; mōrum n. (bas latin mōra): mūre. Panroman. M. L. 5696 (et germanique: v. h. a. mūrboum et mōrās, mōrat « vin de mūres », de \*mōrātum; celtique: gall. mwyar, etc.) et M. L. 5696 a. Cf. aussi \*mōricula, M. L. 5684 a; \*mōricula, 5684 a.

Cf. gr. μόρον « mùre »; trace de  $\bar{o}$  dans μῶρα συκάμινα (Hés.). Emprunt au grec, ou plutôt à une langue méditerranéenne, comme ficus, etc. Hypothèse peu vraisemblable chez Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I 67.

mōrus, -a, -um: fou. Emprunt au gr. μωρός, quelquefois substantivé: mōrus, mōra « un fou, une folle ». N'est guère attesté que dans Plaute, avec l'adverbe mōrē et le composé mōrologus = μωρολόγος. Allitère avec mōs; cf. Plt., Men. 571, utimur mazume more moro molestoque, et Tri. 668. Néron en avait tiré par plaisanterie un verbe mōrāri (equivoquant avec morārī): morari eum [= Claudium] inter homines desiisse, producta prima syllaba iocabatur, Suét., Ner. 33. Cf. aussi mōriō, -ōnis (époque impériale).

mös, möris m.: manière de se comporter, façon d'agir, physique ou morale, déterminée non par la loi, mais par l'usage. Désigne aussi souvent la coutume: mos est institutum patrium, i. e. memoria ueterum pertinens maxime ad religiones caerimoniasque antiquorum, F. 146, 3, et s'unit ou quelquefois s'oppose à lêx, e. g. Plt., Tri. 1037, mores leges perduxerunt iam in potestatem suam; 1043, leges mori seruiunt; Cic., Uniu. 11, 38, legi morique parendum est. S'emploie également dans le

sens de « caractère », et dans ce cas souvent au pluriel mōrēs « les mœurs », τὰ ἤθη; de là mōrālis, qui traduit ἡθικός, créé par Cic., Fat. 1, 1, quia pertinet ad mores, quos ἡθη Graeci uocant, nos eam partem philosophiae de moribus appellare solemus. Sed decet augentem linguam Latinam nominare moralem; et à basse époque mōrālitās (Tert.); et aussi mōrātus (cf. barba/barbātus) « pourvu de mœurs », généralement joint à un adverbe bene, male, rectē; d'où malemōrātus: δύστροπος, κακότροπος (Gloss.).

Mōs dans le sens de « caractère » a souvent la nuance péjorative de « humeur, fantaisie »; de là mōrōsus « qui suit son humeur, difficile, capricieux, chagrin », mōrōsē, mōrōsē, cf. Cic., Tu. 4, 24, 54, bene igitur nostri, cum omnia essent in moribus uita, quod nullum erat iracundia foedius, iracundos solos morosos nominauerunt; et l'expression mōrem gerere alicui « supporter l'humeur de quelqu'un, accomplir ses fantaisies », dont sont tirés mōrigerus, mōrigerārī, mōrigerātiō, qui sont plutôt de la langue familière. Il est possible que le rapprochement de mōrus ait joué un rôle dans cette spécialisation de sens. Sur mōrōsus = bene mōrātus, v. Löſstedt, Eranos XLIV 340.

Mõs allitère souvent avec modus, e. g. mõre modōque. De là, en poésie et dans la prose tardive, l'emploi de mõs dans le sens de modus : ainsi mõre, in mõrem « à la manière de », suprā mõrem « suprā modum », sine mõre « sine modō », e. g. Vg., G. 1, 245, elabitur anguis in morem fluminis; Flor. 3, 8, 6, pecudum in morem; Vg., G. 2, 227, rara sit an supra morem si densa; Ae. 7, 377, immensam sine more furii lymphata per urbem; Ae. 6, 852, pacique imponere morem.

Enfin, en poésie, mōrēs est parsois abusivement employé pour lēgēs; cf. Vg., Ac. 1, 264, moresque uiris et moenia ponet (par recherche de l'allitération).

De mōs existent les composés vulgaires benemōrius, dont le féminin est dans Pétrone 61, 7; malemōrius = κακοήθης (Gloss.), qui est sans doute à ne pas confondre avec les formes syncopées de benememorius. On a voulu y rattacher un superlatif benemorientissima qu'on lit sur une inscription tardive; cf. Boll. di archeol. dalmata 23, 343 et Glotta 11, 262. Mais ce dernier peut se rattacher à morior et désigner une personne dont la mort a été sainte. Du reste, il a pu se produire des associations d'idées qui ont amené des confusions de sens et d'emplois, et dans benemorius les uns pouvaient penser à mōs, d'autres à memoria

 $Vnim \bar{o}ris = μονότροπος (Ital.).$ 

Glose obscure dans P. F. 149, 5 L.: moscillis Cato (Inc. 33) pro paruis moribus dixit.

Mōs, ancien, usuel, n'a subsisté en roman que dans le fr. mœurs, M. L. 5698 et v. prov. mors, f. pl.; mais le celtique a : irl. mós, moroil « mōs, mōrālis ».

Sans doute mot indo-européen qui, pas plus que fās, n'a hors du latin un correspondant. Les divers rapprochements proposés ne satisfont ni pour la forme ni pour le sens. Cf., pour la forme, rōs, flōs.

mōtacilla, -ae f. (mōticella): hoche-queue; quod semper mouet caudam, Varr., L. L. 5, 76. Peut-être étymologie populaire. Il y a dans Hésychius une glose μύττηξ΄ δονις ποιός. Γ

motarium, -I n. : filasse, charpie (Pelag.). B au gr. μοτάριον, diminutif de μοτός, même sens

moueō, -ēs, mōuī, mōtum, mouēre: transitifs solu « mouvoir, bouger » et « se mouvoir », sens surtout au participe présent mouēns et partait cf. T.-L. 35, 40, 7, terra dies duodequadraginta, S'emploie, comme le gr. xwéw qu'il recouvre, ai sique et au moral, e. g. mouēre animōs « exciter, voir », et le sens moral est prédominant dans composés: commoueō, permoueō. Ancien, usuel sique. Panroman (sauf roumain). M. L. 5703; R v

Dérivés et composés : mōtus, -ūs m., mōtiā νησις), tous deux classiques, mais le premier es fréquent et plus varié dans ses acceptions. (rare, depuis Mart.); motorius (tardif; terme de torique mōtōria fābula, par opposition à si comme στάσιμος à κινητικός); mōtiuncula lis impériale); mobilis, mobilitas et immobilis, si (= ἀκίνητος,, ἀκινησία); incommōbilitās (= i σία (Apul.); mōtīuus : relatif au mouvement in cid.); mōmen n. (rare et poétique; surtout lucréis remplacé par momentum, qui a à la fois un sens als trait « impulsion, mouvement, changement , and sens concret « poids qui détermine le mouvement l'inclinaison de la balance », d'où des sens divers 1º un sens moral « cause qui détermine une décision dans un sens, influence, motif »; 2º le momento étant généralement un poids léger, « point, parelle petite division » et spécialement « petite division temps », momentum (temporis), synonyme de pun tum, cf. ad momentum (tardif); 3° enfin, le moment tum venant s'ajouter aux autres poids, « surcroits Irl. momint. Dérivés (tardifs) de momentum : momentum tāliter (Fulg.); momentāna (Isid.) : petite balance d'orfèvre; momentaneus, momentarius, momentaile « momentané ».

Fréquentatifs: mōtō, -ās (depuis Virg.); mōtātor, -tō-bilis; mōttō (Gell.). Certaines formes romanes supposent aussi \*mouitāre, M. L. 5705, qui peut être, direste, un dénominatif de \*mŏuīta (fr. meute, v. fr. muele, M. L. 5704; B. W. s. u.

admoueo : approcher ; admotio ; amoueo : écarter, éloie gner; dans la langue juridique, enlever, dérober: and tio (Cic.); commoueo : mettre en mouvement, ébranles le sens « déterminé » apparaît encore dans Cic., Verr. 5 95, (signum) nulla lababat ex parte cum... subiectis uto tibus conarentur commouere; le préfixe a aussi la valeur augmentative, surtout au sens moral de « émouvoir M. L. 2089; Commotiae Lymphae: ad lacum Cutiliensen a commotu, quod ibi insula in aqua commouetur, Vari L. L. 5, 71; commotio, -tiuncula (Cic.), -tus, -ūs; to (tardif); commōtō, -ās (Théod. Prisc.); dēmoueō : chasser, détourner de (cf. depello, deicio); dimoueo: écartel disperser, dissoudre (une assemblée); ēmoueō: chasse de (ni dans Cic., ni dans Cés.), M. L. 3024 a (ex-); im motus : immobile, inamovible (époque impériale); ob moueo (archaïque, cf. F. 222, 11); permoueo: agiter travers; au sens moral « remuer, émouvoir profonde ment »; permotio (Cic.); permotatus (Commod., Instr. 12); promoueo : pousser en avant; étendre, agrandir avancer (sens absolu); dans la langue philosophique promota = τὰ προηγμένα (Cic., Fin. 3, 16, 52); promo prōmōtiō (tous deux tardifs); remoueō : ramepri arrière, écarter; remōtiō; summoueō : écarter, er en arrière, bannir, M. I. 8383 a; summōtor (T.-I.); trānsduser, bannir, M. I.

mure.

A forme mõtus a son pendant en ombrien: comohota la forme mõtus a strouve chez Caton avec le même colistă (commoueō se trouve chez Caton avec le même colistă (commoueō se trouve chez Caton avec le même colista par le désir », donne à penser que la racine pouse par le désir », donne à penser que la racine pouse par le désir », donne à penser que la racine pouse de celles de lat. spuō et suō (cf. ces mots). Side la forme de celles de lat. spuō et suō (cf. ces mots). Side la forme de celles de lat. spuō et suō (cf. ces mots). Ilor du sanskrit, on ne trouve que des formes en \*-eu-: llor du sanskrit, on ne trouve que des formes en \*-eu-: llor du sanskrit, on ne trouve que des formes en \*-eu-: llor du sanskrit, on ne trouve que des formes en \*-eu-: llor du sanskrit », de de par le désir », de la colista du sanskrit », de la colista de la colista du sanskrit », de la colista de

mox adv.: bientôt. Dans la prose impériale, employé omme synonyme de post, ainsi paulo mox (Pline), ou de deinde; à basse époque, confondu avec modo. Soutet joint à quam pour former un adverbe interrogatif que mox; cf. Fest. 314, 5, quam mox significat quam que; sed si per se ponas mox; significabit paullo post, ul postea. Ancien, usuel (non dans César; se trouve dans les lettres de Cicéron); non roman.

dans les retrouve dans irl. mo, mos- « bientôt »; à cei près, il y a des correspondants seulement en indo-fraien : skr. makṣū, av. mošu « bientôt », donc un adverbe propre à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. Irl. mo montre que la forme italo-celtique repose sur \*moks, sans voyelle finale. Cf. pour la forme nox « de nuit » flocalif sans désinence).

mū: onomatopée, archaïque et familière, correspondant au gr. μῦ, usitée surtout dans l'expression non factre mū « ne pas dire mot » ou dans Pétr. 57, nec mu ne ma argutas. Cf. mūgiō, mussō, muttiō, mūtus.

\*mue/muee-; mueeō, -ēs, (-uī?), -ēre: moisir; se couvrir de fleurs, filer (en parlant du vin; Cat., Agr. 143, uinum quod neque aceat neque muceat). Ancien, technique; conservé en gallo-roman. M. L. 5710.

Formes nominales et dérivés: mūcor; mūcidus « moisi » et « morveux », M. L. 5711, 5712; mūcēscō. -is.

mūcus, -ī m.: morve, mucus nasal (les langues romanes attestent aussi le sens de « champignon de la mèche d'une lampe »; cf. le fr. « moucher la chandelle »); su l'emploi du pluriel muccī en latin vulgaire, v. Graur, Mél. ling., p. 13; mūcōsus « morveux » et « moisi, mal mouché » (par opposition à ēmunctae nāris), d'où « qui manque de flair », cf. Festus, s. u. muger; mūcilāgō (muccellāgō): humeur muqueuse, mucosité; cf. tussilāgō; mūcilāginōsus (Cass. Fel.); mūc(c)inium n. (Arn.): mouchoir (d'après lacinia, \*lacinium?); mūcēdō: morve (Apul.); mūculentus: morveux. Mūcius.

À côté des formes à voyelle longue et à consonne simple existent des doublets à voyelle brève avec gémination expressive de la consonne, comme dans les mots qui désignent une difformité physique (cf. broccus). Certaines formes romanes remontent à muccus, muccõsus, muccous, dans la Mul. Chir. Muccous, muccius ont abouti à fr. moisir, ital. mucido; muccoure à fr. moucher. V. B. W. moisir, moite.

Cl. gr. μύξα « morve, mucosité », μυκτήρ « nez », άπομύσσω « je mouche », peut-être lit. smunkù, smùkti « tomber en glissant », v. angl. smugan « glisser », etc., qui sont loin pour le sens, comme aussi skr. muñcāti « il délivre ». Une autre forme de la racine, avec infixe nasal et gutturale sonore, apparaît dans mungō; cf. aussi mūgil. Le sens premier est « être gluant, visqueux ».

mūcrō (avec ū chez les poètes), -ōnis m.: pointe (de tout objet piquant, faux, dent, feuille); dans la langue militaire, « pointe de l'épée », par opposition à cuspis « pointe de la lance », puis l'épée elle-même. Par dérivation : pointe (au sens moral), acuité; et « extrémité » (effilée). Attesté depuis Ennius. M. L. 5712·a.

Dérivés : mūcronātus (Plin.), -tim.

On rapproche gr. ἀμυκαλαί α ἀκίδες τῶν βελῶν παρὰ τὸ ἀμύσσειν, donc ἀμύσσω « je déchire » et lit. mušiù, mùštì « frapper ». Simple possibilité.

mufrius, -I m.: terme injurieux, qu'on lit dans Pétr. 58, 13, iste qui te haec docet, mufrius, non magister. Étymologie et sens douteux; le maintien de f semble indiquer une origine dialectale; cf. Ernout, Élém. dial., s. u.

muîrō, -ōnis m.: moufflon. Attesté dans Polémius Silvius et conservé dans certains dialectes romans, notamment en sarde. M. L. 5715; v. B. W. s. u. Mot dialectal ou d'origine étrangère. Cf. Ernout, Élém. dial., s. u. V. aussi musmō.

muger: dici solet a castrensibus hominibus, quasi muccosus, qui talis male ludit, F. 152, 4. Mot de l'argot militaire, « tricheur », non autrement attesté. On rapproche des mots irl. formūigthe « absconditus », v. h. a. mūhhāri « brigand », de sens éloigné. Sans rapport avec mungō, malgré Festus.

mūgil (et mūgilis), -ilis m.: muge, mulet. Cf. mungō; même formation que pugil/pungō. Proprement « le gluant, le visqueux », ce qui explique l'usage auquel on l'employait pour le supplice des adultères pris sur le fait; cf. Juv. 10, 317, quosdam moechos et mugilis intrat; Gat. 15, 9, raphani mugilesque. M. L. 5717.

Pour le sens, cf. gr. μύξος, μύξων « poisson à peau visqueuse ».

mūgilō, -ās, -āre: crier (en parlant de l'onagre), Anth. 726, 53.

mūgīnor, -āris, -ārī : -ari est nugari et quasi tarde conari, P. F. 131, 17. Nonius donne un autre sens, 139, 4, muginari : murmurare. Lucilius lib. VII (25) : muginamur, molimur, subducimur. Atta Aquis Caldis (4) : ... atque ita muginantur hodie; atque ego occlusero | fontem

Le verbe est dans Cic., Att. 16, 12, 1, dum tu muginaris... cepi domesticum consilium, et dans Aulu-Gelle, 5, 16, 5. Pline, N. H. prooemium 18, attribue à Varron musinor: dum ista, ut ait Varro, musinamur (mussinamur, musitamur var.).

Pas d'autre exemple, semble-t-il. L'explication de Nonius provient d'un rapprochement, sans doute imaginaire, avec mūgiō. Mot populaire, qui a pu subir diverses altérations. Cf. bouīnor, nātīnor.

mūgiō, -īs, -īuī (-ii), -ītum, -īre: mugir, beugler. Se dit des bœufs et, par extension, de tout bruit sourd et profond (son de la trompette, Enn., Inc. 7, bruit du

tonnerre, de la tempête, etc.). Onomatopée tirée de mū qui exprime le mugissement du taureau; Quintilien, 12, 10, 31, qualifie l'M de mugiens littera. Ancien, usuel. M. L. 5719. Certaines formes romanes supposent aussi mūgilāre, \*mūgulāre, M. L. 5718; cf. mūgillātus « μογιλλος» (Ital.).

Substantif dérivé: mūgītus, -ūs m., M. L. 5720. Les autres dérivés et composés sont rares et poétiques: mūgītor (Vesuuius, Val. Flacc.); admūgiō; dēmūgītus « rempli de mugissements» (ἄ. λ., Ον., cf. ἀπομυκάομαι Anth.); ē-, im- (cf. ἐπιμύζω), re-mūgiō. La glose de P. F. 57, 21, commugento, conuocanto, semble s'y rattacher; mais la forme en -ē- ne s'explique pas en latin. Est-ce une forme dialectale? Cf. peut-être Mūgius (-giō?). Mūgiōnia porta, P. F. 131, 15.

L'ombrien a mugatu « muttītō » avec le participe muieto. Le gr. μόζω, de \*μυγ-yω, signifie « je gronde, je grogne »; le hittite a  $mug\bar{a}(i)$ - « se lamenter, implorer ». Les formations faites sur  $m\bar{u}$  diffèrent d'une langue à l'autre

mulceō, -ēs, mulsī, mulcēre (le supin et le participe passé du simple ne semblent pas attestés); les exemples de mulsus que citent les dictionnaires proviennent non de mulgeō, mais de l'adjectif dérivé de mel; quant à multus, il a peut-être été évité en raison de sa double homonymie avec multus « abondant » et mul(c)tus « trait », de mulgeō; les formes de composés sont soit en -to-, soit en -so-, cette dernière analogique du parfait en -sī: permulsus, Varr., Cic., Cés., B. G. 4, 6, 5; permul(c)tus dans Salluste (cf. Priscien, GLK II 487, 6; dēmultus dans Aulu-Gelle 3, 13, 5): toucher doucement, caresser, palper, lécher, flatter de la main; d'où, au sens moral, « adoucir, apaiser, calmer ». Ancien, classique, mais de couleur poétique, en raison de son caractère affectif. A peine représenté en roman; cf. M. L. 5725.

Dérivés et composés: mulcēdō: agrément, charme (époque impériale; cf. dulcēdō); mulcetra (μουλγή-θρουμ, Diosc.): héliotrope, tournesol; plante ainsi nommée parce qu'elle passait pour avoir des vertus calmantes; pour la formation, cf. fulgetra et excetra (Ps.-Apul. 49, 11); mulcēbris (Chalcid.); Mulciber: Volcanus a molliendo scilicet ferro dictus. Mulcere enim mollire siue lenire est, P. F. 129, 5 (doublet tardif Mulcifer, d'après les autres composés en -fer); mulcificō (Gloss.).

admulceō (Pall.); commulceō (époque impériale); dē, ē, per., prō., re-mulceō; et ēmulcō, -ās (Greg. Tur.). Le seul qui soit d'usage courant est permulceō. Pas de dérivés en muls- ou en mult-.

Cf. skr. mṛcáti « il touche », dont le vocalisme à degré radical zèro indique un ancien présent athématique non attesté. Et peut-être aussi cf. mulgeō avec le flottement k'/g' à la fin d'une racine qui fournissait un présent athématique.

Mulciber : v. mulceō.

mulc5, -ās, -āuī (forme de futur mulcassitis dans Plt., Mi. 163), -ātum, -āre: battre, maltraiter. Ancien, classique, mais assez rare, quoique attesté jusque dans Ausone. Dérivés et composés tardifs: mulcātiō, -tor; com-, dē-mulcō. Non roman.

Pas d'étymologie sûre.

mulgeō, -ēs, -sī, muletum (le -c- de muletum, pur ment graphique, a été maintenu ou rétabli pour diffirencier la forme de son homonyme multus; un double mulsum est dans ēmulsum et dans mulsūra), -ēre; train (s'emploie seul ou avec un complément). Ancien, tech, nique. On trouve dans les gloses des formes de mulge (comme morděre), e. g. CGL IV 121, 43, mulgitur; el fr. ancien et dialectal « moudre » au sens de « traire; les autres langues romanes ont des représentants de mulgēre. M. L. 5729.

Dérivés et composés : mulctus, -ūs m. (Varr.); mul. sūra (Galp.) « traite », ce dernier conservé en roumain M. L. 5737; certaines formes romanes supposent aussi \*mulcta. M. L. 5726, et mulsiō, 5735 : multrum n., et mulctra f., M. L. 5727; mulctrāle n., M. L. 5728; mulctrārium; mulgāre n., tous signifiant « vase i traire »; cf. aussi \*mulsārium; \*mulsōrium, M. 5734. 5736; ēmulgeō: traire jusqu'au bout, tarir M L. 2864 (ē- et ex-mulgere, \*exmulgia); immulged traire dedans, verser en trayant (rare). Cf. aussi cansi mulgus « qui trait les chèvres », qui désigne soit in « chevrier » (Catulle 20, 10), soit un oiseau « engoula vent. tette-chèvre » (Plin. 10, 115), sans doute calqua dans ce sens du gr. αίγο-θήλας, qui rappelle le type gr. iππη-, βου-μολγός et equimulgus. En français, la verbe « moudre » conservé dans certains dialectes a été remplacé par « traire », de trahere (et aussi par « tirer »), sans doute pour éviter l'homonymie da « moudre » de molere; cf. B. W. sous traire.

Au sens de « traire », on trouve un présent thématique de \*mělg'-, \*mlg'- dans un grand nombre de langues lit mėlžu (supposant \*mēlg'-), v. sl. mlŭzę, gr. ἀμέλγω « je trais », v. angl. melcan « traire ». Mais le celtique a le vocalisme à degré zéro dans m. irl. bligim « je trais i (de \*mligim; cf. le prétérit v. irl. do-om-malgg). Ce contraste indique un ancien présent athématique qui rend compte du vocalisme radical zéro de l'irlandais et du vocalisme à degré long supposé par l'intonation de la forme lituanienne. - En sanskrit, on a la forme ancienne du présent athématique et un sens général mársti « il enlève en frottant », 3º plur. mrianti. Un sens général apparaît aussi dans v. irl. du-r-inmaile gl. « promulgauit », ce qui conduit à rapprocher lat promulgare (v. ce mot). - Le type de moneo est l'un de ceux auxquels recourent les langues qui ne gardent pas les anciens présents athématiques.

mulier, -eris f. (ancien \*mulies, comme l'indique le dérivé muliebris; cf. fūnus/fūnebris) : femme, au sens général du mot : mulieres omnes dicuntur quaecumque sexus feminini sunt, Dig. 34, 2, 26, distinct de uxor, qui désigne la condition sociale et légale de l'épouse, d Tér., Hec. 643, sed quid mulieris | uxorem habes; et spécialement « femme » (qui a connu l'homme), par opposition à uirgo, e. g. Quint. 6, 3, 75, Cicero obiurgantibus quod sexagenarius Publiliam uirginem duxisset « Cras mulier erit », inquit ; femme (symbole de faiblesse et de timidité; cf. Plt., Ba. 845), et en couple avec ur. - A la différence de fēmina, n'est jamais employé comme adjectif et ne s'applique pas aux femelles. Correspond pour le sens à γυνή. Attesté depuis les XII Ta bles, usuel, et plus fréquent à date ancienne que le mina; cf. B. Axelson, Unpoetische Wörter, p. 53. Pallroman. M. L. 5730, mülier, müliere; B. W. sous femme. Dérivés : muliebris : de femme ; muliebria n. pl. : euphémisme pour désigner soit le « sexe » de la femme eupholinudenda muliebria), soit les « règles » (= mēnstrua). enit le « coït » (muliebria pati, Tac.); muliebriter; musoli liebritas (à côté de mulieritas, tous deux dans Tertultien d'après uirginitas); mulierarius (classique, mais rare) et muliebriārius « καταγύναιος »; muliercula : petite femme (souvent employé dans le vocabulaire galant de la comédie, avec nuance péjorative); d'où mulierculārius (cod. Théod); mulierō, -ās: efféminer Narr.); mulierōsus « mulierum adpetēns », γυναιμαvis, adjectif de Plaute, Poe. 1303 (où les manuscrits se partagent entre mulierosus, lecon de A. et muliebrosus, leçon des palatins BCD) et d'Afranius. cf. Non. 28, 25, sur lequel Cicéron a bâti mulierositās nour traduire le gr. φιλογυνία, Tu. 4, 25; cf. Non. 142, 19; cf. uirōsus.

Le latin n'a rien gardé du nom indo-européen de la emme » avec valeur noble, souvent religieuse : irl. ben, gr. γυνή, etc. Mulier est un nom nouveau, d'origine icennule.

L'explication des anciens a mollitia... uelut mollier n'est qu'une fantaisie et n'autorise pas à voir dans mulier un ancien comparatif — dont la forme, du reste, serait sans exemple en latin.

mulleus, -a, -um: de couleur rouge ou pourpre. Adiectif appliqué spécialement aux brodequins (calceī) de cette couleur portés d'abord par les rois d'Albe, puis par les sénateurs qui avaient exercé une magistrature curule. Caton, Orig. VII 7, dit encore calceos mulleos et, après lui, mulleī est employé seul dans le même sens. L'étymologie de Festus 128, 10, « quos (scil. mulleos) putant a mullando dictos, i. e. a suendo », est donc à rejeter; et l'existence du verbe mullare, non autrement attesté, n'est peut-être qu'une création des grammairiens pour expliquer mullei. - Rare et technique, conservé en macédonien et logoudorien, M. L. 5731; faut-il v rattacher le germ. mula « pantoufle »? Les anciens établissent un rapport entre mulleus et mullus, -ī m., nom du « rouget » ou « surmulet de mer », barbātus m.; cf. Plin. 9, 65, nomen his (scil. mullis) Fenestella a colore mulleorum calceamentorum datum putat; et l'on pourrait considérer mulleus comme dérivé de mullus. Mais, si la glose de Festus est exacte, mulleus appartiendrait au vieux fonds du vocabulaire latin et serait plus ancien que mullus, qui n'est pas attesté avant Varr., R. R. 3, 17, 6, et qui est vraisemblablement emprunté au gr. μύλλος, μύλος. Mulleus et μύλλος seraient des représentants indépendants d'une racine \*mel- « tacher, souiller », dont les dérivés ont servi à désigner des couleurs dans diverses langues indo-européennes; cf. skr. malinah « sale, impur, noir », gr. μέλᾶς; μίλτος « ocre ou vermillon », gaul. (?) melinus « color nigrus » (sic). CGL V 371, 11; gall. melyn « jaune »; lit. mulvas « rougeâtre, jaunâtre », *mélynas* « bleu », lett, *melns* « noir », lat. Muluius?, etc.; cf. Muller, s. u. molleyos; Boisacq, s. u. μέλας. — Mais la plupart des mots en -eus du latin ne comportent pas d'étymologie indo-européenne. Il peut s'agir d'un terme technique emprunté, comme calceus.

\*mullo : v. le précédent.

mullus, -ī m. : surmulet (poisson); m. barbātus : rouget barbet. V. mulleus. Sur le sens, v. Préchac, Rev. Ét. lat. 14 (1936), p. 102 sqq. M. L. 5732; B. W. mulet.

mulsus; mulsa; mulsum; mulseus: v. mel.

multa, -ae (ancien molta, GIL I² 366; les graphies multa sont dépourvues d'autorité, sans doute dues à un rapprochement avec multō, imaginé faussement par les grammairiens) f.: amende (= ζημία), payable d'abord en bestiaux, moutons et bœuſs (cf. Varr., L. L. 5, 95; Gell., 11, 1), auxquels la loi Aternia substitua un équivalent en monnaie; de là dans Festus 128, 1, -m Varro ait poenam esse, sed pecuniariam. Puis, en général, « punition ». Cf. aussi Varr., L. L. 5, 177, cum ⟨in⟩ dolium aut culleum uinum addunt rustici, prima urna addita dicunt etiam nunc (scil. multa). Conservé seulement dans le dialecte de l'Engadine; cf. M. L. 5738.

Dérivés: multō, -ās (et multitō, Cat.): frapper d'une amende; puis, dans la langue commune, priver quelqu'un de quelque chose par punition; et généralement « punir, condamner à »; multātiō (Cic.); multāticus (molt-), -tīcius (cf. emptīcius): -a pecūnia, -um aes; cf. utāticus.

Mot italique, samnite d'après Varron ap. Gell. 11, 1, 5, osque au témoignage de Festus, P. F. 127, 14; cf., moltai gén., Spolète, CIL I² 366; moltare inf., Lucérie, CIL I² 401; moltaticod abl., Firmum Picenum, CIL I² 383; osq. moltam « multam », moltaum « multāre », múltasikad « multatīciā », ombr. motar gén. sing. « multae ». Sans correspondant hors de l'italique.

multicius, -a, -um: épithète appliquée aux étoffes, non attestée avant Juvénal et qui semble correspondre pour le sens au gr. πολύμιτος. Le neutre pluriel multicia est substantivé et glosé genus uestis pluribus coloribus confectae, CGL V 653, 5, ou genus uestis quae multa licia habet, CGL V 524, 7 (cf. la leçon multilicias dans Valerian. Aug. ap. Vop. Aur. 12). Peut-être de \*multilicius, cf. Plin. 8, 196, plurimis liciis texere, quae polymita appellant, Alexandria instituit, corrompu en multicius sous l'influence des adjectifs en -īcius du type emptus/emptīcius, nouus/nouīcius; etc.

multilāgō (mutilāgō), -inis f.: autre nom de l'euphorbe ou τιθύμαλος; ainsi nommée en latin à cause de son suc laiteux: m. caprāria, dans Ps.-Apul., Herb. 109, 18, dite aussi caprāgō. Appartient au groupe des noms de plantes en -āgō, -ilāgō, ef. lappāgō, tussilāgō, etc.; v. Ernout, Philologica, I, p. 171. Ces formes, populaires et mal fixées, sont le plus souvent sans étymologie.

multus, -a, -um: abondant, nombreux: cum auro et argento multo, Plt., Ru. 1295. Le neutre multum s'emploie substantivement au nominatif et à l'accusatif avec un complément déterminatif: m. aurī « beaucoup d'or »; le pluriel multī, -ae, -a signifie « nombreux », multī hominēs; substantivé, il désigne le grand nombre, la foule (cf. gr. ol πολλοί), d'où l'expression ūnus ē multīs; le neutre multa s'emploie dans des idiotismes, comme nē multa (scil. dīcam), nē multīs « pour abréger ». Multus se dit également du temps, ad multum diem, multā nocte, etc.; ou de l'espace dans le sens de « qui se trouve en de nombreux endroits »; de là le sens

de « qui se multiplie, qui se prodigue » (cf. l'emploi de πολύς en grec, notamment dans Polybel: in operibus. in agmine atque ad uigilias multus adesse, Sall., Iug. 96, 3: et parfois avec une nuance péjorative heu, hercle hominem multum et odiosum, Plt., Men. 316 (de même dans Catulle 112, 1); il est faux d'expliquer ce multus par \*mulctus ou par molitus (Stolz-Leumann, Lat. Gr.5. p. 342). A quelquefois aussi le sens de « excessif »; cf. Corn. Nep., Att. 13, 5, supellex modica, non multa: Cic., N. D. 2, 46, 119, nolo in stellarum ratione multus uobis uideri. Mais il est impossible de décider lequel de ces deux sens : « abondant » ou « excessif » est le plus ancien. Adverbes: multum (sur l'emploi avec un adjectif, v. J. B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 77) et multo (cf. πολύ et πολλώ). Mültus est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5740. Le comparatif et le superlatif sont fournis par un autre mot : plūs, plūres, plūrimus, q. u., tandis que melior sert de comparatif à bonus.

Déri és: multitūdō: grand nombre; foule, multitude; en grammaire, numerus multitūdinis, où multitūdō désigne le « pluriel »; multēsimus (adjectif formé par Lucrèce sur le modèle de centēsimus): un entre plusieurs, -a pars: partie prise entre beaucoup; multotiēns (tardif, d'après totiēns, etc.).

Nombreux composés en mult-, multi-; cf. multanimis; multannus (Gl.); multibibus (Plt.); multicaulis; multifārius; multifdus; multiformis; multigenus (-generis, -generus); multiingus; multimodīs adv., et tardif multimodus, -a, -um (Apul.); multinōdus; multipēs et multipeda « scolopendre »; multiplex et ses dérivés multiplicō, etc. Beaucoup de ces formes reproduisent des composés grecs en πολυ-, πολλ-, e. g. multannus = πολυετής, multipagulus = πολύγωνος, multifrūctus = πολύκαρπος, multipēs = πολύπους, multiplex = πολλαπλάσιος, etc.

Cf. gr. μάλα « beaucoup » et, peut-être, le mot lette à peine attesté milns « abondant ». V. melior.

L'I de multimodīs s'explique difficilement en partant de multīs modīs; mieux vaut y voir l'ablatif d'un composé, comme dans omnimodīs, mīrimodīs (scil. modīs).

muluiānum (cotōneum) n. : genre de coing hybride. De Muluius

mūlus, -ī m., mūla, -ae f. (dat. abl. pl. mūlābus): mulet et mule. Comme asinus, sert de terme d'injure. Ancien (Cat.). M. L. 5742. Germanique: v. h. a. mūl, etc.; celtique: irl., britt. mul; gr. mod. μουλάρι; bulg.

Dérivés et composés: mūlīnus; mūliō, -ōnis m.: muletier; muliōnicus et mūliōnius; mūlāris, -e: m. herba; mūliūnius; mūlomedicus, -cīna (Vég.); mūlocisiārius (Gloss.). Cf. mūscella et musmō.

L'âne n'étant pas indo-européen, le nom du « mulet » doit être méditerranéen, comme celui de l'âne; sans doute asianique. L'albanais a mušk « mulet ». V. Niedermann, Mél. Meillet, p. 101 sqq.

mundus, -a, -um: propre, d'où soigné, coquet, élégant. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5748. Le neutre mundum est employé dans l'expression (archaïque, Plt., Enn.) in mundō habēre ou in mundō esse « avoir à sa disposition », « être à la disposition de », équivalent de in promptū habēre ou esse.

où mundus a le sens de « équipé » (comme ornātus), sens qu'on retrouve, par exemple, dans Enn., A. 166, Ostia munita est : idem loca nauibus pulcris | munda facit. Cf. l'expression de Serv., Aen. 3, 204, extra paginam in mundo « dans l'espace libre (la marge) hors de la page ».

Dérivés et composés : munditia et mundities (ar. chaïque), M. L. 5747 a; mundō, -ās (latin impérial): nettoyer, M. L. 5744, et \*mundiare, 5747; mundator. -trīx. -tōrius, -tiō (Ital.); mundulus, -a, -um (ar. chaïque); mundulē; mundē adv., M. L. 5746; mun diter: com-, ē-mundō: nettoyer, purifier (langue rus. tique, Colum., Vulg.), M. L. 2865; circum-, permundo (Ital., d'après le gr. δια-, περι-καθαίρω); praemundō (tardif); immundus : sale, impur, immonde conservé en logoudorien avec le sens de « diable » M. L. 4289 (cf. l'emploi de mundus dans la langue de l'Église, notamment dans l'expression cor mundum. d'où mundicors, Aug., καθαρὸς τῆ καρδία) et ses dérivés: mundicīna: dentifrice (Apul.), d'après medicīna?; mundificō (bas latin); remundō (bas latin, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 72031.

Mundus et ses dérivés sont fréquents dans la langue écrite comme dans la langue parlée. Dans la langue rustique, ils ont été employés en des acceptions spéciales (cf. mundus ager, Gell. 19, 12, 8) que reflètent les dérivés romans du type fr. monder, émonder, etc., B. W. s. u. Beaucoup de composés tardifs sont des traductions du grec dues à la langue de l'Église: immundābilis (Tert.) = ἀκάθαρτος.

mundus, -I m. (forme accessoire mundum, neutre dans Lucil. ap. Non. 214, 15 et Gell. 4, 1, 3) : toilette, parure de la femme. Mundus muliebris est, quo mulier mundior fit : continentur eo specula, matulae, unguenta. uasa unguentaria, et si qua similia dici possunt, ueluti lauatio, riscus..., Dig. 34, 2, 5. Munditiae et ornatus et cultus, haec feminarum insignia sunt; hunc mundum muliebrem appellarunt maiores nostri, T.-L. 34, 7, 9, Joint à penum dans Lucilius, l. l., pour désigner l'ensemble des objets mobiliers d'une maison : legauit quidam urori mundum omne penumque. Il est possible que le mot ait désigné à l'origine « un coffre, une cassette »: cf. dans Apul., M. 6, 1, operae messoriae mundus, et spécialement le coffre de la mariée, dans lequel elle apportait son trousseau. De là le sens de « toilette, parure », favorisé par l'existence de l'adjectif mundus, auquel le substantif a été identifié par les anciens. Seul Festus identifie mundus « parure » et mundus « monde » en les rattachant tous deux à mouēre, P. F. 125, 21 : mundus appellatur caelum, terra, mare et aer. Mundus etiam dicitur ornatus mulieris, quia non alius est quam quod moueri potest. Mundus quoque appellatur lautus et purus. En réalité, il semble qu'il y ait eu deux (ou trois) mots différents, un adjectif mundus et un substantif mundus « parure » et « monde ». V. le suivant.

mundus, -I m.: ensemble des corps célestes, cieux, univers lumineux. Semble bien être le même mot que mundus « parure », qui a été choisi pour désigner le « monde », sans doute à l'imitation du gr. κόσμος; cl. Varr., Men., Riese, p. 199, 4, appellatur a caelum, graece ab ornatu κόσμος, latine a puritia mundus,

et Cic., Un. 10; Plin. 2, 8. Cette équivalence de gr. κόσet circ., od. de lat. mundus a été contestée par M. Vendryes, pos et de lat. mundus a été contestée par M. Vendryes, MSL 18, 305 sqq., qui, se fondant sur un emploi spécial dans lequel mundus désigne une cavité hémisphérique dans le sol par où on communiquait avec le monde souterrain (cf. Caton ap. Fest. 144, 14 sqq., et 126, 3), voit dans mundus un mot apparenté à fundus et identique au celtique dubno-. Mais, d'après Caton hi-même (ap. Fest. 144, 18 sqq.), ce mundus infernal. mundus Cereris, avait été creusé à l'imitation du mundus qui est sur nos têtes : mundo nomen impositum est ah eo mundo qui supra nos est. Tout au plus peut-on admettre une contamination du groupe trouble de fundus et du mot mundus, indépendant, pour désigner une entrée du monde infernal. Et, pour les Latins, mundus dans son acception ordinaire n'a jamais désigné que la voîte céleste en mouvement : a motu eorum qui toto caelo coniunctus mundus, Varr., L. L. 6, 3 (cf. F. 124. 20 sqq.; Isid., Or. 13, 11); cohum enim apud ueteres mundum significat, Diom. 365, 16, et les corps lumineux qui la peuplent; l'univers lumineux : lucentem mundum, dit Cic., Un. 10; concussit micantia sidera mundus, Cat. 64, 206; m. arduus (comme arduus aether). Vg., G. 1, 240; m. aetherius, Tib. 3, 4, 17. Ennius emploie l'expression mundus caeli, Sat. 6 sqq., ap. Macr. 6. 2.26: - mundus caeli uastus constitit silentio | Et Neptunus saeuus undis asperis pausam dedit. Ce sens est inconciliable avec celui de « fond » et il est possible que le mundus infernal n'ait rien de commun avec le mundus céleste et soit d'origine étrusque, comme puteus. Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble

Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble des corps peuplant le ciel, mundus se restreint, à l'époque impériale, à l'acception de « monde terrestre, terre, habitants de la terre, humanité », e. g. Hor., S. 1, 3, 112, fastos euoluere mundi; Luc. 5, 469, spes miseri mundi. Dans la langue de l'Église, il subit, à l'imitation du gr. κόσμος, une nouvelle restriction et désigne le « monde » par opposition au ciel : regnum meum non est de hoc mundo, Vulg. Ioh. 18, 36; cf. Aug., Serm. 46, 12, 28, auctores mundi « les écrivains profanes ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5749. Irl. munnda?

Dérivés: mundānus, adjectif créé par Cic., Tusc. 5, 3, 108, pour traduire κόσμιος et repris seulement à basse époque (Marc., Avien.); mundiālis (latin ecclésiastique), mundālis et super-mundiālis.

Composés poétiques, à l'imitation des composés grecs en χοσμο-: mundiger (Anthol.); mundi-potēns, -tenēns (Tert.); mundiuagus (tardif); intermundia, -ōrum n. pl.: création de Cicéron traduisant le gr. μεταχόσμια.

Pas d'étymologie claire. L'hypothèse d'une origine étrusque a été avancée (une déesse munθυχ, munθχ, munθυ, dont le rôle est de parer et d'orner, figure sur plusieurs miroirs étrusques; v. Deecke, dans Roscher, Lexicon II 2, p. 3231). Sur le groupe de mundus, v. Kroll, Festschr. Kretschmer, p. 120 sqq., qui conclut par un « non liquet ».1

\*mungō, -is, -xī, -ctum, -gere: moucher. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par μύσσω, et sans doute tiré de ēmungō. Dérivé tardif: munctiō (Arn.), d'après ēmunctiō.

Plus ancien est le composé : ēmungō : moucher et, dans la langue argotique, « nettoyer, dépouiller » : me

emunxisti mucidum, Plt., Ep. 494; emunxi argento senes, Tér., Ph. 682; cf. gr. ἀμομόσσω, dont c'est le calque, et notre « faire cracher ». Le participe ēmunctus « bien mouché, qui a le nez propre » prend le sens de « qui a du flair » (par opposition à mucidus, mūcōsus): [Lucilius] emunctae naris, Hor., S. 1, 4, 8; cf. l'emploi de ἀπομόσσω dans Plat., Rep. 343 a (1, 16).

Dérivés : ēmunctiō (Quint.); ēmunctōrium, au pluriel « mouchettes » (Vulg.).

V. mūcus et mūgil. Pour le flottement entre c et g, cf. le cas de pingō (v. ce mot). Outre ἀπο-μύσσω cf., avec un sens général, skr. muñcáti « il lâche », v. russe mǔknuti sja « passer », lit. mùkti « échapper »; avec \*sm- initial : lit. smunkù, smùkti « tomber en glissant », smaukiù, smaūkti « mettre en faisant glisser », v. sl. smykati sɛ « σύρεσθαι », pol. smykac' siɛ « se glisser », pol. smukac' « enlever en frottant », v. angl. smugan « se glisser ». Le grec a trace de σμ- à côté de μ- dans les gloses σμύσσεται, σμυχτήρ = μυχτήρ « groin », σμύξων = μύξων. Ce détail vient à l'appui du rapprochement de ē-mungō, ἀπο-μύσσω avec lit. mùkti, etc.

mūniō: v. moene.

1º mūnis, -e (ancien \*moinis, moenis): qui accomplit sa charge ou son devoir, cf. P. F. 127, 7, munem significare certum est officiosum; unde e contrario immunis dicitur qui nullo fungitur officio; Plt., Mer. 105, dico eius pro meritis gratum me et munem fore. Adjectif rare et refait secondairement sur les composés du type normal immūnis, commūnis (de mūnus, cf. barba/imberbis).

1º immūnis, -e (noté inmoenis dans Plt., Tri. 24): exempt de charge; quelquefois synonyme de ingrātus (à cause du double sens de mūnus « charge » et « présent », v. le mot; de là le sens de mūnis dans Mer. 105); cf. Plt., l. l., amicum castigare ob meritam noxiam | inmoene est facinus; et la glose du P. F. 97, 18, inmunis, uacans munere aliquotiens pro improbo ponitur ut apud Plautum; et le scoliaste de Cic., Sest. 57, o immunes Grai. Et haec uerba sunt de tragoedia, in qua uerbum istud « immunes » ingratos significat quemadmodum munificos dicebant esse eos qui grati et liberales existerent. Par dérivation « exempt de, exempté de »; traduit en poésie le gr. ἄμμορος (Ov., M. 13, 292). De là immūnitās.

2º commūnis, -e (graphie étymologique comoinem acc. sg. dans le SC. Bacc.) : le sens ancien devait être « qui partage les charges », mais ce sens n'est pas attesté, et commūnis ne signifie que « commun » (par opposition à proprius) et correspond au gr. χουνός, e. g. Tér., Ad. 804, communia esse amicorum inter se omnia. De ce sens général sont dérivés des sens spéciaux : 1º dans la langue grammaticale : genus commūne; yyllaba commūnis (= anceps), uerbum commūne ; 2º dans la langue de rhétorique : locus commūnis = τόπος χουνός.

Du sens de « commun, qui est partagé entre tous » sont issus les sens de « bienveillant »; communis infimis, par principibus, Corn. Nep., Att. 3, 1; et aussi de « médiocre, vulgaire », et même, dans la langue ecclésiastique, de « sale, impur » (traduisant ἀκάθαρτος, κοινός). Le neutre commūne traduit τὸ κοινόν. M. L. 2091.

Dérivés : commūniter ; commūnitās (= κοινότης) ; commūniō, -ōnis, mot de Cicéron au sens de « commu-

nauté » repris par la langue ecclésiastique au sens de « communion », d'où excommūnis, -niō, -ōnis, synonymes de excommūnicātus, -cātiō; celtique : irl. comman, britt. cymmun.

Il a dû exister aussi un adjectif dérivé \*mūnicus (\*moenicus), cf. cīuis/cīuicus, hostis/hosticus, amnis/amnicus, classis/classicus, attesté en osque múinikú. Du reste, l'abrégé de Festus, P. F. 141, 1, a la glose municas pro communicas dicebant, qui semble attester l'existence d'un dénominatif mūnico; et l'on trouve dans le Gloss. de Plac., CGL V 33, 13, moenicare, communicare. dictum a moeni(i)s i. e. operibus, qui a encore l'ancienne diphtongue. C'est de \*com-mūnicus (et non de commūnis, qui aurait donné \*commūniō) qu'a été dérivé commūnico (sans doute pour éviter une confusion avec commūnio de mūnio) « communiquer » (sens absolu et transitif) adopté par la langue de l'Église, demeuré dans les langues romanes sous la forme \*communicare (commī-), qui y a le sens de « donner le repas du soir » (pris en commun). M. L. 2090. De là : commūnicābilis. -tiō, -tīuus, -tō, -tōrius; excommūnicō (langue ecclésiastique), d'où irl. escoimne, britt. escymmun.

2º mūnia, -ium (arch. moenia) pl. n.: même sens que mūnera « fonctions officielles, devoirs, charges d'un magistrat ». La langue classique n'emploie le mot qu'au nominatif-accusatif; les formes de génitif et de datif-ablatif sont fournies par mūnera. Sur mūnia a été bâti un nominatif singulier mūnium qu'on trouve dans les gloses, traduit par λειτουργία, CGL II 504, 37; 361, 40. Ce n'est qu'à basse époque (nre et rve siècles de l'empire) que l'on trouve des génitifs mūnium et mūniōrum, des datifs-ablatifs mūnibus et mūnūs. Mūnia est un archaīsme de la langue officielle; la forme vivante est mūnus, -eris. Conservé en logoudorien et campidien. M. L. 5751.

3º mūnus, -eris (pl. arch. moenera dans Lucr. 1, 29) n. : significat cofficium) cum dicitur quis munere fungi. Item donum quod officii causa datur, P. F. 125, 18. Le sens de « présent que l'on fait » (et non que l'on reçoit) est secondaire, mais très fréquent; de là : mūnerālis (lēx); mūnerō, -ās (et mūneror) « faire présent de »; rēmūnerō (-ror) « récompenser, gratifier » et leurs dérivés, M. L. 5750 a; mūnusculum (Cic.). Sur cette double valeur de mūnus, v. Benveniste, Don et échange dans le voc. i.-e., An. Sociol., 1951, p. 15.

Les devoirs d'un magistrat consistant notamment dans les spectacles offerts au peuple, mūnus a souvent le sens de « représentation, jeux offerts, combat de gladiateurs ». De là, à l'époque impériale, mūnerūrius : relatif aux spectacles de gladiateurs; mūnerūtor : celui qui donne des spectacles de gladiateurs; -tiō.

Composés en mūni-: mūniceps m.: proprement « celui qui prend part aux charges »; cf. P. F. 117, 8, item municipes erant, qui ex aliis ciulatibus Romam uenissent, quibus non licebat magistratum capere, sed tantum muneris partem, ut fuerunt Cumani Acerrani, Atellani, qui et ciues Romani erant, et in legione merebant, sed dignitates non habebant. Par extension, « habitant d'un municipe», mūnicipium. Autres dérivés: mūnicipālis; et (tardifs) mūnicipātus (= πολίτευμα), -pātim, -pātiō; mūnicipiolum.

munidator (CE 511); munifex; 1º -es, milites qui mu-

nera facere coguntur (Vég., Mil. 2, 6), sens auquel sa nificus : qui accomplit les devoirs de sa charge, géné nificus (cf. beneficus); d'où mūnificō, -ās; -ficentia; immi nificus (Plt.).

nificus (PIt.).

D'une racine \*mei- « changer, échanger », attestén par lette miju, mīt « échanger », skr. ni-mayate « il échange », l'indo-européen a eu des dérivés en -n- qui gner des échanges réglés par l'usage, et plusieurs ont largement représentés; ces mots ont servi des gner des échanges réglés par l'usage, et plusieurs ont une valeur juridique. A lat. mūnia « fonctions officielles mini « dons, bienfaits ») et gâth. maēnis « punition » (?).

L'élargissement par \*-es- dans mūnus est propre au latin; \*-nes- figure souvent dans des substantifs de la même classe sémantique que mūnus, ainsi fēnus, faitnus, pignus. Lat. com-mūnis est fait comme got. gamains « commun »; autre composé : im-mūnis. Le lituanien a maīnas « échange » et le slave mēna « changement »!

La racine est souvent élargie : v. migrõ et muß

\*munnîtiö : morsicātiō cibōrum, P. F. 127, 3 L. Sans autre exemple et inexpliqué.

murcus, -a, -um; subst. murcus, -I m. (Amm. Marc. 15, 12, 13): mutilé; cf. la glose murcus, curtus, CGL V 371, 9; d'où « lâche » (qui se coupait le pouce pour ne pas servir) et « paresseux »: murc(e)i: νωθείς (Gloss.). Attesté seulement à basse époque, mais sans doute ancien; apparaît comme cognomen dans Cic., Phil. 11, 12, 30. — Une forme Murcus est donnée aussi comme ancien nom de l'Aventin (T.-L. 1, 33, 5; P. F. 135, 15). C'est à cette forme que se rattache le dérivé Murcius, -a, -um, conservé dans Murcia dea, Murcia utilis, Murciae mētae. On ne sait s'il y a un rapport entre le nom commun et le nom propre.

Dérivés: murcidus (avec û d'après Meyer-Lübke, ou plutôt u fermé; cf. la fermeture de e en i dans les formes dialectales stircus, Mircurios, etc.): indolent, paresseux. Mot de Pomponius, cité par Aug., Ciu. D. 4, 16, dea Murcia quae praeter modum non mouret, ac faceret hominem, ut ait Pomponius, murcidum, i. e. desidiosum et inactuosum; repris par Arn. 4, 9. Conservé en piémontais, portugais et galicien, M. L. 5752; murcinārius (Gl., Isid.). — Murcidus est à murcus comme grauidus à grauis. Y a-t-il eu un verbe \*murceō?

Mot populaire sans étymologie (got. ga-maurgian est parent de gr. βροχύς, etc.). Même terminaison en -cus que dans certains adjectifs marquant des défauts physiques, broc(c)us, caecus, mancus, etc. Le sens de gr. μεραίνω « je consume, j'épuise » et de v. h. a. maro « tendre, mûr », marwi « tendre, mince, trop mûr » est loin de celui de lat. murcus; v. friō. Le « sicilien » μύρκος ὁ διαθόλου μὴ δυνάμενος λαλεῖν, Συρακούσιοι (Hés.) semble emprunté au latin.

mūrēna (mūraena), -ae f.: murene. Emprunt ancien (déjà dans Plt.) au gr. μόραινα, latinisé; de là mūrēnula. M. L. 5754. Semble sans rapport avec le cognomen fréquent dans la gens Licinia, dont la transcription grecque est Μουρήνας et qui semble étrusque. Sur le sens de « collier », v. Isid., Or. 12, 6, 43; 19, 31, 14.

mürex, -icis m. : 1º coquillage d'où l'on tirait la

pourpre, puis la pourpre elle-même (Enn., Heduph. 11; pourpre, Ae. 4, 262); 2° toute espèce d'objet qui par sa gr. Ae. 4, 262); 2° toute espèce d'objet qui par sa gr. Ae. 5, commer rappelait le murex : rocher dentelé (Vg., Ae. 3, 67me rappelait le murex : rocher dentelé (Vg., Ae. 3, 67me rappelait le murex ide pointes; mūricātus : garni de pointes; mūricātim; mūriculus; mūrilegulus (Jur.) : cueileus; mūricātim; mūriculus; mūrilegulus (Jur.) : cueileus; de murex. Conservé dans quelques dialactes italiens cf. M. L. 5755, mūrex; irl. murac.

Pareil mot doit être d'origine méditerranéenne; cf. gr. μόσξ « moule ».

\*murgisonem: dixerunt a mora et decisione, P. F. 131, (A passé de là dans les gloses, où il est traduit par irisor, lusor (Plac. V 33, 5), ou par callidus, murmuraior, ou par ueterator, fallax. — Pas d'exemple dans les faxtes. Forme et sens obscurs.

\*mūricīdus, -a, -um (murri- dans Festus): adjectif qu'on trouve dans Plt., Ep. 333, uae tibi muricide homo, et qui est glosé par l'abrégé de Festus, P. F. 112, 18, ignauus, stultus, iners. Sans autre exemple. L'étymologie \*mūri-cīdus « qui tue les rats » a toutes chances d'être une étymologie populaire. Peut-être traduction plaisante et équivoque du gr. τοιχωρύχος « perceur de murs (voleur) », comme le suggère M. Leumann, Lat. Gr. 5, p. 249.

muries -ei (muria, -ae) f.: saumure; dicebatur sal in pila tunsum et in ollam fictilem coniectum et in furno percoctum, quo dehinc in aquam misso Vestales uirgines utebantur in sacrificio, P. F. 153, 5. Ancien (Plt., Cat.). M. L. 5756, mūria (avec ū).

Dérivés: muriaticus: confit dans la saumure; muriaticum: poisson confit dans la saumure; muriarius evendeur de saumure». Composé: salimuria « saumure» (Orib.); salemoria (Anthimus, De obs. cib. 29 et 43, Liechtenhan).

Mot technique, sans étymologie. Peut-être en rapport avec gr. άλμυρίς, de même sens.

muriola (moriola), -ae f. : sorte de piquette (Varr.). De muria?

murmillō, -ōnis (var. myrmillō, mirmillō) m.: sorte de gladiateurs généralement opposée aux rétiaires; cf. Festus 358, 8, retiario pugnanti aduersus murmillonem cantatur: « non te peto, piscem peto. Quid me fugis, Galle? » quia murmillonicum genus armaturae est (cf. P. F. 131, 5, murmillonica scuta dicebant cum quibus de muro pugnabant. Erant siquidem ad hoc ipsum apta), ipsique murmillones ante Galli appellabantur; in quorum galeis piscis effigies inerat... Terme technique. Peut-être dérivé de μορμύλος, autre forme de μορμύρος c mormo, spare », cf. murmur; v. Rich, s. u.; Daremberg et Saglio II 2, 1587. Cf. histriō, subulō, etc.

Dérivés : mirmillōnium : sorte d'armure gauloise, Schol. Iuv. 8, 199 ; mirmillōnicus.

murmur, -uris n. (masculin dans Varr. ap. Non. 214, 14; cf. guttur): grondement, bruit sourd (l'emprunt à la langue écrite fr. murmure a pris une nuance de sens différente de lat. murmur par suite de la prononciation de l'u français). Ancien, usuel. Celtique: irl. mommar.

Dérivés et composés: murmurō, -ās (murmuror dans Varr. et Claud. Quadrig., cf. Non. 478, 3; commur-

muror, Varr. ap. Non. 178, 9; commurmuratus sit, Cic., in Pis. 25, 61) « gronder, murmurer »; panroman, M. L. 5761; murmurātiō (époque impériale, rare), -tor (bas latin); murmurīllō, -ās; murmurīllum (tous deux plautiniens); murmurābundus (Apul.); murmurīosus (Gloss.); com-, dē- (ā. \(\lambda\), Ov., M. 14, 58), im- (poétique, époque impériale), re-, sub-murmurō (poétique, époque impériale); murmurium (bas latin).

Ce mot expressif, qui sert à désigner un bruit sourd, est indo-européen; cf. arm. mrmram « je grogne » (de \*murmuram), gr. μορμύρο, μορμύρος, μορμύλος « mormo », poisson de mer qui énnet une sorte de grognement, et, avec simplification, lit. murmetti, murmenti « murmurer ». Le sanskrit a marmarah « bruyant ». Pour le redoublement, cf. susurrus, turtur. V. fremō.

murra, -ae f. : myrrhe, emprunt latinisé au gr. μύρρα (ancien, Plt.).  $\mathring{l}$ 

Dérivés : murratus ; murreus ; murracius, mots de l'époque impériale.

murrina f. de l'adjectif murrinus de μύρρινος: — genus potionis quae Graece dicitur νέχταρ. Hanc mulieres uocabant muriolam; quidam murratum uinum; quidam dici putant ex uuae genere murrinae nomine, P. F. 131, 1. Mais il est probable que muriola n'a rien à faire avec murra.

murra, -ae f.: sorte de terre fine dont on faisait les vases: précieux dits myrrhènes, murrina ou murrea. N'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot sans doute iranien: murrina apud Parthos gignitur, Isid. 16, 12, 6.

\*murriō, -Is, -Ire: -ire, clamare proprie murium, CGL (Scal.) V 604, 33. On trouve aussi IV 366, 47, muriuit, significauit, qu'il laut peut-être y rattacher.

murtus, -ī (murtus, -ūs, murta, -ae) f.: myrte. Emprunt ancien (Cat., Plt.) latinisé au gr. μόρτος (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans les langues romanes, M. L. 5801, et en irl. mirt; murtum = μύρτον, baie du myrte.

Dérivés : murtāceus (Celse) ; murtātus : assaisonné de myrtes, d'où murtātum (sc. farcīmen) ; murteolus ; murteolus ; murteus ; murtinus (= μύρτινος), M. L. 5803 ; murtētum, -ī n.

Les langues romanes supposent aussi un diminutif murtella (myr-); cf. M. L. 5802.

mūrus, -I (ancien moiros, moerus, Enn., A. 419; Varr., L. L. 5, 141; cf. moenia) m.: mur (d'une ville, par opposition à pariës, mur d'une maison), mur de défense; cf. corōna mūrālis. Par suite, au figuré, « rempart, défense ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5764. Germanique: v. h. a. mūra; celtique: irl., britt. múr.

Derivés et composés : mūrālis ; mūrō, -ās (bas latin) ; mūrātus (Vég.) ; mūrāna, -ae f. (latin ecclésiastique) ; promūrālis, -e (latin ecclésiastique) ; extrā-, intrā-mūrānus (Script. Hist. Aug.) ; infrā-, intrā-, forās-mūrāneus (Greg. Tur.). M. L. 5758, \*mūricā-rium.

On rattache généralement à mūrus, pomoerium, -ī (pomērium) n. « espace consacré en dedans et en dehors de l'enceinte de Rome », puis « boulevard d'une ville »; cf. Varr., L. L. 5, 143, oppida condebant in Latio Etrusco

ritu multi, i. e. iunctis bobus, tauro et uacca, interiore aratro circumagebant sulcum... ut fossa et muro essent muniti. Terram unde exsculpserant, fossam uocabant et introrsum iactam, murum. Post ea qui fiebat orbis, urbis principium; qui, quod erat post murum, postmoerium dictum. Une forme posimirium (lire postmerium?) est dans l'abrégé de Festus, P. F. 295, 4, posimirium, pontificale pomerium ubi pontifices auspicabantur. Dictum autem pomerium, quasi promurium, i. e. proximum muro. Mais la forme fait difficulté. Les rites de la fondation d'une ville sont étrusques.

V. moene, moenia. Mūrus a remplacé le mot indoeuropéen tiré de la racine \*dheigh- (cf. fingō), qu'on trouve dans gr. τεῖχος et dans osque feihuss « mūrōs ».

mūs, mūris (gén. pl. mūrum et mūrium) m.: souris, rat. S'emploie aussi comme terme de tendresse ou d'injure et comme cognomen. Joint à différentes épithètes, désigne divers animaux: mūs domesticus, agrestis, arāneus (-nea, cf. fr. musaraigne, M. L. 5765), m. Ponticus (= μῦς ποντικός), Libycus, marīnus (cf. de Saint-Denis, Vocab. des animaux marins, s. u.), Africānus, odōrātus; m. montānus, M. L. 5776 b. Le terme spécial pour désigner la souris est sōrex. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes, où ce sont les formes de sōrex, sōricius qui désignent la souris, et un mot récent \*ratta d'origine inconnue qui désigne le « rat ». M. L. 5764 a; irl. mūir.

Dérivés et composés :  $m\bar{u}r\bar{\iota}nus$  : de souris, de rat, M. L. 5760 a.

mūsculus: petite souris, puis tout objet rappelant l'animal par sa forme ou son allure: sorte de poisson inconnu (de Saint-Denis, ibid.); mantelet (machine de guerre, cf. testūdō); barque (Rich compare l'emploi du mot topo « souris » chez les Vénitiens dans le même sens); muscle (cf. gr. μūς, etc., lacertus et l'emploi du fr. souris pour désigner un muscle du gigot), de là mūsculōsus « musclé ». Cf. peut-être les gloses geni[s]culae, muscellae, CGL V 313, 19; genesco, musscel, ibid. V 298, 26. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 5772.

mūscellus : μῦς, CGL III 205, 28; mūscellārium (Gloss.) : uiuerrārium, γαλεάγρα.

müscerda: crotte de souris (cf. sucerda), cf. P. F. 132, 7, muscerdas prima syllaba producta dicebant antiqui stercus murum: cf. stercus.

mūscipulum et mūscipula = μυάγρα: piège à souris, puis « piège »( sens propre et figuré = παγίς, langue de l'Église), M. L. 5770?; mūscipulātor (Gloss.): aigrefin; mūrilegus, -ceps (bas latin).

Cf. aussi M. L. 5757, \*mūrica; 5760, \*mūriculus; mūsculus « couleur souris », 5773 a.

mūsia, -ae (Gloss.): -ae nidi soricum; musiō (ū?); mussiō (Gloss.): chat; cf. CGL V 621, 6, mussio est cattus eo quod muribus sit infestus, et Isid., Or. 12, 2, 38. M. L. 5776 a.

Mot indo-européen : skr. műh avec dérivés műşah, műsikä, etc., pers. műš, v. sl. myši (d'où myšica « βραχίων »), alb. mī, gr. μῦς (l'o bref du génitif μιός est analogique), v. h. a. műs. Le dérivé arm. mukn signifie à la fois « souris » et « musclé » comme műsculus.

Il ne semble pas que les Latins aient distingué net-

tement la souris et le rat (du reste, le rat proprement dit est sans doute d'importation récente; les représentants de rata désignent tantôt le rat, tantôt la souris, v. M. L. 7089 a; et B. W. sous rat.

Mūsae, -ārum f. pl. (singulier plus rare): Muses Emprunt au gr. Moῦσα(t), déjà dans Ennius, qui remplace Camēnae. Latinisé, employé au sens de « activité littéraire ou artistique » et même « chant, poème »; usité comme surnom. Hybride tardif mūsigena. Cl. nūsica, mūsīuus.

musca, -ae f.: mouche. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5766.

Dérivés: muscārius: qui concerne les mouches; substantif muscārium: émouchoir, chasse-mouches (fait d'une queue de paon ou de cheval); feuillage de certaines plantes; muscula, muscella: petite mouche; \*müsciō: « gobe-mouches », nom d'oiseau attesté dans les langues romanes, cf. M. L. 5769. Le germanique a des représentants de musca: v. anglmusc-fleoge, et de musciō: m. b. all. musche.

Dérivé à forme de diminutif en -co/ca- d'un thème racine dont on a une série d'autres dérivés ayant le même sens : lit. muse et gr. μυῖα, et, avec un autre vocalisme radical, v. sl. muxa (s. müha, tch. maucha, r. múxa) à côté de mušica « moucheron » et de v. russe myšica, supposant ū; cf. lette mūsa « mouche ». — Forme sans s dans v. isl. mý « mouche », v. sax. muggia, alh. mūze, mize. — Arm. mun « mouche » peut reposer sur \*muno- ou sur \*musno-. Cf. aussi mustiō.

mūscella, -ae f.: μουλάριον, CGL II 373 29. Rare; cf. CIL IV 2016, mulus hic muscellas docuit; un doublet muscellus traduisant δνος est dans l'Itala (cod. Legionensis, an 890). M. Leumann y voit un diminutif de mūlus, qui remonterait à \*mukslo-s. M. L. 5767.

Dérivé : muscellarium n. : écurie à mulets.

muscerda : v. mūs.

musculus, -I m.: moule (mollusque). Depuis Plt., Ru. 298. L'ŭ attesté par les langues romanes, cf. M. L. 5773, semble le différencier de musculus (v. mus), avec lequel on le confond généralement. Toutefois, µus signifie « rat » et « moule », et peut-être y a-t-il une variation de quantité, de type « populaire », comme dans pusus et putus.

Pas d'étymologie. Certaines formes romanes représentent le mot grec \*mytilus, M. L. 5803 b. Germ. muschel, britt. musgl.

mūscus, -ī m.: mousse (ā au témoignage des langues romanes). Ancien (Cat., Agr. 6, 2). Esp.-port. musco, etc. M. L. 5774; le fr. mousse vient du francique; v. B. W. s. u.

Dérivés et composés: muscōsus (Catul.); muscidus (Sid.). Certaines formes romanes remontent à un diminutif mūsculus, M. L. 5771; de même le gr. moderne μούσκουλα; ēmūscō, -ās « enlever la mousse » (Col.).

Dérivé d'un thème indo-européen que supposent également lit. mūsaī « moisissure » et mūsos (même sens), v. russe mūxū « mousse », v. h. a. mos « mousse » (d'où provient le diminutif mussula dans Greg. Tur.) et, avec autre vocalisme, v. angl. méos (même sens). — Pour autre vocalisme, v. angl. méos (même sens). — Pour fe flottement entre ü et ü, v. Vendryes, dans Mélanges chlumsky (Časopis p. mod. fil., 17), p. 148.

múscus, -I m. : musc. Emprunt au gr. μόσχος (luimême emprunté au persan), attesté depuis St Jérôme. périvé : muscātus. Roman. M. L. 5775.

mūsicus, -a, -um: adjectif emprunté au gr. μουσικός, comme mūsica = μουσική. Latinisė; de la, l'adverbe mūsicē (= μουσικάς), dėja dans Plaute; et les dérivės tardifs mūsicārius, -ī: faiseur d'instruments de musique; mūsicātus; immūsicus (Tert.).

musiō : v. mūs.

mūsīuus, -a, -um: adjectif de l'époque impériale usité dans l'expression mūsīuum opus; ou simplement mūsīuum. Semble une adaptation de gr. μουσεῖον « mosaīque» (transcrit en latin par mūsaœum, -seum), bien que le mot grec dans ce sens soit tardif; v. Baehrens, Sprachl. Komm. z. vulgārl. App. Probi, p. 64; de là mūsīuārius, -ī m.: mosaīste. Pour la forme, cf. archīmum en face de ἀρχαῖον, d'après Achīuī = 'Αχαιοί?

musmō (musimō), -ōnis m.: = μούσμων; désigne dans Pline, 8, 199, le même animal que mufrō. Autre sens dans Non. 137, 22 sqq.: musimones asini, muli aut equi breues. Lucilius lib. sexto: pretium emit qui uendit equum musimonem. Cato Deletorio: asinum aut musimonem aut arietem. Cf. Isid., Orig. 12, 1, 60; CGL V 507, 35 et 573, 5, musmo dux gregis (cf. Servius ad Geo. 3, 446) ex capra et ariete natus; V 664, 13, musimones breues muli equis similes. Sur le double sens, v. Graur, Mêl. ling., p. 20; Marx, Lucilius 256.

mussiriō, -ōnis m.: sorte de champignon, mousseron (Anthim.). M. L. 5777 \*mussiro; B. W. s. u.

musső (mussor, Varr., Men. 102), -ās, -āuī, -ātum, -āre:-are, murmurare. Ennius (A. 182): in occulto mussabat. Vulgo uero pro tacere dicitur, ut idem Ennius (A. 446): non decet mussare bonos, P. F. 131, 9. Une forme du parler enfantin, mussiat, est dans Gloss. Philox.; cf. sissiat, κάθηται ἐπὶ βρέφους, ibid.; on a aussi mussitus: grognement (Charis.). Du sens de « parler bas, chuchoter, murmurer, se parler à soi-même », on est passé à celui de « ne pas, ouvrir la bouche, rester silencieux ». Virgile écrira même, Ae. 11, 345, cuncti se seire fatentur | quid fortuna ferat populi, sed dicere mussant.

Dérivés et composés: mussātiō (Amm.); mussitō, -ās: même sens que mussō; mussitātiō, -tor (tardifs). Mussō, mussitō sont rares; Virgile n'emploie mussō que par archaïsme, à l'imitation d'Ennius; obmussō, -mussitō (Tert.); summussus: -i, murmuratores. Naeuius (Trag. 63): odi, inquit, summussos, proinde aperte dice quid sit, P. F. 385, 1. Mussāre est conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5776 d. mussītus (Exc. Bob., GLK I 535) est une forme artificielle faite sur mūgītus, etc.

Cf. aussi \*rěmussicāre, M. L. 7205.

D'après Varr., L. L. 7, 1, mussare dictum quod muti non amplius quam MV dicunt; a quo idem (sc. Ennius) id quod minimum est (Inc. 10 V²): « neque, ut aiunt, μῦ facere audent ». Mussō serait donc une onomatopée (ana-

logue a mugiō, muttiō) formée sur mū (comme mūtus) ou sur mut; cf. GLK 1, 240, 8, mutmut non facere audet. Toutefois, la forme indique au moins une influence du gr. μόζω, de même sens, qu'on trouve dans Esch., Arist., et summussus rappelle ὑπομόζω (Diph.).

mustāx, -ācis m.: variété de laurier, ainsi nommée, dit Pline 15, 127, par Pompeius Lenaeus, quoniam mustaceis subiceretur. V. mustus.

mustěla, -aef. (mustella): 1º belette, fouine; 2º poisson mal déterminé, lotte selon certains. Ancien (Enn., Plt.). M. L. 5778.

Dérivés : mustēl(l)ula, -ae f.; mustēlīnus, mustēlātus, -a, -um : [couleur] de belette; mustellārium :  $\gamma \alpha - \lambda \epsilon \acute{a} \gamma \rho \alpha$  (Gl.); mustēlopardus.

Pas d'étymologie claire. Cf. nītēla (et mūs?).

mustelāgō, -inis f.: lauréole, arbrisseau. Correspond au gr. χαμαιδάφνη. Figure dans Ps.-Apul., Herb. 27, qui a la variante mutilago (58). Cf. multilāgō. V. Ernout, Philologica I, p. 171.

mustio, -onis m.: petite mouche. Cf. Isid., Or. 12, 8, 16, bibiones sunt qui in uino nascuntur, quos uolgo mustiones (musc- var.) a musto appellant (étymologie populaire?). M. L. 5781.

Cf. musca. V. Sofer, 104, 175.

mustricula, -ae f.: est machinula ex regulis, in qua calceus nouus suitur, P. F. 131, 18, qui cite un exemple (obscur) d'Afranius, Com. 419. La glose de Scaliger, CGL V 604, 14: mustricola: machina ad stringendos mures, confond le mot avec muscipula.

mustus, -a, -um: nouveau; musta uirgo (Naev.); musta agna: agnelle nouveau-née (Caton). Terme de la langue rustique; usité surtout au neutre substantivé mustum « vin nouveau, vin doux, moût »; sens conservé dans les langues romanes. Ovide, M. 14, 146, emploie même mustă, -ōrum au sens de « vendanges, automnes », tercentum musta uidere. Ancien, technique. Panroman. M. L. 5783; et germanique: v. h. a. most, etc.

Dérivés: mustarius: m. urceus (Caton); musteus: 1º nouveau, frais (musteus caseus); 2º doux comme le vin nouveau, musteum mālum « pomme douce », M. L. 5779; mustulentus: abondant en vin doux (m. uentus, Plt., Ci. 382); mustaceum n.: gâteau de marriage, fait de farine pétrie avec du vin doux, du fromage et de l'anis et cuit sur des feuilles de laurier (Cat., Agr. 121); cf. testāceus, etc.

Certaines formes romanes remontent à \*mustidus et \*mustōsus. M. L. 5780, 5782.

Pas d'étymologie claire.

mutilägō, -inis f. : fragon non piquant. De mutilus (?); v. André, Lex., s. u., et Ernout, Philol., cité sous mustelāgō.

mutilus, -a, -um: écorné; m. bōs, -a capella; cf. Don., Hec. 65, et logoud. mudulu « chèvre sans cornes », M. L. 5791; cf. irl. molt « mutilus (> mulitus?) ueruex », et britt. mollt (de \*mūlto) « mouton ». M. L. 5739; plus généralement « mutilé, tronqué, écourté ». S'emploie des personnes et des choses, au propre et au figuré.

S'y rattachent : muticus : usite dans mutica spīca, Varr., R. R. 1, 48, 3, M. L. 5787 ; mutilō, -ās (deja dans Tér.); M. L. 5789 et admutilō; mutilātiō, mutilitās (tardifs); inmutilātus (Sall. ap. Non. 366, 14) = integer, Cod. Theod. 4, 22, 1.

Certaines formes romanes remontent à \*mutidus, M. L. 5788. Cf. peut-être aussi M. L. 5793, \*mŭtt-, et 5792, \*mutius.

Pas d'étymologie certaine. L'adjectif qui sert aussi de nom propre se retrouve en osq. Mutil, Muttillieis « Mutilis, Muttilliī ».

mutmut : v. musso.

mūto, -ās, -āui, -ātum, -āre : changer, échanger et « changer de lieu, déplacer » (et « se déplacer »). Transitif et absolu, e. g. T.-L. 9, 12, 2, adeo animi mutauerant, ut... Sur le sens péjoratif, v. Löfstedt, Syntactica II, p. 381. L'idée de changement est inséparable de celle de mouvement et les sujets parlants ont souvent associé mūtō à moueō; de là des emplois comme ceux qu'on rencontre dans Plaute, Am. 274, nam neque se Septemtriones quoquam in caelo commouent | neque se Luna quoquam mutat; Lucilius 674, mutes aliquo te (sens conservé en latin vulgaire, cf. Compernass, Vulgaria, Glotta 8 (1917), p. 109, et dans les langues romanes; cf. v. ital. mutare « voyager », fr. remuer, etc., à côté de muer « changer [de peau] », etc.); cf. aussi le sens de commoetacula, uirgae, quas flamines portant pergentes ad sacrificium, ut a se homines amoueant, P. F. 56, 29; de \*com-moitā-clom, avec suffixe d'instrument \*c(o)lo-. Ces emplois et ce sens ont donné lieu à l'étymologie \*mouitare > mūtare « mouvoir fréquemment, déplacer », puis « changer ». Mais, d'une part, le fréquentatif de mouēre est motare et, d'autre part, le sens premier de mūtāre est bien « changer », comme le prouvent le dérivé mūtuus et les composés commūtāre, permūtāre; et la forme commoetācula enseigne que l'ū de mūtāre est issu d'un ancien oi. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5785; B. W. muer (évincé par changer); germanique : v. h. a. muzzon, etc.; britt. mudo.

Dérivés et composés : mūtātiō : change, changement, échange; relai (où l'on change les chevaux); en rhétorique, traduit le gr. ὑπαλλαγή; écoss. mùth; mūtātor (époque impériale); mūtātōrius (id.): mūtātus, -ūs (Tert.); mūtātūra (bas latin); mūtābilis, -biliter, -bilitās (rare, mais classique); et immūtābilis (= ἀνάλλακτος), -bilitās, tous termes de la langue écrite; immūtātus : non changé; mūtitō, -ās (Gell.); commūtō « échanger », e. g. Plt., Tri. 59, uin commutemus? tuam ego ducam et tu meam?, puis simplement « changer » ; dēmūtō : abandonner en changeant. Transitif et absolu (rare; archaïque [Plt., Cat.] et postclassique), souvent simple synonyme renforcé de mūtō, employé par la langue familière et repris par la prose tardive; ēmūtō; immūtō: changer (en), transformer. En rhétorique, immūtāta ōrātiō = άλληγορία, immūtātiō = άλλοίωσις, μετωνυμία; permūtō: permutatur, id proprie dici uidetur, quod ex alio loco in alium transfertur, ut commutatur, cum aliud pro alio substituitur. Sed ea iam confuse in usu sunt. F. 234, 20; inter-, sub-mūtō (britt. symud); trānsmutō (rare, mais classique), -tātiō, M. L. 8855 d.

mūtuus: qui se fait par voie d'échange, mutuel, réciproque. Spécialisé dans l'emploi de mūtuum argentum, d'où mūtuum n.: argent emprunté (à charge de revanche et à rendre sans intérêt, dissert en cela de fenus « emprunt » (à peine attesté dans les langues romans M. L. 5799); sens dont dérivent mūtuor, -āris [mūtua] « emprunter », mūtuātiō, mūtuārius, mūtuātīcius (tantit cf. multātīcius); prōmūtuus « payé d'avance, avancé; mūtuitor, -āris [Plt., Merc. Prol. 58); mūtuiter [ady]

mūtutor, -ars (τια, μετικ το ποτάτιος, attesté dans la gloses, où il est traduit par προδανείζομαι (Gloss. Philox.); de là imprōmutuāre (Gloss.; Lex Visig.), auquel remontent les formes romanes du type emprunter. M. L. 4319; B. W. s. u.

Il y a ici un ancien élargissement par -t- (-th-) de la racine \*mei- de mūnia, migrō (?), etc. Ct.Iskr. mithhō « en alternance avec », v. sl. mitĕ (même sens), got maidjan « καπηλεύειν », in-maidjan « ἀλλάττεσθαι lette mietuót « échanger », mitêt « changer »; got. maiþna « δῶρον » et v. isl. meiðnar « bijoux »; v. angl. māþun, v. sl. mīstī « compensation (d'un attentat), vengeance. Hors du latin, il y a des formes en -u-: skr. mithunds « paire », en face de av. miðwarəm « paire », v. sl. mītus « alternativement », lette miētus « échange ». Cf. ausi le suivant.

mūtō (muttō), -ōnis m. : = Priapus, membrum uirile (rare, Lucil., Hor.). Surnom romain.

Dérivés: mūtōnium (et muttōnium; mūtūnium, ap. Gloss.): πέος; mūtūniātus: magno pene praeditus (Mart. 3, 73, 1).

Cf. le nom de dieu Mūtūnus Tutūnus (Mūtīnus Tutīnus, ap. Fest.), divinité priapique, symbolisant l'union des sexes dans le mariage, cui mulieres uelatae togis praetextatis solebant sacrificare, P. F. 143, 10.

Mūtō semble un nom en -ō, -ōnis du type frontō, nāsō, buccō, etc., qui marque un défaut ou une difformité physique; il ne figure que dans les satiriques; pour la forme en -ō, cf. coleō. Mūtūnus rappelle pour la formation Neptūnus, Portūnus, Fortūna, et est sans doute le dérivé d'un thème en -u-, \*mūtu-, et, avec géminée caractéristique, \*muttu-.

On a rapproché irl. moth « membrum uirile » et, de Tutūnus, toth « membrum muliebre » ; cf. Mich. O'Briain, Z. f. kelt. Phil. 14 (1923), 325, et Thurneysen, Rh. Mus. 77 (1928), 335. V. aussi Herter, Rh. Mus. 76 (1927), 418.

Si le moetino signo de Lucil. 78, dont le sens est obscur, se rattache à ce groupe, on rapprocherait skr. maithunam « accouplement », et il s'agirait d'un mot du groupe de mūtāre.

Une troisième hypothèse considère le groupe divin Mütünus Tutünus (Titīnus, cf. les sōdālēs Titiī) comme d'origine étrusque, de même que Picumnus, Pilumnus, qui étaient aussi des dieux de la fécondité dans le mariage; l'étrusque a des gentilices Mutu, Muêuna. V. Bertoldi, Questioni di metodo, p. 259. Tout ceci incertain.

muttio, -is, -iui, -ire: loqui. Ennius in Telepho (286) « palam muttire plebeio piaculum est », F. 128, 24. Terme de la langue parlée qui apparaît seulement chez les écrivains archaïques pour reparaître dans la Vulgate, et qui est représenté en roman, M. L. 5794. Le sens propre est « dire mu, souffler mot »; cf. Plt., Bacch. 800, impinge pugnum, si muttiuerit.

périvés et composés : muttītiō f. (Plt.) ; dē-, ē-mut-

se rattache sans doute au groupe des onomatopées se rattache sans doute au groupe des onomatopées commençant par mu; et plus spécialement à mữus, commençant par Non. 9, 17, « sonus est proprie qui intellectum défini par Non. 9, 17, « sonus est proprie qui intellectum habet »; muttum, glosé γρύ, qu'on trouve dans la non habet »; muttum, glosé γρύ, qu'on trouve dans la largue familière; cf. Schol. Pers. 1, 119, dicimus, « muttum nullum », i. e. nullum emiseris uerbum. M. L. 5795; B.W. sous mot. Cf. sous mūtus, gr. μυττός.

mūtulus, -Ī (ū, cf. M. L. s. u.) m.: toute espèce de saillie de pierre ou de bois s'avançant au delà de l'alignement d'un mur; mutule, modillon, corbeau. Terme technique d'architecture (Varr., Vitr.), et comme tel suspect d'être emprunté, sans doute à l'étrusque : cf. titulus, tutulus at Tuūnus? M. L. 5797; et 5790, \*mutilio.

Mūtūnus : v. mūtō, -ōnis.

mutus, muttum : v. muttiō.

mūtus, -a, -um: muet. S'est dit sans doute d'abord des animaux qui ne savent que faire « mu »: mūtae pecudēs; s'est ensuite appliqué aux hommes (cf. le développement de sens comparable de mussāre): uere dici

potest magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum, Cic., Leg. 3, 1, 2; puis aux choses: mutum forum, elinguem curiam... uidemus, Cic., post Red. 1, 3. Ancien, usuel; panroman. M. L. 5798; B. W. s. u. Irl. mút; britt. mud.

Dérivés : mūtiūs (Gloss.); mūtēscō, -is : devenir muet, M. L. 5786, tardif et peut-être tiré des composés plus anciens im- et ob-mūtēscō (Cic.).

Gertaines formes romanes supposent mūtulus (cf. Audollent, Tab. deuot. 219 A 10). M. L. 5796.

Des mots analogues se trouvent ailleurs : skr. mūkah, arm. munj, gr. μυνδός et les formes d'Hésychius : μύ-δος, μυκαρός, μύτης, μύτις, μυττός. V. mū.

mūtuus : v. mūtō.

myrtus : v. murtus.

myxa, -ae f. : sébeste (Plin. 13, 51), v. nixa.

myxa, -ae f. : bec de lampe, lumignon. Emprunt (Martial) au gr. μόξα, latinisé et passé sous des formes altérées dans les langues romanes (fr. mèche, etc.). V. M. L. 5804 et B. W. s. u. Sans rapport avec le précédent.